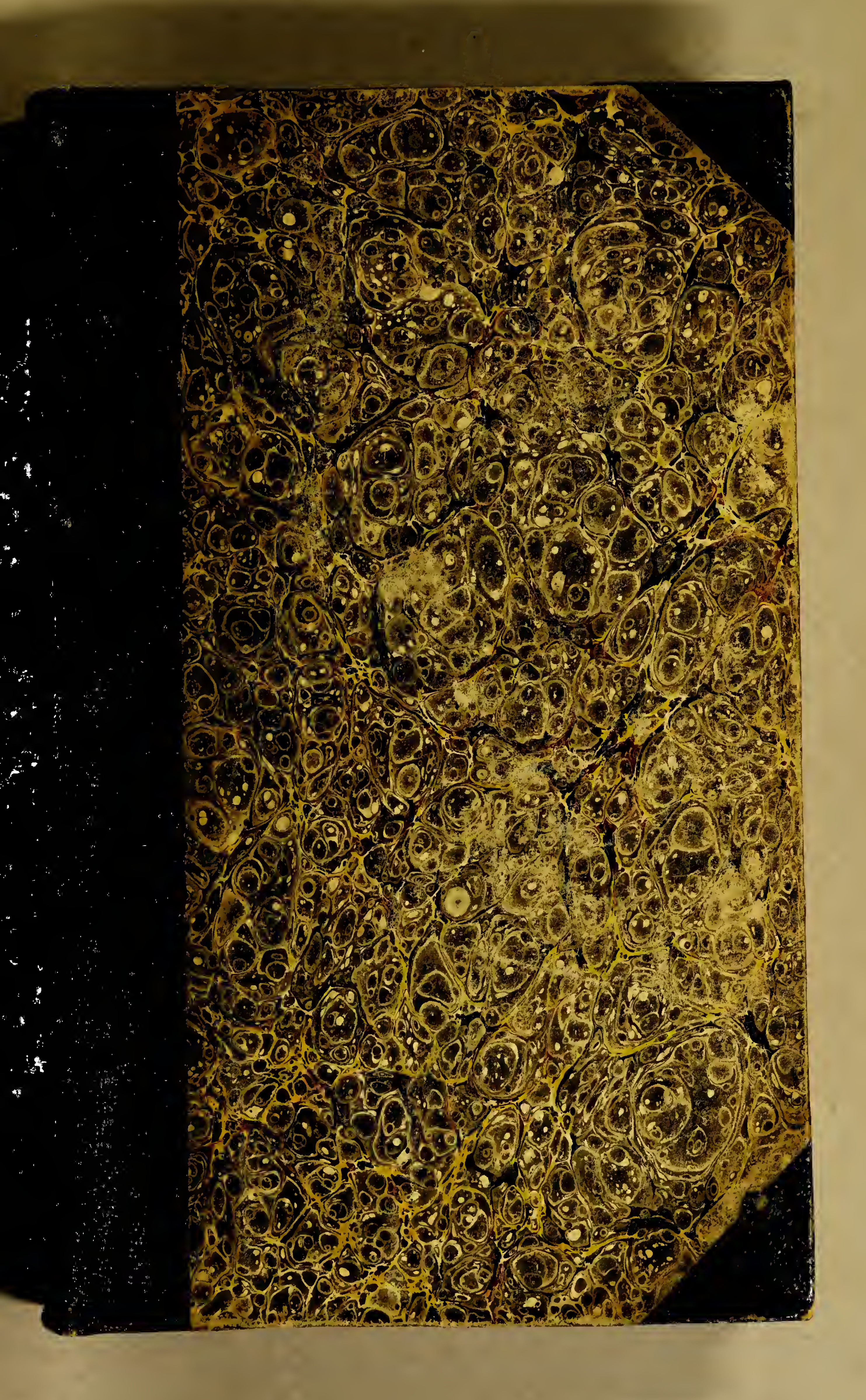
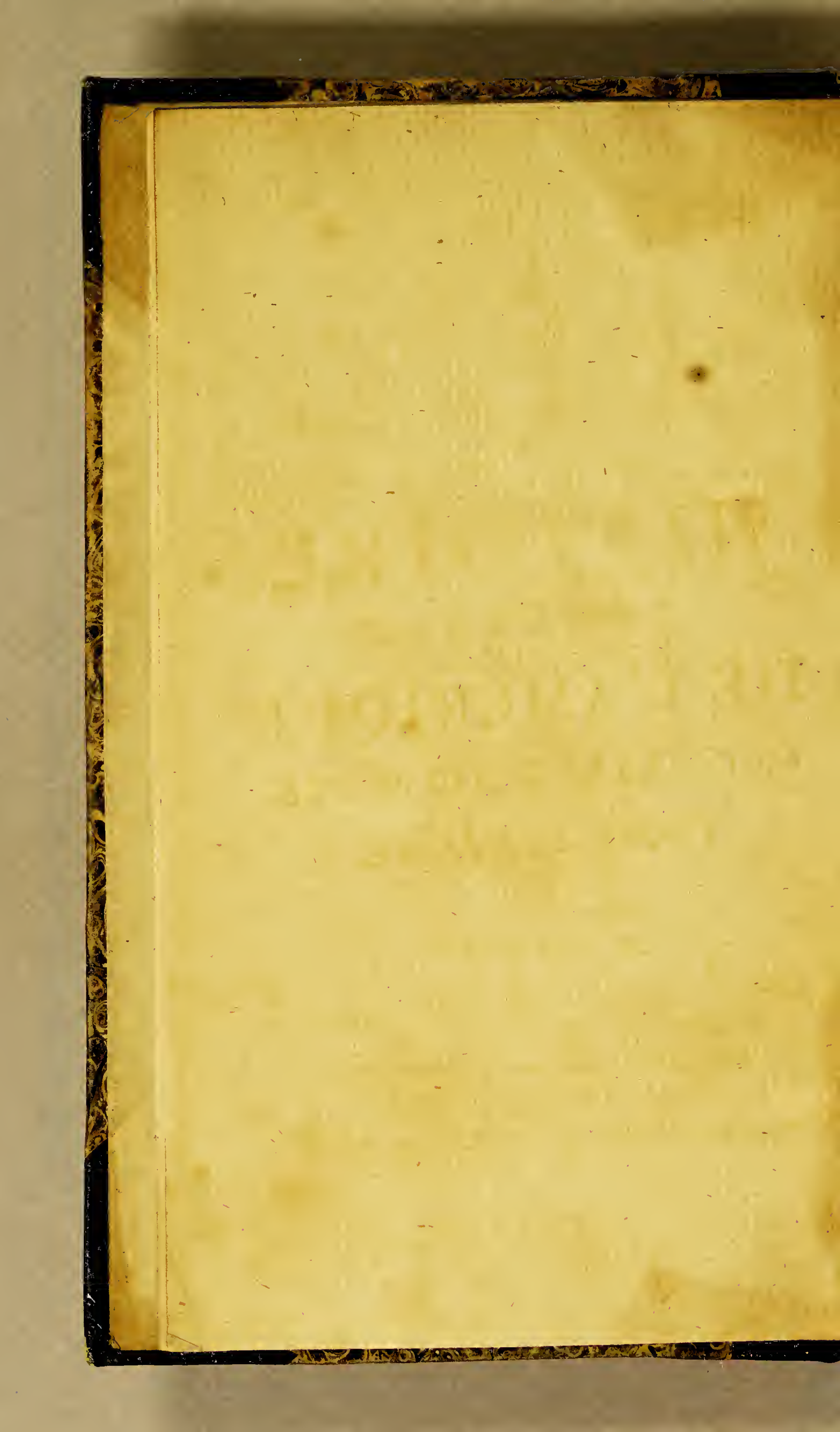



GAUDEO
John Carter Brown



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

TOME SIXIEME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

QUI comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME SIXIEME.

JOHN CARTER BROWN



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HÉRISSANT, fils, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

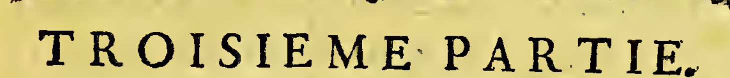
M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE, DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

Qui comprend l'Histoire Eccléſiaſtique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du monde.



TROISIEME PARTIE.

LIVRE TROISIEME.



N a vu dans les deux Livres précédens la naiſſance du Chriſtianiſme dans l'Empire du Mexique, & les premiers progrès de l'Evangile dans de très-vaſtes Provinces. On a pû auſſi remarquer les

I. Sages attentions pour l'établiſſement & le progrès du Chriſtianiſme dans le nouveau monde.

moyens qu'il plut à la divine providence d'employer, pour détruire l'idolâtrie, & faire entrer ces peuples nombreux dans le sein de son Eglise. C'est, d'un côté, une succession d'hommes tout remplis de l'esprit de Jesus-Christ; & qui en instruisant des Sauvages par la continuité de leurs prédications, touchoient & gagnoient les cœurs par la sainteté de leur vie. C'étoit, d'une autre part, la louable attention des Papes & des Rois Catholiques, à ériger dans toutes les Provinces du nouveau monde, des Sieges épiscopaux, & à bien choisir les sujets pour les remplir.

II. Zèle & vigilance des Evêques pour la consommation de l'œuvre de Dieu.

Dès-là qu'il n'étoit permis qu'aux seuls Espagnols d'aller annoncer la foi aux Américains, le nombre des ouvriers évangéliques se seroit trouvé bien au-dessous du travail, à mesure que la porte pour la prédication de l'Evangile s'ouvroit à une plus grande multitude de nations. Les Evêques seuls pouvoient lever cet obstacle. Pleins de zèle pour l'Eglise leur épouse, leur premiere sollicitude devoit être, & étoit en

effet, de se donner des coopérateurs; je veux dire un Clergé en état de rompre le pain de la parole, & d'administrer les sacremens à leurs peuples. Pour cela on établissoit dans les villes principales & sous la direction des premiers pasteurs, des écoles, des colleges, des séminaires. Les Créoles & les Naturels du pays y apprenoient le latin, les belles-lettres, la science des canons & de la théologie. Ceux que la grace appelloit au divin ministere, étoient formés avec soin, & selon leur vocation; c'étoit autant d'acquis pour le Clergé.

III. Les maisons Religieuses reçoivent quelques Indiens, & en forment de bons Ministres.

Les maisons religieuses des Augustins, des Franciscains, des Dominicains, &c. recevoient également à l'habit de leur Ordre, quelques Naturels du pays, lorsqu'avec la solidité de la vocation, & la pureté des mœurs, on trouvoit encore en eux de l'esprit, des talens, & beaucoup de docilité. Dans la suite des tems on en forma plusieurs bons sujets, qui ne tinrent point le dernier rang parmi les Ministres de l'Evangile: ils avoient même plusieurs avantages sur les Européens: ils

parloient avec plus de facilité & de grace les langues du pays ; connoiſſoient mieux le caractere de leurs compatriotes, leurs inclinations, leurs penchans, & toutes les ſuperſtitions qu'il falloit combattre ; ils attiroient plus aiſément la confiance de leurs ſemblables ; & ce premier eſprit de foi, dont ils étoient animés, donnoit à leurs diſcours une énergie à laquelle les Indiens, encore idolâtres, aimoient à ſe rendre. On peut ſe rappeller ici ce que nous avons eu occaſion de remarquer plus d'une fois, touchant la piété & le zèle des petits enfans, & le fruit admirable qu'ils faiſoient non-ſeulement dans leurs maiſons, mais auſſi dans les bourgs & dans les villages entiers.

IV. Sageſſe & utilité de cette pratique.

Ce fut donc une ſage & religieuſe politique, d'établir des paſteurs du premier & du ſecond ordre, dans toutes ces Provinces de l'Amérique, où les Miſſionnaires avoient commencé de faire connoître & adorer le nom de Jeſus-Chriſt : ce fut encore un trait de prudence de ne point exclure du ſaint miniſtere,

ceux du pays que la grace rendoit capables d'en remplir les fonctions. Ce qui servoit d'abord à étendre les conquêtes spirituelles, servit depuis, & servira toujours (on peut l'espérer) à les conserver & à les perpétuer.

V. Une politique trop intéressée, & peu conforme à l'esprit de l'Eglise, a fait périr celle du Japon.

Une politique moins chrétienne, & sans doute trop intéressée, fit périr bientôt après l'Eglise du Japon, dont on nous raconte tant de merveilles. Des Missionnaires, qui se disoient les successeurs de l'apostolat de Saint François Xavier, dans ce grand Empire, y annoncerent d'abord la foi avec succès. Dès le commencement du Pontificat de Gregoire XIII, on avoit le plaisir de voir les Japonois de trois grands Royaumes, entrer en foule dans l'Eglise chrétienne, par le baptême, & à l'exemple de leurs Rois. On osoit déja se flatter que l'Empereur lui-même reconnoîtroit enfin la vanité des idoles, & proscriroit l'idolâtrie, pour faire profession d'une sainte religion, qu'il permettoit à ses sujets de professer publiquement.

VI. Pour le succés d'une œuvre sainte, tout doit être saint dans ceux qui l'entreprennent.

Mais cela ne demandoit pas moins de prudence & de pureté d'intention, dans les conducteurs de l'œuvre, que de travail, de vigilance & d'activité. La jalousie sur-tout, la cupidité, ni l'ambition, ne devoient jamais entrer dans une entreprise toute divine : car comment pourroit subsister ce que Dieu ne bénit point ? Et comment un Dieu saint & jaloux de sa gloire, béniroit-il les travaux de ceux qui, dans les fonctions les plus saintes, ne cherchent que leurs propres intérêts, & non ceux de Jesus-Christ ?

VII. Ce qu'un religieux despote obtient de Gregoire XIII. au préjudice de la religion dans les Indes orientales.

Le premier soin du chef de ces Apôtres du seizieme siecle, fut d'obtenir du Pape Gregoire XIII ce privilege singulier, que ses Religieux auroient seuls la conduite de toutes les Eglises du Japon ; & qu'il seroit étroitement défendu, tant aux Ecclésiastiques qu'aux Religieux de tous les autres Ordres, d'entrer jamais dans cet Empire. On fit plus, on se contenta de faire sacrer un seul Evêque pour les trois Royaumes, encore le prit-on du même corps, qui n'aime pas à être

éclairé de trop près par les Evêques, parce qu'il ne peut en disposer à son gré (1).

VIII. Motifs secrets de cette conduite, & ses suites.

Si, dans un arrangement qui paroît au moins extraordinaire, on peut penser que toutes les vues de ces hommes zélés, étoient de pouvoir prêcher sans contradicteurs un Evangile à leur façon, & augmenter cependant leur crédit avec leurs richesses & leur puissance, il faut convenir qu'ils y réussirent jusqu'à un certain point, & pendant quelque tems. Ils se montrerent même trop puissans; & c'est ce qui commença à arrêter les progrès de la mission, en indisposant l'Empereur contre les Missionnaires.

IX. La conduite des premiers Missionnaires commence à les rendre suspects à l'Empereur du Japon.

Ce Prince, accoutumé depuis bien des années à voir tous les Chrétiens

(1) Voyez le Mémoire que M. Urbain Cerri, Sécretaire de la Propagande, mit sous les yeux des Cardinaux & du Pape, sous ce titre : *Etat de la Religion chrétienne dans tout le monde, présenté à N. S. P. le Pape Innocent XI.* Mor. Prat. t. 3. c. 3. sect. 16. Lett. d'un Eccl. à un Magist. p. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51, &c.

du Japon ſoumis à des étrangers ; dans les exercices d'une religion qui apprend à obéir à Dieu & aux Puiſſances, étoit ſans inquiétude : l'opulence de ces étrangers, & leur avidité à les accumuler, le rendirent depuis plus attentif ſur leur conduite, qui ne lui parut rien moins que ſimple & déſintéreſſée. Dès-lors il les ſuſpecta, & les fit obſerver : bientôt après il ſe montra plus difficile ou moins favorable, tant aux nouveaux Chrétiens ſes ſujets, qu'à leurs guides. Ses ſoupçons cependant n'avoient pas encore éclaté d'une maniere bien marquée, lorſque le Pape Paul V jugea à propos d'ouvrir à tous les Ordres Religieux les barrieres que Gregoire XIII avoit fermées à leur zèle. Ceux qui ſe rendirent à cette nouvelle miſſion (Eccléſiaſtiques, Dominicains, Franciſcains, &c.) eurent l'avantage d'y entrer à la ſuite de quelques Evêques ; & ceux-ci comprirent bien l'importance de multiplier encore les ouvriers évangéliques, en formant quelques bons ſujets parmi les Naturels du pays,

X. Arrivée de quelques Evêques & de plusieurs bons Ministres dans le Japon: beaux commencemens.

Tout cela sembloit promettre des suites heureuses, pour l'accroissement & la perpétuité de cette chrétienté. Les nouveaux Missionnaires, tout remplis de l'esprit de leur état, & toujours dirigés par les premiers pasteurs, remplissoient les fonctions de leur ministere en vrais disciples de Jesus-Christ; zèlés, pénitens, désintéressés, ils prêchoient toute vérité. Sans rougir des humiliations volontaires de l'homme-Dieu, ils arboroient par-tout sa croix, & annonçoient sa sainte loi, sa Doctrine, sa morale, dans toute leur pureté. Aussi faisoient-ils de grands fruits & des conversions solides. Les Japonois ne pouvoient leur refuser ni leur estime, ni leur confiance: mais sans dessein, comme sans affectation, ces bons Néophites marquerent peut-être trop ouvertement la préférence qu'ils donnoient à ceux-ci, sur ceux qui les avoient devancés.

XI. Ce qui en arrête les progrès.

L'amour propre de quelques-uns en fut offensé; & leur jalousie éclata avec scandale. Des gens qui se croyoient les seuls en droit de conduire toutes les Eglises du Japon & des

Royaumes voisins, ne se firent point un scrupule de croiser en tout de nouveaux venus ; de les contredire & de les vexer en différentes manieres. La politique sombre d'un Général trop despotique les obligeoit, ou les autorisoit à en user de la sorte. Mais cette politique les décéla & les trahit, parce qu'elle montroit trop l'esprit d'intrigue & de domination, qui avoit déja déplu à l'Empereur du Japon. Peu satisfait de ce qu'il voyoit, & allarmé de qu'il croyoit prévoir, il résolut de sacrifier au repos de ses peuples & à sa propre sûreté, une religion qu'il n'avoit pas le bonheur de connoître, & qu'il n'avoit jusqu'alors tolerée, que pour ne point gêner les consciences de ses sujets. Ses Ministres ou ses confidens, Idolâtres décidés, ne perdirent pas l'occasion d'armer le bras du Souverain, contre les ennemis de leurs dieux.

XII. Edit impérial & persécution, qui procure la couronne du

L'édit fatal pour l'expulsion de tous les Missionnaires, sans exception, fut enfin porté, & publié dans toutes les provinces de l'Empire.

Cet édit, encore plus rigoureux envers les Japonois déja Chrétiens, ne leur laissoit que la liberté d'opter entre la mort, & le renoncement à la foi chrétienne. Telle fut la violence de cette persécution, qui procura la couronne du martyre à plusieurs saints Missionnaires de différens Ordres; & à une multitude de Japonois de l'un & de l'autre sexe, nouvellement convertis. Leur constance dans la foi étoit telle, que trente ans après l'expulsion ou la mort des Missionnaires, on brûloit encore dans le Japon les précieux restes de cette chrétienté florissante. C'est le saint martyr, Louis Sotelo, qui nous apprend ces circonstances, & qui nous a fait connoître l'ardeur du zèle, ainsi que les bons services d'un petit nombre de Japonois, qu'on avoit enfin élevés à la prêtrise.

martyre à un nombre de Missionnaires & à une multitude de Japonois déja Chrétiens.

» Les Prêtres du Japon (disoit » cet illustre Franciscain, dans sa » lettre au Pape Urbain VIII.) vont » librement par-tout, & secourent » leurs freres dans la nécessité. Ils » administrent les sacremens aux fi-

XIII. Lettre du S. martyr Louis Sotelo au Pape Urbain VIII. P. 79. 80 &c. Mor. prat. t. 2. p. 177.

» dèles, avec une entiere aſſurance
» au milieu même de leurs perſé-
» cuteurs ; parce qu'ils exercent
» leur miniſtere ſans être connus ;
» & ils rendent le même ſervice à
» ceux qui ſont détenus dans les pri-
» ſons. Ils fortifient les foibles, ils
» conſolent les forts, & ſoutien-
» nent leur courage : ils convain-
» quent efficacement les Infidèles,
» en réfutant plus aiſément & avec
» plus d'étendue leurs propres er-
» reurs. Plus éloquens dans leur
» langue que les Européens, &
» plus exercés dans la maniere de
» raiſonner avec leurs ſemblables,
» ils ont une certaine énergie dans
» leurs expreſſions, & une certaine
» autorité de maître, qui les fait
» regarder des leurs avec applaudiſ-
» ſement & avec eſtime : ceux de
» leur nation leur portent un grand
» honneur ; ils les regardent com-
» me les premiers, les plus excel-
» lens hommes qui ſoient au mon-
» de.

XIV. Ce qu'il demandoit pour rendre tout le Japon chré-

C'étoit avec de ſemblables Prê-
tres, & ſous la direction de quelques
Evêques dignes d'être à leur tête,

que le ſaint martyr eſpéroit, au milieu même de la plus cruelle perſécution, rendre chrétien tout le Japon. Mais il ajoutoit que pour arriver à cette fin, il falloit neceſſairement prendre pour l'Egliſe du Japon, les mêmes moyens qui avoient ſervi à l'établiſſement de la primitive Egliſe; ſans quoi le ſuccès ſeroit impoſſible: car les principes mal établis empêchent d'en retirer le fruit en abondance & avec joie. Ces moyens d'affermir & de fortifier une Egliſe naiſſante, étoient, ſelon ſes expreſſions, d'aſſembler les os, c'eſt-à-dire d'établir des Evêques & des Paſteurs ſi forts, qu'ils puiſſent eux-mêmes fortifier tout le corps; & qu'ils ne s'en ſéparent jamais dans le tems de la perſécution & des diſgraces. Il demandoit enfin que ces Evêques fuſſent ſuffragans de Mexique, ou de Manille, juſquà ce qu'il y eût un Métropolitain dans le pays.

tien, malgré le feu de la perſécution.

XV. L'Egliſe de l'Amérique mieux conduite, eſt éprouvée par

Cette petite digreſſion peut rendre ſenſibles les avantages de l'Egliſe de l'Amérique, ſur celle du Japon; nous avouerons néanmoins

une autre sorte de persécution.

que la premiere a été toujours exposée à un autre genre de persécution. Quels obstacles la plus forte cupidité n'a-t-elle pas toujours mis à l'activité du zèle Apostolique! la grande peine des bons Missionnaires n'étoit point de persuader à des Idolâtres les vérités du Christianisme, ni de leur faire abandonner les impiétés de l'Idolâtrie : mais d'arrêter le scandale que donnoient quelques anciens Chrétiens, & de défendre les nouveaux convertis, contre les violences de leurs conquérans. Dans ces violences & ces scandales, l'ennemi du salut de l'homme, qui en étoit le premier auteur, auroit trouvé le moyen assuré d'anéantir tout le fruit de la mission, s'il n'avoit plu au Seigneur de signaler la puissance de sa grace, & la vertu de sa parole, en faisant servir à l'accomplissement de ses desseins, ce qui y étoit le plus directement opposé. Les Indiens toujours vexés par des Chrétiens, ne laissoient pas d'embrasser le christianisme : & dans la vexation même les conversions se multiplioient.

XVI. Les Ordonnances des Rois Catholiques en faveur des Indiens, ne sont jamais bien observées : elles sont quelquefois trop préjudiciables aux Espagnols mêmes.

Les Rois Catholiques devoient sans doute une protection marquée à des sujets utiles : la justice & la religion leur dicterent des loix & des ordonnances en leur faveur. Mais la plupart de ces loix ne furent jamais pleinement exécutées : la cupidité trouvoit toujours le moyen de les éluder, de les ignorer, ou de les enfreindre, tantôt ouvertement, tantôt avec adresse, & sous un dehors de soumission. Le Prince ne pouvoit pas tout voir : les Missionnaires le voyoient sans pouvoir y remédier. Tandis que les uns se contentoient de lever les mains au ciel, de prier & de gémir, sans interrompre leurs fonctions, quelques-autres passoient les mers pour aller plaider la cause de leurs Néophites, devant le tribunal de Castille. Il arriva aussi quelquefois, que dans ces reglemens, d'ailleurs pleins de sagesse, il se trouvoit quelques articles trop préjudiciables aux Espagnols ; & dans ce cas, les Religieux, les plus zèlés même pour les interêts des Indiens, ne se refuserent point à ceux de leur nation.

C'eſt ce que nous verrons dans l'Hiſtoire abregée de Louis de Saavadra.

XVII. Louis de Saavadra.

Saavadra, né à Benalcaçar, dans l'Eſtramadoure, reçut de ſes illuſtres parens une éducation digne de leur piété ; & il orna ſon eſprit dans l'Univerſité d'Alcala. L'amitié chrétienne qu'il contracta dès-lors avec le célèbre Dominique Soto, ſon compagnon d'étude, ſervit beaucoup à exciter dans tous les deux cette louable émulation, dont les fruits furent glorieux. L'Univerſité de Paris n'admira pas moins leurs vertus que leurs lumieres & leurs talens.

XVIII. Ses talens & ſes premieres occupations en Eſpagne.

De retour à Alcala, ils y prirent le bonnet de docteur ; & le mérite de Saavadra le fit choiſir bientôt après pour Recteur de la même Univerſité. Il rempliſſoit pour la ſeconde fois cette place d'honneur, pendant que ſon ami, ſous l'habit de Saint Dominique, ſe préparoit à rendre un jour des ſervices plus importans à l'Egliſe. Saavadra alla le joindre à Segovie : l'amitié lui avoit fait entreprendre ce voyage, & la grace le fit ſervir à un autre

objet. Saavadra voulut imiter ſon ami, en embraſſant le même état de vie : maître déja fameux, il ſe mit au rang des diſciples, parmi les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt. Et dès-lors il ne s'occupa que de ſa propre perfection, pour travailler enſuite au ſalut du prochain, par-tout où l'obéiſſance le deſtineroit.

XIX. Ses travaux & ſa réputation dans la Capitale du Mexique.

Il crut connoître la volonté de Dieu, dans l'invitation que lui fit le Pere Dominique de Betancos, de venir au ſecours de l'Egliſe naiſſante de l'Amérique. Ce ſaint fondateur de la Province du Mexique étoit arrivé en Eſpagne, muni d'un pouvoir du Supérieur Général de l'Ordre de Saint Dominique, pour amener avec lui tous les ſujets qu'il jugeroit propres à avancer l'œuvre du Seigneur. Saavadra ne ſe refuſa pas au travail ; & on rapporte qu'arrivé dans la nouvelle Eſpagne (vers l'an 1534) il fut agréablement ſurpris de voir avec quelle docilité les Mexicains écoutoient la parole de Dieu, avec quelle ardeur ils ſe portoient à bâtir des Egliſes, & à contribuer à la fondation des mai-

ſons Religieuſes. Il conçut de nouvelles eſpérances d'attirer à la foi ce grand nombre d'Indiens, qui ne l'avoient pas encore embraſſée : & il ſe ſeroit conſacré tout entier au miniſtere Apoſtolique, ſi les talens qu'on reconnut bientôt en lui, & la confiance que lui donnerent ceux qui ſe trouvoient à la tête des affaires, ne l'avoient mis dans la néceſſité de ſe partager.

XX. Conſulté des Grands ; il ſe prête toujours aux beſoins des Indiens, & va quelquefois les chercher dans leurs ſombres retraites.

Non-ſeulement les Eccléſiaſtiques, & les Religieux de différens Ordres, mais auſſi le Vice-Roi, & les Officiers de l'Audience Royale, aimoient à le conſulter, & vouloient avoir ſa déciſion dans toutes les queſtions difficiles. Cette eſtime générale qui le faiſoit conſidérer comme l'oracle du pays, auroit été ſans doute une tentation bien dangereuſe pour une foible vertu : celle du ſerviteur de Dieu étoit ſolide. Auſſi ne ſe démentit-elle jamais. Les Mexicains vexés par leurs vainqueurs, le trouvoient toujours prêt à les écouter avec bonté ; à leur donner toutes les aſſiſtances qui pouvoient dépendre de lui ; à par-

ler pour eux, & à defendre même leur cauſe, quand elle étoit juſte. Peu content de recevoir, ſans exception, tous ceux qui réclamoient ſon ſecours dans le beſoin, il prévenoit ceux des Sauvages qui accoutumés à mettre leur bonheur à vivre au gré de leurs paſſions, ne penſoient qu'à les ſatisfaire, dans l'éloignement des villes & des colonies Eſpagnoles. Le charitable Miniſtre de Jeſus-Chriſt les cherchoit dans leurs retraites, pour diſſiper leur aveuglement, & les retirer des ténebres de l'Idolâtrie, par la lumiere de l'Evangile. Il étoit bien plus ſatisfait, & peut-être faiſoit-il plus de fruit en catéchiſant quelques pauvres Indiens, qu'en donnant ſon avis aux grands dans les affaires importantes.

XXI. Dans la charge de Prieur & de Provincial, il s'occupe encore des beſoins ſpirituels & temporels des ſauvages.

Ces différentes occupations n'avoient pas empêché les Dominicains de Mexique de l'élire pour leur Prieur, l'an 1539; la ferveur de cette communauté, que le Pere Betancos avoit miſe ſur un grand pied de régularité ſe ſoutint, ou s'augmenta même par les ſoins &

les exemples de Louis de Saavadra. Il eſt vrai que les attentions particulieres qu'exigeoit ſa charge, lui laiſſoient moins le tems de vaquer à l'inſtruction des Indiens : & c'étoit peut-être la principale raiſon qui lui faiſoit déſirer le terme de cet emploi. La providence permit qu'il ne pût quitter cette place que pour en accepter une plus difficile, que l'obéiſſance ne lui permit point de refuſer : l'an 1541, dans le Chapitre de la Province de Saint Jacques du Mexique, tous les ſuffrages ſe réunirent pour le charger du Gouvernement de cette vaſte Province, dont l'étendue alors n'étoit pas moindre que celle de toute la Nouvelle Eſpagne, &c.

XXII. Activité & vigilance du ſage Supérieur.

Une telle charge ne pouvoit être que fort pénible, ſur-tout pour un Religieux déja épuiſé par les travaux & ſes grandes auſtérités, & accoutumé à faire tous ſes voyages à pied : il la remplit cependant avec un grand fruit pour ſon Ordre, & une plus grande utilité pour les Indiens ; car il ne lui ſuffiſoit pas de les inſtruire par lui-même dans les

diverses contrées qu'il fut obligé de parcourir ; il regardoit encore comme la premiere partie de ses devoirs d'employer ses Religieux à leur instruction. Dans tous les couvens qu'il visitoit, il se faisoit rendre un compte exact des missions, des talens de ceux qui les faisoient, de la maniere dont on s'aquittoit de ce divin ministere, & des différens lieux où on avoit annoncé l'Evangile. Les plus zèlés Ministres, les plus appliqués aux fonctions de l'Apostolat, étoient toujours ceux que le sage Provincial distinguoit avec plaisir ; il en multiplioit le nombre selon les besoins, & il les animoit tous, tant par ses fervens discours, que par l'autorité de l'exemple.

XXIII. Il refuse modestement la dignité épiscopale & le titre de protecteur des Indiens, dont il remplit néanmoins les devoirs.

Tandis qu'il se livroit ainsi à avancer de toutes ses forces l'œuvre du Seigneur, l'Empereur Charles V le nomma successivement à plusieurs Evêchés du Mexique, qu'il refusa toujours avec une modestie & une fermeté que rien ne fut capable de vaincre. Il ne voulut pas même accepter la qualité de protecteur Général des Indiens, que ce

même Prince lui avoit donnée en faveur de ceux de la Province de Xalisco, ou de la nouvelle Galice ; mais s'il en refusa le titre, il en remplissoit déja les fonctions, & il continua à les remplir avec peut-être d'autant plus de succès, que l'Audience Royale & le Vice-Roi, l'honorant toujours de la plus parfaite confiance, ainsi que les autres Gouverneurs du pays, il étoit rare qu'on ne lui accordât pas tout ce qu'il jugeoit à propos de demander pour le soulagement des Naturels du pays. On déféroit souvent à ses avis, à ses représentations, ou à ses prieres ; tandis qu'on se roidissoit avec une espece d'inflexibilité contre toutes les mesures que pouvoient prendre ceux que la Cour avoit spécialement nommés pour remplir les fonctions de protecteurs des Indiens. Ainsi le prudent Supérieur, pour leur être plus utile, se privoit lui-même volontiers, & d'un titre honorable, & de tous les avantages qui y étoient attachés, mais qui n'auroient été que pour sa personne.

XXIV. La calomnie attaque sa ré-

Il auroit manqué quelque chose

au mérite du serviteur de Dieu, s'il n'avoit pas été exposé à la contradiction des langues : une vertu si pure, un désintéressement si connu, cette vie si louable, passée dans les travaux de l'Apostolat & de la pénitence : tout cela ne pouvoit qu'édifier les peuples ; mais la guerre qu'il faisoit au démon, par la conversion de tant d'infidèles, excita contre lui la fureur de ce pere du mensonge, & la malice de ceux qui étoient ses organes. La calomnie essaya de le faire passer pour un séducteur & un hypocrite. Ces faux bruits vinrent jusques à lui ; mais la paix de son ame n'en fut point troublée ; & lorsque des personnes zélées voulurent se mettre en devoir de faire punir ces hardis calomniateurs, le disciple de Jesus-Christ les arrêta par cette réflexion : » A qui parloit » notre divin Sauveur, quand il di» soit : priez pour ceux qui vous per» sécutent; aimez ceux qui vous haïs» sent, pardonnez les injures, & ne » rendez pas le mal pour le mal; mais » plutôt tâchez de vaincre le mal » par le bien ? Si c'est à ses Disciples,

putation : il ne la confond que par le silence & la patience.

» que Jesus-Christ a donné ces divi-
» nes leçons ; nous avons l'honneur
» d'être de ce nombre. N'oublions
» donc pas ce qu'il nous a comman-
» dé, & ne refusons pas de faire ce
» que lui-même a fait «. Par cette sage réponse, l'humble Religieux appaisa ses amis, comme il ferma la bouche à ses ennemis par sa patience. L'Eglise de l'Amérique avoit besoin de tels exemples. Le nuage fut bientôt dissipé, & la réputation de cet ami de Dieu n'en souffroit point. La ville de Mexique ne tarda pas à lui donner de nouvelles marques de la vénération qu'elle avoit pour sa vertu, & de sa confiance en ses talens. Voici quelle en fut l'occasion.

XXV. A quelle occasion Saavadra, avec deux autres Provinciaux, est député vers l'Empereur, par le Viceroi & l'Audience Royale de Mexique.

L'Empereur Charles V (nous l'avons déja remarqué) avoit envoyé dans le pays le Licencié François Tello de Sandoval, en qualité de Visiteur, ou Commissaire du Mexique, pour y publier une nouvelle loi, en faveur des Indiens. L'objet de cette loi étoit juste, & il y avoit long-tems que les plus gens de bien, ceux principalement qui travailloient à la conversion des Sauvages ;

ges, désiroient ardemment l'exécution de semblables loix. Dans celle-ci cependant il se trouvoit quelques articles trop désavantageux aux colonies Espagnoles, & qui pouvoient en ruiner plusieurs. L'allarme fut donc grande parmi les Espagnols habitans du Mexique ; ils firent d'abord leurs plaintes, & leurs représentations au Vice-Roi, Don Antoine de Mendoza, à l'Audience Royale, & au Visiteur même. Soit parce que ces représentations furent trouvées raisonnables, soit parce qu'il importoit sur-tout de prévenir & d'empêcher quelque sédition qu'on pouvoit craindre ; il fut résolu qu'il seroit sursis à la publication de la loi, & qu'on députeroit cependant vers l'Empereur, des personnes dignes d'être écoutées, & capables d'exposer tous les inconvéniens de la loi. On choisit pour cela le Pere Louis de Saavadra, encore Provincial des Dominicains, avec les Provinciaux de Saint Augustin & de Saint François. Ils étoient donc chargés de faire changer ou modifier quelques articles en faveur des Es-

pagnols, & de parler en même-tems pour les intérêts des Indiens, dont quelques peuplades étoient extraordinairement chargées, par le tribut excessifs qu'on les obligeoit de payer à leurs Commandeurs.

XXVI. Pour joindre le Prince, les députés vont d'Espagne en Flandres, & de-là en Allemagne, pendant le tumulte des Luthériens.

Leurs Députés étant arrivés en Espagne, apprirent que l'Empereur étoit en Flandres : le Provincial de Saint François tomba malade à Seville, & le Pere Saavadra, avec celui des Augustins, résolurent de se rendre sans délai auprès de Sa Majesté Catholique. L'importance de l'affaire, & la confiance des Mexicains, méritoient qu'ils fissent moins d'attention aux fatigues d'un si long voyage de terre & de mer, qu'au succès de la députation. Mais pendant qu'ils alloient en Flandres, les affaires de l'Empereur l'avoient appellé en Allemagne. Ce nouveau contre-tems ne les rebuta point. Il est vrai que les circonstances des tems & des lieux ne pouvoient être plus fâcheuses. Il leur falloit traverser des pays où les Sectateurs de Luther, ennemis déclarés des Religieux, étoient puissans, & déja

accoutumés à faire un mauvais parti à ceux qui leur tomboient entre les mains. C'étoit donc une nécessité pour les deux Députés, ou de revenir sur leurs pas, ou de changer d'habit; ils en prirent un qui ne convenoit guères à leur état, mais qui pouvoit les mettre en sûreté.

XXVII. Après bien des réflexions sur les pertes de l'Eglise & les jugemens de Dieu.

Nous sortirions de notre sujet, si nous voulions rapporter ici tout ce qu'ils purent remarquer d'impiété & de fureur dans les nouveaux hérétiques, & la dispute où ils se trouverent engagés avec quelques chefs des sectaires dans la Ville de Cologne. Tout cela leur donna lieu de faire bien des réflexions sur les jugemens du Seigneur, sur les pertes que l'Eglise faisoit tous les jours dans une grande partie de l'Europe, tandis qu'elle s'établissoit & s'étendoit dans le nouveau monde, où le nom de Jesus-Christ n'avoit pas été connu dans les siécles passés. Cette substitution de peuple à peuple rappelloit d'une manière trop sensible les menaces de Jesus-Christ, pour ne pas frapper des esprits capables

de réflechir : rien ne les occupa davantage le reste de leur route.

XXVIII. Les députés trouvent enfin l'Empereur à Ratisbonne, & en obtiennent ce qu'ils étoient chargés de demander.

Ils trouverent enfin l'Empereur à Ratisbonne ; ce Prince les vit avec plaisir, leur accorda une audience favorable & la plûpart des demandes qu'ils étoient chargés de lui faire. Il remit un mémoire signé de sa main, par lequel Sa Majesté ordonnoit à son Conseil d'Espagne de faire expédier promptement toutes les dépêches nécessaires, selon les desirs des deux Provinciaux ; & à la satisfaction des Mexicains. Le Prince Philippe, qui regna depuis sous le nom de Philippe II, ne leur témoigna pas moins de bonne volonté que son pere, il agréa sur-tout la demande qu'ils lui firent de pouvoir choisir dans ses Etats un nombre considérable de nouveaux Missionnaires, tant de l'Ordre de saint Augustin & de saint François, que de celui de saint Dominique. Ce secours étoit encore nécéssaire pour le progrès de l'Evangile dans l'Amérique, & la Cour d'Espagne se montroit toujours facile à faire toutes les dépenses du passage. On avoit

ſeulement attention, comme on l'a encore, qu'il ne paſſât pas d'autres Miniſtres de la parole dans ces pays conquis, que ceux qui dépendoient de la Couronne du Roi Catholique.

XXIX. L'obéiſſance arrête quelque tems le P. Saavadra en Eſpagne.

Lorſque le P. Saavadra ſe croyoit ſur ſon départ pour les Indes, il ſe vit tout d'un coup arrêté par l'obéiſſance : nos Religieux d'Eſpagne l'avoient vû arriver avec une joie bien douce, parce qu'ils l'avoient toujours chéri & reſpecté comme un ami de Dieu, & ils réſolurent d'abord de ne rien oublier pour le retenir déſormais parmi eux. Ses infirmités, ſon âge fort avancé, les dangers & les incommodités inſéparables d'une longue navigation : tout cela leur parut des raiſons aſſez fortes pour traverſer le deſſein où il étoit de retourner à ſa miſſion ; mais comme ils prévoyoient en même-tems que ces motifs ne feroient pas la même impreſſion ſur ſon eſprit, parce qu'ils connoiſſoient la vivacité de ſon zèle & ſon courage, ils avoient pris la précaution de faire venir un ordre du Pere Général, qui exhortoit ce fervent

Religieux & lui commandoit en même-tems de se borner désormais au bien qu'il pouvoit faire dans sa Province & de modérer le travail par quelque repos.

XXX. Il fait partir des Missionnaires, & envoye par eux ses depêches à Mexique.

L'obéissance étoit sa grande regle; mais l'obéissance ne lui défendoit pas de faire ses représentatious, il les fit pour obtenir, s'il étoit possible, la révocation d'un ordre trop contraire au zèle qui le dévoroit pour le salut des ames. D'ailleurs la négociation importante dont il avoit été chargé de la part du Vice-Roi & de toute la Ville de Mexique, sembloit demander qu'il allât lui-même rendre compte de tout ce qu'il avoit fait, de ce qu'il avoit obtenu, & des intentions de Sa Majesté. Il ajouta qu'ayant depuis long-tems offert sa vie à Dieu pour le service des Indiens, & acquis par l'expérience les connoissances nécessaires pour travailler avec quelque succès dans ces missions, il ne paroissoit guères convenable qu'il les abandonnât pour se reposer avant le tems. On fut édifié de ses instances; mais on continua à lui refuser ce

qu'il desiroit. Obligé donc de s'arrêter en Espagne, il envoya ses dépêches au Mexique par les Religieux qu'il avoit assemblés, & qu'il fit embarquer pour ce pays-là.

XXXI. Son court séjour en Castille devient utile à l'une & l'autre Espagne.

La Providence fit tout servir à un plus grand bien : si les Mexicains furent d'abord affligés de ne pas revoir le premier de leurs députés, celui que depuis long-tems ils appelloient le pere de la patrie, ils eurent de quoi se consoler par les avantages qu'il venoit de leur obtenir de l'Empereur : & l'arrivée de plusieurs bons ouvriers qu'il envoyoit dans cette mission, fut un autre sujet de joie pour tous ceux qui s'intéressoient au bien de l'Eglise. Le séjour de Saavadra en Espagne contribua encore à reveiller le zèle de plusieurs autres ; ce qu'il racontoit à ses freres de l'état des Indiens & du fruit qu'il y auroit à faire parmi cette multitude d'Infidèles, les y rendit plus attentifs. » Hélas, leur » disoit-il quelquefois, avec quel » plaisir ne m'exposerois-je pas aux » plus longues & plus dangereuses » navigations, pour pouvoir seule-

» ment inſtruire & batiſer un petit
» Indien ? Combien plus dois-je
» ſouhaiter de retourner dans un
» pays où il y a des millions de Sau-
» vages qu'on peut gagner à J. C.
» & les rendre participans des tré-
» ſors de ſa grace ? »

XXXII. La liberté lui eſt rendue & il ſe rend au Mexique, où il fait encore de très-grands biens.

De tels diſcours dans la bouche d'un reſpectable vieillard (car il étoit déja dans ſa ſoixante-treizieme année) exciterent dans pluſieurs une ſainte émulation, & tout ce qu'il pouvoit leur reſter de peine fut diſſipé ; dès qu'ils virent le ſaint homme en état de ſe mettre à leur tête. Le Pere Etienne Uſumaris, nouveau Général de ſon Ordre, venoit de lui rendre la liberté de ſuivre l'eſprit de Dieu & ſa vocation. Il ſe mit d'abord en chemin, la navigation fut heureuſe, & ſa joie ne pût être égalée que par celle que montra toute la Ville de Mexique en le voyant arriver. Son grand âge ne l'empêcha pas de reprendre auſſitôt ſes exercices ordinaires. Catéchiſer les uns, conſoler les autres, faire des inſtructions, & adminiſtrer les Sacremens aux Indiens, ranimer

la foi des anciens Chrétiens, affifter tous ceux qui avoient befoin de fon fecours, & porter tout le monde à la crainte de Dieu : c'eft dans ces pieufes pratiques qu'il paffa les deux dernieres années de fa vie. De fes mains tremblantes il écrivit une lettre au P. Dominique de l'Affomption, Miffionnaire dans la Floride, pour l'encourager dans les pénibles travaux qu'il lui falloit foutenir dans une miffion, où les périls n'étoient pas moindres que les fatigues. Ce Miffionnaire a depuis avoüé que la lettre du ferviteur de Dieu avoit eû tout l'effet qu'il en attendoit, qu'en la lifant & rélifant dans fes befoins, elle lui paroiffoit dictée par le même efprit que celles de faint Paul à fon difciple Timothée; qu'il ne pouvoit fe laffer d'y revenir, parce qu'il y trouvoit toujours de nouvelles inftructions & de nouveaux motifs de s'animer dans les fonctions du faint Miniftère.

XXXIII. Sa mort fe fait regretter dans toute la nouvelle Efpagne, com-

Le Pere Louis de Saavadra les remplit lui-même, ces fonctions, jufqu'aux derniers jours de fa vie, qu'il termina par une fainte mort

me un ami de Dieu, un protecteur & un pere commun.

l'an 1555. Toute la Ville de Mexique, ou plutôt toute la nouvelle Espagne, l'honora de ses regrets. On lui fit les obseques qu'on peut faire à un ami de Dieu, à un protecteur & à un pere commun.

XXXIV. Vincent Ferrier, héritier du nom & des vertus de S. Vincent.

L'Eglise de l'Amérique venoit de faire une autre perte par la mort de Vincent Ferrier. Ce fervent Missionnaire étoit de l'illustre famille de saint Vincent Ferrier, & il ne dégénéra point de ce zèle apostolique qui a rendu ce Saint si célebre dans les fastes de l'Eglise. Comme lui, ayant pris l'habit de saint Dominique dans le Couvent de Valence, & fait avec beaucoup de succès ses études de Théologie dans l'Université de Salamanque, il se prépara aux fonctions de l'Apostolat par la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses. Il avoit donné de belles preuves de cet esprit de pauvreté, d'humilité, de détachement de lui-même & de zèle pour le salut des ames, lorsqu'en 1544 il passa avec quarante-cinq autres Religieux aux Indes Occidentales, sous la conduite du célebre Evêque de Chiapa.

Vincent Ferrier n'avoit pas d'autres maximes que ce Prélat lui-même, si zèlé pour la conversion des Indiens & pour leur défense ; aussi fut-il souvent exposé aux plus grandes contradictions, quelquefois à son occasion, & toujours pour la même cause. Mais rien ne fut capable de lui faire abandonner l'œuvre de Dieu, ni de ralentir son application à instruire & catéchiser ces pauvres Sauvages qu'il aimoit avec d'autant plus de tendresse qu'il les voyoit plus indignement traités. Cette tendre charité parut avec un nouvel éclat dans un tems de contagion : l'Hôpital de saint Alexis à Guatimala étoit rempli de pauvres malades ; mais ceux qui leur avoient ouvert cet azyle ne se trouvoient pas toujours en état de leur fournir les secours nécessaires : le Pere Vincent Ferrier entreprit d'y suppléer, & se livra tout entier à un travail également rebutant & dangereux.

XXXV. Disciple & imitateur de Barth. de Las Casas, il travaille sans relâche à la conversion & pour le soulagement des Indiens.

Ce qu'on devoit le plus admirer en lui, c'est qu'à tant de travaux & de fatigues, il ajoutoit toujours de très-rudes pénitences & des morti-

XXXVI. Consumé de travaux & de pénitence, il finit sa sainte vie par une

mort précieuse le 15 d'Août 1555.

fications volontaires. Le ministere de la parole, le service des malades, le défaut d'une nourriture convenable, les contradictions continuelles qu'il lui falloit essuyer de la part de ceux qui tenoient une autre conduite à l'égard des Indiens : tout cela étoit déja bien pénible à la nature, & la matière d'un grand mérite devant Dieu; cependant le disciple de Jesus-Christ, pour se conformer à son divin modèle, se chargeoit encore de sa croix, & c'est dans cet esprit de sacrifice qu'il finit sa sainte vie le jour de l'Assomption 15 d'Août 1555, après avoir reçu à genoux le pain de vie, avec des sentimens de foi & d'amour qui attendrirent tous les assistans.

XXXVII.
La Providence suscite toujours de nouveaux Ministres zélés pour le bien de l'Eglise de l'Amérique.

Dans ces jours de ferveur, & en même-tems de contradiction ou d'épreuve pour les pauvres Indiens, la Providence sembloit fixer sur eux ses regards favorables, en ne permettant pas qu'ils manquassent de Ministres zélés & courageux, également appliqués à les instruire des vérités de la Religion, & à les protéger ou à les défendre contre leurs

oppresseurs. Alfonse de Montufar, Archevêque de Mexique, Martin de Sarmiento, Evêque de Tlascala, & une partie de leur Clergé, à la tête de plusieurs Religieux de saint Augustin, de saint Dominique & de saint François, ne se lassoient point de donner leurs premiers soins à l'instruction & à la défense de tous ces peuples, d'autant plus dignes de cette attention, qu'ils sçavoient en profiter. Les disciples sur-tout de Barthelemi de Las-Casas & de Dominique de Betanços, ne se refusoient jamais à une œuvre de charité qu'ils consideroient comme un devoir de justice.

XXXVIII. Pierre Delgado sanctifie sa jeunesse par les exercices de piété.

Parmi ces hommes puissans en œuvres & en paroles, l'Histoire distingue Pierre Delgado, qui avoit précédé Louis de Saavadra dans la charge de Provincial du Mexique, & qui la remplit une seconde fois après lui. Dès son entrée dans la Religion il avoit fait concevoir de belles espérances, soit par une application égale à la piété & à l'étude, ou par une vigilance continuelle à la garde de son cœur &

à la conduite de la langue, sçachant que celui qui ne peche pas par ses paroles ne tardera pas à acquérir la perfection. Sage, modeste, toujours recueilli, & cependant doux & affable envers tous, il étoit aussi aimé & estimé de tous. Il fit d'abord ses délices de la méditation des Saintes Ecritures, où il puisoit tous les jours de nouvelles lumières, & s'enflammoit d'un nouveau desir d'être tout à Dieu, pour mériter d'être l'instrument de sa grace pour la conversion & le salut de plusieurs.

XXXIX. Ses progrès dans les sciences & dans la vertu : il fonde un nouveau sanctuaire dans la Castille.

C'est dans cet esprit qu'il fit ses études, d'abord dans le Couvent de Salamanque, & depuis dans le célebre College de saint Gregoire à Valladolid. Pour faire connoître les rapides progrès qu'il avoit faits, tant dans la vertu que dans les sciences, il suffit de dire qu'à peine honoré du caractère de la Prêtrise, il fut choisi par les Supérieurs pour fonder un Couvent dans la plus étroite observance, & pour le gouverner. Ce fut à Ocagna, petite ville d'Espagne dans la nouvelle Castille,

à cinq lieues de Tolede, que Pierre Delgado établit par ses soins ce nouveau Sanctuaire, & qu'il le remplit d'excellens Religieux. C'est-là qu'il eut la consolation de voir arriver le Pere Louis Saavadra peu de tems après sa profession. Ces deux grands serviteurs de Dieu marcherent avec la même ardeur dans la voie des divins commandemens par la pratique des conseils, & la Providence qui les destinoit l'un & l'autre à la propagation de la foi dans l'Amérique, se servit du même moyen pour leur faire connoître ses volontés. Le Pere Dominique de Betancos les engagea en même-tems à ne pas se refuser à ce travail, & ce fut lui-même qui conduisit Delgado dans le Mexique.

XL. Ce qu'il fait dans le Mexique.

La Vigne du Seigneur avoit besoin d'un ouvrier comme lui, actif, zèlé, infatigable; en attendant qu'il pût parler le langage du pays, il donna ses premiers soins aux Espagnols, dont les mœurs pour l'ordinaire n'étoient guères mieux reglées que celles des Indiens. Ce qu'il y eut d'heureux pour lui, c'est que sa

réputation avoit prévenu son arrivée, & que la connoissance qu'on avoit déja de sa prudence, de sa modération & de son désintéressement, lui acquit bientôt la confiance générale. La regularité de sa conduite soutenant toujours cette confiance, le mit en état de faire toute sorte de biens parmi les grands & parmi les peuples. Chargé bientôt, mais contre son inclination, du gouvernement de la Communauté de saint Dominique dans la Ville de Mexique, & ensuite de celui de toute la Province; il ne se prévalut des avantages de l'une & de l'autre place, que pour procurer de plus grands secours aux fidèles & à ceux que Dieu vouloit appeller à la foi. Les Religieux qu'il y employoit se portoient avec d'autant plus de zèle à remplir leur devoir, qu'ils avoient toujours ce digne Supérieur pour exemple.

XLI. Avec quelle édification & quel fruit il parcourt toutes les Provinces de la

Dans toutes les parties de la nouvelle Espagne qu'il parcourut plusieurs fois, & toujours à la manière des Apôtres, à pied & sans aucune provision, il remplit avec les mê-

mes attentions, & l'office d'un Missionnaire & celui d'un Provincial, chargé de maintenir la discipline réguliere dans les Maisons Religieuses, & d'appliquer chacun au travail selon ses talens & les besoins des peuples. Il n'en laissoit aucun dans l'oisiveté : il auroit puni la paresse, comme un des défauts les plus considérables. Cependant il ne se trouva que bien rarement dans la nécessité d'employer la correction ou les menaces. Il faisoit aimer le travail, en en représentant le mérite, il persuadoit par l'énergie de ses discours, & la force de l'exemple entraînoit comme par une douce violence ceux qu'une suite de fatigues auroit pû lasser ou rebuter.

nouvelle Espagne.

XLII. Idée qu'avoient de sa prudence & de ses talens les Evêques & les Gouverneurs : parole de D. Antoine de Mendoza, Viceroi du Mexique.

De cette manière le zèlé Supérieur contribua beaucoup à l'amendement des Colonies, à la conversion des Indiens & à la propagation de la foi : il prêchoit, il instruisoit, il baptisoit par le ministère de tous ses freres. Les Evêques & les Gouverneurs le voyoient toujours arriver avec un nouveau plaisir, & sembloient se surpasser les uns & les

autres dans les marques d'eſtime qu'ils lui donnoient comme à l'envi. Auguſtin Davila rapporte que le Vice-Roi, Don Antoine de Mendoza, aimoit à prendre les conſeils du Pere Pierre Delgado dans les affaires difficiles, qu'il trouvoit un ſingulier plaiſir à l'entretenir, & que dans quelques occaſions il avoit dit à ſes amis, que s'il avoit à nommer à l'Archevêché de Tolede, il ne croiroit pas pouvoir mieux remplir ce grand Siege que par le choix de cet excellent Religieux. Don Jean Lopez de Zarate, Evêque de Guaxaca, Prélat fort recommandable par ſa ſcience & par ſa haute piété, ne penſoit pas moins avantageuſement du ſerviteur de Dieu : il en donna ſouvent des preuves pendant ſa vie, & il les renouvella au lit de la mort.

XLIII. Pour favoriſer le progrès de l'Evangile, il fait tenir des aſſemblées, & deſtine quelques Religieux pour

Il ne faut donc pas être ſurpris ſi après avoir rempli avec tant d'honneur & de fruit ſa charge de Provincial, ſans avoir été effacé par le mérite de Louis de Saavadra ſon ſucceſſeur ; on l'obligea, après le départ de celui-ci pour l'Eſpagne,

de remplir une seconde fois le même emploi. Ses secondes visites dans une Province très-étendue, le mirent dans l'occasion de confirmer tout le bien qu'il avoit fait dans les premières. Comme la destruction de l'idolâtrie & la propagation de la foi étoit le grand objet qu'il s'étoit proposé, il avoit ordonné qu'entre les Chapitres d'élection, qu'on ne pouvoit assembler que tous les quatre ans, on en tiendroit d'intermedes, dans lesquels on traiteroit particulierement de ce qui paroîtroit nécessaire pour le progrès de l'Evangile. Dans la même vûe il destina des Religieux pour apprendre les langues des Nations Mistèque & Zapoteque, pour avoir plus de facilité à annoncer l'Evangile dans ce pays, qui fait partie du Royaume de Mexique. Il avoit choisi trois sujets de mérite & d'une grande expérience, le Pere Jean de Torres, le Pere Mathias de la Paix, & le Pere Pierre de Angulo, pour fonder une nouvelle Province dans le pays de Guatimala, sur les côtes de la mer du sud. Tous ces arrange-

enseigner les langues.

gemens servirent beaucoup à l'établissement du Christianisme ou à ses progrès dans ces contrées.

XLIV. Ce qu'il recommande plus fortement à ses coopérateurs dans le saint Ministère.

Entre les Religieux qui secondoient avec plus de zèle celui du sage Provincial pour la gloire de la Religion, on distingue les trois que nous avons déja nommés & les PP. André Monguer, Diego de la Croix, & François d'Aguillar. Une des choses qu'il leur recommandoit plus expressément, étoit d'agir toujours de concert avec les Evêques des lieux où ils se trouvoient, & de donner aux peuples l'exemple de l'obéissance qu'on doit aux reglemens qu'ils jugeoient à propos de publier chacun dans son Diocèse. Il regardoit ce point comme si important au bon ordre, à l'édification de l'Eglise & à l'accroissement de la Religion, qu'il punissoit sévérement les moindres fautes contre cette juste subordination. Sa douceur naturelle cédoit alors à son zèle & agissoit avec fermeté. On peut en juger par le fait que nous allons rapporter.

XLV. Ordonnance d'un Arche-

Dans la Ville de Mexique il s'étoit introduit un abus qu'on avoit

peut-être trop long-temps dissimulé, ou contre lequel les Pasteurs & les Prédicateurs avoient inutilement déclamé. Les anciens & les nouveaux Chétiens se contentoient les jours de Dimanches & de Fêtes d'entendre de bon matin une Messe basse, après quoi sortant pour la plûpart de la Ville, ils alloient, les uns à la chasse, les autres à certains jeux, ou à d'autres divertissemens qu'ils ne se permettoient pas les jours de travail : très-peu se trouvoient à la Grand'Messe, & moins encore à l'Office du soir. Pour remédier à cet abus, l'Archevêque de Mexique défendit qu'on dît des Messes basses avant la grande, & son ordre fut intimé à toutes les Communautés Religieuses, de même que dans toutes les paroisses.

vêque de Mexique contre quelques abus.

XLVI. Fermeté du P. Delgado pour faire observer cette Ordonnance.

Pendant quelque tems cette Ordonnance fut exactement gardée : dans la suite on y fut un peu moins attentif, parce qu'il se présentoit plus d'une occasion où la nécessité paroissoit permettre de s'en dispenser. Le Prieur du Couvent de saint Dominique se trouva dans le cas

un jour de Fête, pour des raisons qu'il croyoit fort légitimes, il dit sa Messe avant la grande. Le Provincial ne tarda pas à le sçavoir, parce qu'il se trouvoit dans la maison, & la faute lui paroissant d'autant plus grave, que c'est à un supérieur à donner l'exemple, il la punit le jour même par la déposition du Prieur. C'étoit cependant un de ses amis, Religieux de beaucoup de mérite, d'une grande réputation, & actuellement le Confesseur du Vice-Roi. Mais toutes ces considérations ne purent l'empêcher de donner un exemple de sévérité qu'il jugeoit nécessaire.

XLVII. Ses raisons pour ne pas accepter une troisieme fois la charge de Provincial.

Cette rigueur, qui ne venoit que de l'amour du bon ordre, n'empêcha pas les Religieux de l'élire une troisiéme fois Provincial, mais il ne fût pas possible d'obtenir son consentement. Lorsque les Définiteurs le pressoient avec les plus fortes instances, pour l'engager à continuer ses services à la Religion, dans une place où on aimoit à le voir & à lui obéir; il les pria de vouloir bien écouter ses raisons, & leur dit

en peu de mots : » Si je ne me rends
» pas à vos desirs, c'est pour le bien
» même de la Province ; je ne vous
» alleguerai pas mon incapacité,
» quelque grande que je la connois-
» se ; mais vous devez faire atten-
» tion, que pendant que j'ai été en
» charge, le devoir des visites m'a
» obligé de faire plusieurs milliers
» de lieues ; je les ai toujours faites
» à pied, pour suivre l'exemple de
» mes saints prédécesseurs, & le
» laisser à ceux qui viendront après
» moi. Mes forces à présent ne me
» permettent plus de continuer ce
» travail, & il est important de ne
» pas introduire dans la Province
» des usages contraires : du moins
» ne veux-je pas en être l'auteur.
» J'ai remarqué d'ailleurs que dans
» les différens pays qu'il faut par-
» courir dans le cours des visites, il
» y a plusieurs langues différentes,
» dont quelques-unes me sont in-
» connues : aussi n'ai-je pas fait parmi
» ces peuples le fruit qu'un autre
» sera en état de faire : puis donc
» que vous avez parmi vous de bons
» sujets, pleins de zèle, de charité

» & en état de ſoutenir le travail ; » choiſiſſez-en un pour le gouvernement de la Province, & diſ- » poſez de moi pour tout autre » office plus proportionné à ma foi- » bleſſe ».

XLVIII. Il ne refuſe point celle de Maître des Novices, & toutes les inſtances de l'Empereur ne peuvent le faire conſentir à ſa nomination au Siege de la Plata.

Si on fut édifié de ces ſentimens, on ne le fut pas moins de ſa ſoumiſſion à accepter la charge de Maître des Novices. Dans le même-tems on reçut le Brevet de l'Empereur Charles-Quint, qui avoit nommé le Pere Delgado au Siege de la Plata, dans le Royaume du Perou; mais perſonne ne fut ſurpris de lui voir refuſer ce riche Evêché, avec la même fermeté qu'il avoit montrée pour n'être pas continué dans la charge de Provincial. C'eſt à ces traits qu'on connoît la ſolide vertu.

XLIX. Il finit ſes jours dans l'exercice de la charité.

Tout le monde reſpectoit celle du ſerviteur de Dieu : lui ſeul s'en croyoit ſi éloigné, que c'étoit pour travailler à l'acquérir dans les exercices du Noviciat, qu'il avoit accepté cet emploi avec une eſpece de complaiſance. Ses jeunes éleves ne furent pas cependant les ſeuls à profiter des beaux exemples qu'il leur

leur donnoit. Autant que ses occupations le lui permettoient, il continuoit à visiter, à consoler les malades, à entendre leurs confessions: ce fut dans cet exercice de charité qu'il contracta sa derniere maladie, qui le fit passer des travaux de cette vie au repos de l'éternité le 23 Avril 1560. Les riches & les pauvres pleurerent également cette perte; les Religieux sur-tout de saint Dominique la ressentirent si vivement, qu'un d'eux écrivant à un de ses amis, pour lui apprendre la mort du Pere Delgado, se servoit de ces paroles de Jeremie : *Cecidit corona capitis nostri ; væ nobis, quia peccavimus.*

Il faut passer sous silence bien des témoignages publics de vénération que donna toute la Ville de Mexique à la mémoire de l'illustre défunt; & nous contenter de rapporter celui de Don Lopez de Zarate; ce saint Evêque de Guaxaca, peu de tems après le décès du serviteur de Dieu, se trouvant au lit de la mort dans la Ville de Mexique, où ses affaires l'avoient con-

L'Evêque de Guaxaca veut être enterré dans le tombeau de cet ami de Dieu.

duit, demanda d'être enterré dans l'Eglise des Dominicains & dans le sepulcre même du vénérable Pere Pierre Delgado.

LI. Glorieux travaux de quelques Religieux de S. François.

Parmi ce grand nombre d'hommes Apostoliques que l'Eglise de l'Amérique révere comme ses premiers fondateurs, ou comme les plus zèlés propagateurs de la foi dans la nouvelle Espagne, nous ne devons point oublier plusieurs Religieux de saint François, dont les noms sont encore en bénédiction particulierement dans leur Province, appellée du saint Evangile. Antoine de Rodrigue, François Ximenès, Jean de saint François, natif de Murcie, & Alfonse d'Escalona, se distinguerent autant par la rigueur de leur pénitence, que par la suite de leurs travaux & la multitude des Indiens qu'ils firent entrer dans le sein de l'Eglise Chrétienne.

LII. La priere, la retraite & la pénitence, les avoient préparés à l'apostolat.

Elevés dès leurs jeunes années dans la Province ou Congrégation de Saint-Gabriel, la plus réformée de leur Ordre en Espagne, ils en avoient pris l'esprit primitif; & cet

amour de la Croix, qui sembloit faire leur caractère, croissant toujours en eux, avec le feu du zèle apostolique, les mettoit à l'épreuve de toutes les fatigues, ainsi que des contradictions, qui sont comme l'apanage ordinaire des Ministres de l'Evangile.

LIII. Antoine de Rodrigues : son assiduité infatigable à instruire les Indiens.

On raconte du Pere Antoine, que ne connoissant point d'autre repos que le travail, il prêchoit ordinairement trois fois par jour, en trois différentes langues, pour être entendu de tous ses Auditeurs, qui accouroient à lui de différens pays. Après avoir chanté la Messe, il donnoit le Baptême aux petits enfans, entendoit les confessions des malades, & enterroit les morts. Cependant toute sa nourriture étoit un peu d'herbes, ou de racines, sans autre boisson que l'eau : régime de vie, dont il ne se relâchoit pas même à la table de l'Evêque de Mexique.

LIV. Non moins zélé à les protéger, il refuse l'Evêché de la nouvelle Galice, & meurt saintement.

Pendant qu'il gouvernoit sa Province du saint Evangile, il se joignit au Provincial des Dominicains & à celui des Augustins, pour solliciter la charité ou la justice de l'Em-

pereur en faveur des Indiens contre la dureté de leurs oppresseurs, qui peu contens de leur avoir ôté les biens & la liberté, leur envioient encore la consolation de pouvoir se faire instruire des vérités de notre sainte Religion. Sa Majesté Catholique reçut favorablement les justes plaintes des trois Provinciaux, & donna ses ordres en conformité (1).

On ne dit pas que le joug des pauvres Mexicains en ait été adouci : mais on ajoute que le Pere Antoine ayant été nommé Evêque de la nouvelle Galice, il refusa constamment cet honneur, & qu'il finit des jours si pleins par une sainte mort, l'an 1553.

LV. Des milliers d'idolâtres sont attirés à la connoissance & à la pratique de l'Evangile, par la prédication & la sainteté de vie de Saint François Ximenès. Alf. Fern. l. 1. c. 16. p. 62.

François Ximenès, compagnon de ses travaux, n'étoit ni moins humble, ni moins pénitent : il n'a-

(1) *Con el Provincial de Santo-Domingo, y San Augustin, escriò al Emperador, que mandasse librar los Indios de tantas vexaciones, y molestias como algunos les hazian. El Emperador, à instancia de los tres Provinciales, embiò ordenes, y despachos may favorables à los Indios, y para su ensenança y doctrina en la fè, &c.*

voit pu prendre ſur lui de ſe laiſſer ordonner Prêtre, tout le tems qu'il vécut dans un de ſes Monaſteres d'Eſpagne, la ſainteté du divin caractere lui paroiſſant trop au-deſſus des diſpoſitions qu'il trouvoit en lui. Arrivé depuis dans le Mexique, le zèle du ſalut des ames força ſa modeſtie : la moiſſon en effet étoit grande, & le nombre des ouvriers bien petit, comparé à ce grand nombre de peuples dont il falloit diſſiper les ténébres, combattre les criminelles ſuperſtitions, & régler les mœurs. Telle fut l'occupation de François Ximenès tout le reſte de ſa vie, ſans que dans un travail ſi aſſidu, il diminuât rien de la rigueur de ſes jeûnes, de ſes longues veilles, ni de ſes autres mortifications. C'étoit par de tels moyens que le Diſciple de Jeſus-Chriſt confondoit la délicateſſe voluptueuſe des mauvais riches, qu'il gagnoit la confiance des pauvres Indiens, & qu'il attiroit ſur eux & ſur lui-même, ces graces qui touchent & changent les cœurs : des milliers d'Idolâtres ſe convertiſſoient à la Foi ; &

les nouveaux convertis régloient leur conduite sur les maximes de l'Evangile.

LVI.
La nouvelle que l'Empereur l'avoit nommé pour être le premier Evêque de Tabasco, l'effroi ou la douleur avancérent sa mort.

La réputation de cet homme Apostolique ayant attiré les attentions de l'Empereur Charles V, dans le tems qu'il travailloit à faire ériger le gros Bourg de Tabasco en Ville Episcopale, Sa Majesté demanda les Bulles pour François Ximenès. Mais le premier bruit de cette nouvelle le remplit de frayeur, & abrégea peut-être ses jours. Un Historien semble le faire entendre, quand il dit que l'humble Religieux n'accepta point la dignité, & qu'attaqué de sa derniere maladie, il s'endormit dans le Seigneur (1).

LVII.
Zèle ardent de Jean de S. François.

La vie, les vertus & les courses

(1) *Elegiole el Emperador Carlos quinto por obispo de Tabasco, y no lo acceptò, por no mudar estado de fraile nienor. Cayò enfermo de la ultima enfermedad, y estava tan debilitado, que à penas se poden mover en la cama. Quando oyo que le trayan el santissimo Sacramento, con grande fervor de spiritu se arrojo de la cama, cobrando neuvas fuerças ; hi assi hine eado de rodillas en la tierra, le adoro, y recibio, &c.*

Alf. Fern. ib. p. 63. col. 2.

évangéliques de Jean de Saint-François, retracent tout ce que nous venons de dire des deux précédens Missionnaires du même Ordre. Pour éviter, autant qu'il se peut, tout ce qui paroîtroit redite, nous nous bornerons à quelques traits qui sont propres à celui-ci, & qui en faisant connoître sa sainteté, donnent une idée de l'ardeur de son zèle pour le salut des ames.

LVIII. Il obtient, par la ferveur de ses prieres, la connoissance & la facilité de parler la langue Mexicaine.

Arrivé depuis peu de jours dans la Province du saint Evangile, Jean de Saint-François croyoit perdre son tems, parce qu'il ne pouvoit se faire entendre de cette foule d'Idolâtres qui l'environnoient. La connoissance de la langue Mexicaine, & la facilité de la parler, faisoient le grand objet de ses desirs; & ce ne fut ni à l'étude, ni au secours des Interprêtes, mais à Dieu qu'il eût d'abord recours : il prioit sans se lasser, & les larmes accompagnoient toujours ses prieres. On rapporte qu'une nuit étant tout absorbé dans une profonde méditation, il se crut environné d'une grande lumiere, qui lui fit dire : *Dominus illumina-*

Pl. 26. *tio mea, & salus mea.* Une preuve que ce n'étoit pas un jeu de l'imagination, c'est que le lendemain il prêcha en Mexicain, en présence d'un nombreux Auditoire, au grand étonnement de tous (1).

LIX.
Pendant sa mission à Teocan, il détruit sans opposition une multitude d'idoles & d'autels sacrileges.

Dès-lors les fruits de ses prédications furent fort grands : il parcourut bien des Provinces; & partout il fit main-basse sur les Idoles. Le peuple de Teocan en adoroit une multitude : chaque famille, chaque Indien ou Indienne avoit ses dieux particuliers. Le Missionnaire y fit annoncer son arrivée, & le grand sacrifice qu'il vouloit y offrir au Seigneur : tous les habitans de la con-

---

(1) *Tenia grandissimo desseo de saber la luenga Mexicana, para predicar à los naturales, y como con grandes oraciones, y lagrimas lo pidiesse à Neustro-Señor, estando una noche en profonda contemplacion absorto, fuè cercado de grande splendor : admirado dio una grande voz, diziendo :* Dominus illuminatio mea, & salus mea. *Luego entendiò que le avia concedido Neustro-Señor el don de aquella lengua : y assi el dia seguiente, con grande assombro de todos, començo à predicar à los Indios, &c.*

Alf. Fern. ib. p. 64. col. 1.

trée ne manquerent pas de s'y rassembler au jour marqué. Après un long & pathétique discours sur le pitoyable aveuglement de ces Infidèles abusés par la malice de satan, & par les impostures multipliées des fourbes Sacrificateurs ; il fit une instruction sur l'unité & la sainteté du vrai Dieu, sur l'impiété de l'idolâtrie, & les châtimens réservés aux Idolâtres : & dans le tems que cette multitude confuse & étonnée donnoit la plus grande attention à ses paroles, le Missionnaire commande à quelques nouveaux convertis, particuliérement aux jeunes Indiens baptisés & bien instruits, de purger la terre de tous ces simulacres qui la souilloient. L'exécution suivit de près le commandement ; & celui qui le donnoit ne demeura point oisif.

LX. Attentat d'un idolâtre obstiné : sa conversion & son baptême.

Bientôt les sacriléges Autels sont renversés, & leurs Idoles détruites ; les unes sont mises en piéces, & les autres consumées par le feu : rien n'est épargné. Et ce qui dût paroître plus digne d'admiration ; c'est que parmi ce grand nombre d'Ido-

lâtres & de leurs Prêtres, on n'entendit ni plainte, ni murmure; on n'éprouva point la moindre opposition. Mais la conversion de tous n'étoit pas entiere : peu de jours après le démon chargea un Indien, son ami, de le venger de cet affront, & lui apprit ce qu'il devoit faire : celui-ci se glisse dans le Monastere, attend le Missionnaire au passage, lui décharge de toutes ses forces un coup de massue, qui le laisse pour mort. Mais le meurtrier est arrêté; & le Ciel fait un double miracle : le Missionnaire subitement guéri, obtient la conversion de l'assassin, qui se fait instruire & baptiser (1).

LXI. Petit Indien ressuscité.

Le Missionnaire déja si célébre, fut moins honoré par le modeste refus qu'il fit d'un Evêché, que pour

(1) *Apareciò despues el demonio muy quebrantado, à un Indio amigo suyo, y pidio que le vengase de tantos agravios como le hazia aquel fraile ... Assi lo hizo el Indio, y saliandole al parso, le hivio con tudas sus fuerças, y dexò por meurto ... cogieron al Indio los Religiosos, confessò su pecado, y conociendo el engano del demonio, se convertio, y bantizo, &c.*

Alf. Fern. p. 64. col. 2.

avoir été l'inſtrument dont il plût à Dieu de ſe ſervir pour rendre la vie à un mort. Une bonne Indienne trouvant ſon petit enfant mort, le porta en diligence au ſerviteur de Dieu, qui après une courte priere, le rendit vivant & ſain à ſa mere : en rendant à la divine Bonté la gloire qui lui étoit dûe, il attribua toujours à la foi de cette mere chrétienne le miracle dont bien des gens avoient été témoins. Il termina lui-même ſa carriere par une ſainte mort, dans la Ville de Mexique, l'an 1556 (1).

LXII. Alfonſe d'Eſcalona, illuſtre Franciſcain.

Le Pere Alfonſe d'Eſcalona porta plus long-tems le poids des travaux & des fatigues de la miſſion, avec celui des charges de ſon Ordre. On aſſure qu'il travailla utilement dans

(1) *Succediò que llevandole una muger ſu hijeulo difunto, y pidiendole con grande fè, y divocion que ſe lo benedixeſſe, benedixo la, y luego ſe levantò el niñe ſano y vivo. Darante los Padres las gracias de tanto bien como les avia hecho, y reſpondiò, que por la muchar fè de ſu madre, y no por ſus meritos, avia ſancedido, &c.* P. 65. col. 1.

l'Amérique l'eſpace de cinquante années.

LXIII. Ses ſaintes & différentes occupations, l'eſpace de 50 années.

Les trois premieres furent d'abord conſacrées à la conduite de l'Ecole de Tlaſcala, où il n'avoit pas moins de ſix cents petits Indiens, à qui il expliquoit la doctrine chrétienne, leur apprenant en même-tems à lire, à écrire, & à chanter les Offices de l'Egliſe. Ses ſoins dans la charge de Maître des Novices formerent de bons Religieux, & pluſieurs excellens Miniſtres de la parole. L'obéiſſance qu'il rendoit en tout à ſes Supérieurs, ne lui permit point de refuſer l'emploi de Gardien, de Définiteur & de Provincial. Au milieu de ces différentes occupations, il fut toujours Miſſionnaire & Pénitent. Il n'y eut pas de genre de mortification qu'il ne fît ſouffrir à ſon corps, ni d'occaſion de catéchiſer & d'inſtruire les Indiens, qu'il ne mît à profit pour gagner des ames à Jeſus-Chriſt.

LXIV. Sa modeſtie eſt trahie par l'éclat de ſes bonnes œuvres : parole

Déja octogénaire, le ſaint homme faiſoit les viſites de ſa vaſte Province, marchant toujours nuds pieds, parmi les boues ou les glaces de l'hy-

ver. Souvent preſſé de la faim, ou épuiſé de fatigues, s'il rencontroit quelque Indien qu'il pût inſtruire, il oublioit ſes propres néceſſités; parce que, (diſoit-il) le ſalut de mes freres eſt plus important que ma ſanté. Le ſoin qu'il prenoit de cacher, autant qu'il étoit en lui, ſes pénitences extraordinaires & ſes autres bonnes œuvres, n'empêchoit pas que la réputation de ſa ſainteté ne fût grande dans le pays: un Eſpagnol l'ayant trouvé un jour dans la Vallée de Tolua, dans le plus pitoyable état, ne put s'empêcher de dire: « Du tems d'Abraham, Dieu » auroit pardonné à cinq Villes cou» pables, s'il s'y fut trouvé dix hom» mes de bien: je crois à préſent » que le Seigneur pardonneroit au » monde entier, à la priere d'un ſi » ſaint Religieux (1). d'un Eſpagnol.

(1) *Caminando por el valle de Tolua, y es frigidiſſimo, viendole un Eſpañol como ira tam pobre, à pie y deſcalço, dixo: en tiempo de Arahan perdonava Dios à cinco ciudades por diez hombres buenos que tuvieſſe: à ora creo, que por eſte ſanto Religioſo perdonava Dios à todo el mundo, &c.* Alf. Fern. pi 54. col. 2.

LXV. Ce qu'il fait avec les Missionnaires Dominicains dans le pays de Guatimala, & avec ses freres dans la Province du St. Evangile.

La suite de ces missions l'ayant conduit dans le pays de Guatimala, il se joignit d'abord aux Religieux de Saint Dominique, qui y avoient déja fait de grandes conversions. Le Pere Alfonse étoit dans l'âge décrepit, & il ignoroit la langue du pays; il ne laissa pas néanmoins de s'y rendre utile, & d'apprendre assez bien l'idiome de la Nation pour exercer le saint ministere pendant six années qu'il s'arrêta dans la compagnie des Religieux de son caractere. Rappellé ensuite dans sa Province, tous ses momens furent mis à profit; on eut dit que la vigueur de son esprit & l'ardeur du zèle qui le dévoroit, croissoient avec la foiblesse de son corps. En édifiant les Fidèles & les Infidèles, sa présence procuroit à ses freres le double avantage & de les soutenir dans leurs travaux, & de les consoler dans leurs peines; car il lisoit dans leur interieur. Plus chargé enfin de mérites que d'années, quoiqu'il fût dans sa quatre-vingt-huitiéme, il ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Toute la Ville de Mexique pleura cette

perte : les deux Communautés, ſurtout de Saint Dominique & de Saint Auguſtin, donnerent des preuves publiques de leur vénération pour cet ami de Dieu (1).

LXVI. Qualités de Thomas de Caſillas : ſes premiers travaux dans la Caſtille.

Les travaux de Thomas de Caſillas concouroient depuis pluſieurs années avec ceux des Miſſionnaires Franciſcains, dont on vient de parler : ſon Hiſtoire d'ailleurs eſt plus ſuivie, & remplie de faits intéreſſans.

Thomas de Caſillas, natif du Royaume de Leon, & Profès du Couvent de Saint Etienne de Salamanque, qui avoit déja donné un ſi grand nombre de Miniſtres à l'Egliſe de l'Amérique, avoit reçu de la nature & de la grace tous les talens

---

(1) *Tuvo grande paciencia, humilidad, pobreza, penitencia, y mortificacion en tanto grado, que fue exemplo à todos los Religioſos de ſu tiempo . . . conociò algunas vezes las affliciones interiores de Religioſos, y los conſolò . . . ſiendo de de edad de ochenta y ocho años, y aviendo gaſtado los yo en la orden, y ho en la ſalud y converſion de las almas de Indios dio ſeu alma à Neuſtro-Señor, en el convento de Mexic, &c.*

Alf. Fern. p. 55. col. 1.

pour continuer avec gloire les travaux de ses prédécesseurs. Bon Prédicateur, & habile Théologien, il avoit occupé successivement plusieurs Chaires dans les Universités; & les fruits de ses prédications dans l'Espagne ne firent qu'augmenter le desir qu'il avoit de se dévouer entiérement aux fonctions du saint ministere.

LXVII. On le met à la tête de 44 Missionnaires qui partent d'Espagne pour l'Amérique : arrivée & court séjour dans l'Isle de St. Domingue.

Lorsque Barthelemi de Las-Casas, deja nommé Evêque de Chiapa en 1543, assembloit le plus grand nombre qu'il pouvoit d'ouvriers évangéliques, Thomas de Casillas s'offrit à cette bonne œuvre, & le Prélat le mit à la tête de quarante-quatre Missionnaires, qui partirent en même tems d'Espagne pour les Indes occidentales, le 9e de Juillet 1544. Le vaisseau *le Saint-Sauveur* les porta heureusement à l'Isle Saint-Domingue, où leur arrivée fut un grand sujet de joie pour les uns, & de trouble ou d'inquiétude pour les autres. Les Indiens & les Espagnols qui sçavoient mettre des bornes à la cupidité, les anciens Missionnaires sur-tout, rendirent graces à Dieu du

nouveau ſecours qu'il envoyoit à l'Egliſe de l'Amérique ; ils furent les recevoir avec empreſſement ſur le rivage, & les conduiſirent en proceſſion juſqu'à l'Egliſe de Saint Dominique, où on chanta un *Te Deum*. Le Gouverneur, au contraire, les Officiers de l'Audience Royale, & les plus riches, qui s'étoient rendus les maîtres des biens & de la perſonne des Inſulaires, dont ils ſe ſervoient comme de leurs Eſclaves, ne voyoient jamais qu'avec peine Barthelemi de Las-Caſas, qui s'oppoſoit toujours fortement à la tyrannie. On n'ignoroit pas les nouveaux ordres qu'il avoit obtenus de Sa Majeſté en faveur des Indiens : il revenoit à préſent, muni de ces ordres, honoré du caractère Epiſcopal, & accompagné d'un grand nombre de Miſſionnaires, qu'on pouvoit croire ſans témérité être tous dans les mêmes ſentimens & les mêmes diſpoſitions. Tout cela réveilloit les inquiétudes de ceux qui n'aimoient point qu'on leur reprochât leurs injuſtices, & moins encore qu'on entreprît de les faire ceſſer.

LXVIII. Son premier ſermon dans la Capitale de l'Iſle déplait aux uns, inſtruit & conſole les autres : il fait des converſions réelles.

La fermeté avec laquelle l'Evêque de Chiapa fit publier les nouveaux Réglemens de la Cour, & le premier Sermon que le Pere Thomas de Caſillas prêcha dans la Capitale de l'Iſle, firent voir que les craintes de ces mauvais riches étoient fondées. Egalement irrités contre le Prélat & contre le Prédicateur, ce qui devoit les rappeller à leur devoir, les mit de mauvaiſe humeur : la cupidité & le dépit les auroient portés à de nouveaux excès, s'ils n'avoient craint la colere de Céſar, plus que la juſtice de Dieu. Ils ſe bornerent aux murmures & aux menaces, & réſolurent cependant de ne donner aucun ſecours aux Miſſionnaires, ni à leur Communauté de Sainte-Croix. Ils empêcherent même, autant qu'il leur fut poſſible, que les Fidèles ne les aſſiſtaſſent de leurs charités. La Providence y pourvût : les Réligieux de Saint François, qui n'étoient pas dans le même cas, parce qu'ils laiſſoient faire ce qu'ils ne croioient pas pouvoir empêcher, s'offrirent généreuſement à nourrir

pour un tems quinze ou seize de nos Missionnaires. Dieu mit la même charité dans le cœur d'une bonne veuve Negresse, qui eut assez de courage pour vouloir faire ce que les Magistrats ne faisoient pas, & même ce qu'ils s'efforçoient d'empêcher. Le Ciel répandit tant de bénédictions sur les soins de cette femme charitable, qu'on la voyoit aller plusieurs fois du jour à la porte du Couvent, chargée de pain, de poissons, de fruits, & d'autres choses nécessaires à la vie. Une autre veuve Espagnole des plus riches du pays, profita d'une autre maniere des prédications des Missionnaires; car persuadée de ce qu'ils disoient touchant l'injustice qu'on faisoit aux Indiens en les tenant dans l'esclavage, elle donna la liberté à plus de deux cens Insulaires qu'elle avoit dans ses maisons; & par un esprit de reconnoissance, elle voulut pourvoir les Prédicateurs de tout ce qui étoit nécessaire à leur entretien.

LXIX. Tous les esprits se réunissent en faveur des SS.

L'éclat de leur vertu, leur zèle, leur patience dans les contradictions, produisirent plusieurs autres

Missionnaires qu'on voudroit retenir dans le pays.

bons effets, & leur gagnerent si bien le cœur des habitans, qu'ils se réunirent à les aimer & les estimer. Ils auroient voulu être d'accord avec eux; mais sans se dessaisir d'une partie des richesses immenses qu'ils possédoient aux dépens des Indiens opprimés. La chose n'étoit pas possible; cependant ils ne pouvoient se défendre d'admirer le désinteressement & l'intrépidité de ceux qui condamnoient leur conduite, autant par la vertu de l'exemple, que par la force des raisons : tant il est vrai que la solide vertu a des charmes pour se faire respecter de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de l'embrasser. Ceux qui avoient d'abord paru les plus irrités contre nos Missionnaires, montrerent d'autres sentimens, surtout quand ils les virent sur leur départ pour continuer leur route; on tenta tout pour les retenir, & on ne leur permit de suivre leur destination, qu'après que le Pere Thomas de Casillas leur eut promis de laisser quatre de ses Missionnaires dans l'Isle Espagnole.

LXX.
Ce qui leur

Les quarante autres, suivis de

tous les Religieux des deux Communautés de Saint François & de Saint Dominique, qui les accompagnerent en procession jusqu'au Vaisseau, s'embarquerent pleins d'espérance que le Seigneur béniroit leurs travaux par la conversion de plusieurs peuples. Ils firent voile le 14 de Décembre; & après avoir essuyé une furieuse tempête, qui les mit en danger de faire naufrage, ils arriverent à Campeche dans l'Yucatan, le 5e de Janvier 1545. Ils trouverent dans cette Ville environ cinq cens maisons d'Indiens; les Espagnols les reçurent & les logerent avec beaucoup de charité : ils furent aussi les premiers à profiter des secours spirituels que la Providence leur envoyoit. Les besoins de cette grande Province devoient obliger les Missionnaires à y faire quelque séjour; & l'intention du Pere Thomas de Casillas étoit d'y bâtir un Couvent de son Ordre, ce qu'il fit. Cependant, pour n'être point à charge à ceux qui les avoient accueillis à leur arrivée, & pratiquer leurs exercices de Religion avec plus de

arrive sur mer, & ce qu'ils font d'abord à Campeche dans l'Yucatan.

décence & de commodité, ils ſe logerent tous enſemble dans une maiſon que la vigilance de l'Evêque de Chiapa leur avoit procurée. Là ils vivoient avec la même régularité qu'ils auroient pû faire dans les Couvens les plus réformés. Ils s'appliquoient particuliérement à apprendre la langue du Pays, pour ſe rendre utiles aux anciens habitans, puiſque c'étoit le principal objet de leur miſſion. Quelques-uns ſe trouverent bientôt en état d'exercer leur miniſtere. Ils n'étoient pas les premiers Miſſionnaires qui fuſſent entrés dans ce Royaume, puiſqu'on y avoit déja bâti une Egliſe : mais le nombre des Idolâtres y étoit encore fort grand.

LXXI.
Les Indiens, juſqu'alors idolâtres, détruiſent leurs idoles, adorent le faint nom de J. C. & arborent ſa Croix : ancienne tradition conſervée chez l'Yucatan.

Les Indiens, qui ſe rendoient avec une eſpece d'empreſſement aux inſtructions, animoient bien le zèle des Prédicateurs, qui n'étoient venus de ſi loin que pour les inſtruire ; & la facilité avec laquelle ces Sauvages leur apportoient leurs Idoles, ou les détruiſoient en leur préſence, augmentoit encore cette ardeur. On eut lieu d'admirer plus d'une

fois la sageſſe & la bonté de la Providence qui fait tout ſervir à l'exécution de ſes deſſeins. Dans l'Yucatan on conſervoit une tradition, dont l'Auteur étoit un Prêtre des Idoles, nommé *Chylan Cambal* : ce Sacrificateur, qui parmi les Infidèles étoit regardé comme un homme inſpiré, avoit prédit qu'après ſa mort on verroit venir du côté de l'orient des hommes blancs, qui leur annonceroient une autre Religion, & qui porteroient un étendard dont il montroit la figure, contre laquelle, diſoit-il, les dieux du pays ſeroient ſans force, & réduits au ſilence, tandis qu'on abbattroit leurs Autels & leurs Temples. Quel que fût l'eſprit qui avoit fait parler ce Prêtre Idolâtre, ſa prétendue prophétie avoit fait une forte impreſſion ſur l'eſprit des peuples; & lorſqu'ils virent les Prédicateurs de l'Evangile qui leur prêchoient les vérités du ſalut, ils ne douterent pas que ce ne fût l'accompliſſement de la prédication, & que la Croix qu'ils voyoient à la main des Miſſionnaires ne fût cet étendard qui

devoit renverſer leurs Idoles (1).
Cela les rendoit plus aſſidus, plus attentifs, & beaucoup plus dociles aux inſtructions.

LXXII. Tempête & naufrage ſur mer : difficultés extrêmes dans les chemins de Tabaſco: fondation d'un Couvent dans le lieu appellé Cipacantlan.

Après que nos Miſſionnaires ſe furent un peu délaſſés dans l'Yucatan, Thomas de Caſillas en deſtina quelques-uns pour le Couvent qu'on y bâtiſſoit, & pour le ſervice de ces peuples : il en fit partir douze pour la Province de Chiapa, & peu de tems après il les ſuivit avec les autres. Ce fut un coup favorable de la Providence, que tous ne ſe miſſent pas ſur le même Vaiſſeau; car les douze qui s'étoient embarqués le 18 de Janvier furent accueillis d'une ſi violente tempête, que le Vaiſſeau s'entrouvrit, & tout l'équipage fit

(1) On ſçait que les Européens qui entrerent les premiers dans la Province de Yucatan, y avoient vu pluſieurs croix, dont on ignoroit l'origine : cela a donné occaſion à bien des conjectures que nous liſons dans différens Auteurs. La difficulté eſt moins ſans doute de ſçavoir ſi la tradition de ces peuples a été l'occaſion de ces croix, que d'expliquer par quel eſprit a parlé Chilan Cambal, Auteur de cette tradition.

naufrage;

naufrage : neuf Religieux furent submergés, avec vingt-trois Espagnols ; les trois autres, avec peu de Matelots, échapperent au danger à la faveur de quelques canots qui les porterent dans une Isle où Thomas de Casillas fut les joindre, les conduisit de-là à Tabasco, & ils continuerent leur route par terre. Il ne falloit pas moins que le zèle qui les dévoroit pour supporter les travaux & les fatigues qu'ils essuyerent par la difficulté des chemins, tantôt remplis de marais, tantôt coupés par des torrens qui les rendoient impraticables. Enfin le douze de Mars ils arriverent à une Colonie, appellée la Ville Royale, dans le Diocèse de Chiapa. Les Religieux de la Merci, qui y étoient déja établis, les reçurent avec une telle effusion de charité, que peu contens de leur céder une partie de la maison, ils vouloient leur abandonner tout le Monastere (1). On répondit comme il

(1) Je croirois que cette Ville Royale est la même que celle qu'on appelle *Chiapa le Real*, à douze lieues de celle de *Chiapa*

convenoit à cet excès de bonté ; & après un court séjour, Thomas de Casillas, avec ses Compagnons, ayant pris connoissance du pays, choisit un lieu appellé *Cinacantlan*, pour y jetter les fondemens d'un Monastere de son Ordre, afin que les Indiens des environs pussent être instruits de notre sainte foi par les Religieux de Saint Dominique, tandis que ceux de Notre-Dame de la Merci remplissoient les mêmes fonctions dans les pays voisins de leur habitation.

LXXIII. Premiers fruits de cette Mission à Guiztapa.

Ils passerent de-là à *Guiztapa*, pour catéchiser les Indiens de ce quartier, qui les reçurent avec de grandes démonstrations de joie, & témoignerent beaucoup d'ardeur à écouter la doctrine évangélique. On eut besoin d'un bon Chrétien, zèlé & ju-

---

des Indiens, n'étoit que dans la premiere ; il n'y a aujourd'hui que deux Couvens, l'un de S. Dominique, & l'autre de S. François, avec un petit Monastère de Religieuses : il n'est plus fait mention du Couvent de la Mercy, qui existoit dans la Ville Royale, lors de l'arrivée de nos Missionnaires en 1545.

dicieux, qui ſervit quelque tems d'Interprête aux Miſſionnaires : Thomas de Caſillas voyant de ſi heureuſes diſpoſitions dans ces Indiens, ne voulut point différer leur inſtruction ; mais avec le ſecours de ſon Interprête il donna à ce peuple les premieres notions du chriſtianiſme, attendant qu'il pût, ou par lui-même, ou par ſes Religieux, leur expliquer avec plus d'étendue & de clarté les régles de la morale chrétienne, & les myſtères de la Religion. C'eſt ce qu'il ne perdit point de vue. Il dirigea cependant avec ſes compagnons ſa route vers la Ville de Chiapa. Lorſqu'ils n'en furent qu'à trois lieues, les Eſpagnols, avertis de leur marche, vinrent au-devant d'eux, ſuivis d'une multitude infinie d'Indiens, qui les recevant à leur mode avec de grandes acclamations, les conduiſirent dans la Ville comme en triomphe.

LXXIV. De quelle maniere nos Miſſionnaires ſont reçus dans la Ville de Chiapa, tant par les

Toute la nobleſſe & les principaux habitans leur rendirent viſite ; & on eût dit qu'ils ſe diſputoient à qui témoigneroit plus de joie de l'arrivée des Miſſionnaires. Il eſt

Eſpagnols que par les Indiens.

pourtant vrai que cette joie n'étoit pas également ſincere dans tous; & inſtruits par les ſuites, nous pouvons dire ici des Eſpagnols de Chiapa, ce que nous avons déja remarqué de ceux de Saint-Domingue. Ceux qui craignoient Dieu, & qui ne poſſédoient que ce qu'ils avoient légitimement gagné, béniſſoient le Seigneur, & ſe promettoient tout du nouveau ſecours qui leur venoit, tant pour leur propre conſolation, que pour la converſion des peuples encore infidèles. Ceux au contraire qui ne ſçavoient pas mettre de bornes à la cupidité, & qui peu contens d'avoir déja des centaines, & quelques-uns des milliers d'Indiens pour Eſclaves, ne penſoient qu'à ajouter toujours richeſſes ſur richeſſes, redoutoient la préſence des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qu'ils ne conſidéroient que comme d'inflexibles cenſeurs de leur cruelle avarice.

Au reſte, la protection dont le Roi Catholique honoroit ces Miſſionnaires, & cette bonne odeur que leur vertu répandoit partout, firent taire quelque tems les paſſions, ou les empêcherent d'éclater.

LXXV. Instructions, que les Indiens écoutent toujours avec autant de plaisir que de fruit, & que quelques Espagnols n'entendent qu'avec peine.

Les premieres attentions des Ouvriers Evangéliques furent d'instruire les Indiens, & de les appeller à la foi par la vertu de la parole, & la sainteté des exemples. Ils ne négligeoient pas cependant les besoins spirituels des Espagnols; & dans leurs patétiques discours ils insistoient particulierement sur les vérités qu'on ne pouvoit trop souvent leur remettre sous les yeux, touchant la justice, la charité, l'obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient : devoirs si essentiels à un Chrétien, que celui qui les méprise, ou qui est dans l'habitude de les violer, n'a tout au plus qu'un dehors de religion; & que, selon S. Paul, toutes les bonnes œuvres qu'il pourroit faire d'ailleurs, ne lui serviroient de rien. *Nihil prodest.*

LXXVI. L'application des principes généraux, qu'un Chrétien ne sçauroit contester, allarme la cupidité des coupables.

Cette morale ne plaisoit jamais à ceux à qui elle étoit le plus nécessaire : ils la souffroient néanmoins, tant que le Prédicateur s'en tenoit à ces principes généraux. Il eût été à souhaiter qu'on eût voulu en profiter, sans obliger les Ministres de l'Evangile d'entrer dans des détails,

& de faire l'application de ces grandes vérités qui allarmoient la cupidité. L'obſtination des coupables à ne rien changer dans leur conduite, à ne rien reſtituer, mais à continuer au contraire à dépouiller les pauvres Indiens, & à les vexer en mille manieres, força enfin le Pere Alphonſe de Villalva à garder moins de ménagemens ; il déclara que les biens des Indiens n'étant pas moins à eux, que ceux des Eſpagnols ſont aux Eſpagnols lorſqu'ils les ont açquis par des voyes légitimes ; ceux qui les leur enlevoient par force, ne pouvoient paſſer que pour des raviſſeurs ; que cette action étoit un crime de vol & de rapine, condamnée par toutes les loix divines & humaines ; & que ſi, ſelon le principe de ſaint Auguſtin, fondé ſur l'Evangile, un tel péché ne peut être remis qu'après la reſtitution, *non dimittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum*, il avertiſſoit tous ceux qui ſe trouvoient dans le cas, de ne point ſe préſenter pour recevoir les Sacremens, puiſqu'on ne ſçauroit les leur accorder. Nous

vous tromperions, mes freres, ajoutoit-il, nous vous tromperions, si nous parlions autrement, & nous participerions à votre crime, si nous entreprenions de vous donner une absolution que le Ciel ne ratifieroit pas.

LXXVII. Pendant que plusieurs infidèles embrassent la foi de J. C. quelques anciens Chrétiens aiment mieux vivre & mourir sans Sacremens, que d'obéir à l'Evangile dans la pratique.

Le Saint Evêque de Chiapa, & les Indiens présens à ce discours, ne furent pas les seuls à y applaudir; dans la Colonie même, il se trouvoit d'assez bons Chrétiens pour y reconnoître la doctrine & l'esprit de leur Religion. Mais tous ne voulurent pas penser de même; la grace qu'ils avoient tant de fois repoussée, n'ouvrit pas leur cœur à des vérités fâcheuses; & on ne vérifia que trop en cette occasion, comme en tant d'autres, le sens de cet Oracle de Jesus-Christ: *Je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le Royaume du Ciel.* Plutôt que de remettre les véritables propriétaires en possession de leurs biens, & renoncer au desir immodéré d'accumuler toujours des richesses

d'iniquité, on aima mieux ſe voir privé de la grace de la reconciliation, vivre & mourir ſans Sacremens; & à tous ces crimes, ajouter encore celui de perſécuter les Envoyés du Seigneur. Nous l'avons ſouvent remarqué, & le ſujet nous y rappelle toujours malgré nous, ce qui affligeoit principalement les ſaints Prédicateurs étoit bien moins les peines & les fatigues attachées à l'Apoſtolat, la faim, la ſoif, la nudité, les longs voyages, que les obſtables que des Catholiques mettoient à l'exercice du Saint Miniſtere, & le ſcandale qu'ils donnoient par-là, & aux Infidèles & aux nouveaux Convertis. Ceux qui ont quelque zèle pour la gloire de Dieu, l'honneur de la Religion & le ſalut des ames, ſçavent combien une telle contradiction eſt amere. Ils ne s'en conſolent que dans le Seigneur, dont la ſageſſe infinie tire le bien du mal même.

LXXVIII. Fondation d'un Monaſtère à Chiapa : ce que quelques

Les Indiens montrerent un grand deſir de voir nos Religieux établis dans leur Ville; quelques Eſpagnols, particulierement attachés à la Reli-

gion, s'offrirent de contribuer à bâtir un Couvent; le Gouverneur, moins favorablement disposé, n'osa s'y opposer ouvertement, & il ne le pût empêcher par ses menées secretes. Dès que l'Evêque de Chiapa, Barthelemi de Las-Casas, vit cet établissement avancé, il retint dans la Ville le nombre de Religieux qui pouvoit suffire pour l'instruction des Citoyens; & il envoya les autres en différens quartiers de son vaste Diocèse, pour porter la lumière de la foi parmi ces peuples, dont les uns n'avoient pas encore entendu la prédication de l'Evangile, & les autres, mal convertis, croyoient pouvoir allier le nom de Chrétien avec la poligamie, & le culte même des Idoles.

Missionnaires font dans l'étendue du même pays,

LXXIX. Et quelques autres dans des Provinces plus reculées.

Les Peres Jean-Dominique de Azcona & Dominique de Vic allerent au secours du Pere Pierre de Angulo & de Louis Cancer, qui travailloient déja avec le succès que nous avons dit, dans la *Terre de Guerre.* Le pays étoit vaste, & le travail trop grand pour deux ou trois Ministres. Il fallut souvent les mul-

tiplier, ou remplacer ceux que la mort enlevoit, pour faire entrer dans le ſein de l'Egliſe cette multitude de Sauvages diſperſés dans pluſieurs différentes contrées, quelquefois fort éloignées les unes des autres, & ſéparées par de longs deſerts, ou par d'affreuſes montagnes. Le Seigneur, qui mettoit ſa parole dans la bouche de ſes Miniſtres, ouvrit en même tems le cœur à ceux qu'on vouloit inſtruire.

LXXX. Fruits de la parole de Dieu chez les peuples les plus ſauvages.

Les fruits de la prédication devenoient tous les jours d'autant plus conſidérables, que la ſainteté des Prédicateurs ſoutenoit bien la pureté de la doctrine, & que leur miniſtere dans ce pays n'étoit ni troublé par le bruit des armes, ni arrêté par les ſcandales de quelques mauvais Chrétiens. Nous avons déja remarqué que les troupes Eſpagnoles avoient été toujours repouſſées par les anciens habitans; & qu'elles s'étoient engagées à ne plus y reparoître, après que les Miſſionnaires eurent entrepris de conquérir ſeuls tous ces peuples à Jeſus-Chriſt, avec les ſeules armes ſpirituelles,

la parole, la perſuaſion, la douceur, le bon exemple. Ce qu'ils avoient oſé ſe promettre, uniquement appuyés ſur le ſecours de la grace, ils l'exécuterent pleinement; & ils donnerent une nouvelle preuve bien réelle, que s'il appartient aux Sectateurs de Mahomet d'établir leur fauſſe religion par la terreur des armes, celle du Dieu de paix ne s'établit véritablement que par la vertu de la prédication, lorſque ces moyens ſenſibles ſont accompagnés des ſecours intérieurs qui éclairent l'eſprit, qui touchent les cœurs & changent les volontés. Tout cela eſt en la main de Dieu : ce qu'il avoit fait en faveur des premiers Diſciples, pour former d'abord l'Egliſe Chrétienne dans notre hémiſphere, il le faiſoit encore dans le ſeizieme ſiecle pour l'Egliſe naiſſante de l'Amérique.

LXXXI. Difficultés pour la Miſſion dans la Province de Soconuſco : zèle & courage des Miſſionnaires ;

Pendant que les Miſſionnaires, que nous avons nommés, continuoient à recueillir les fruits de leurs travaux Apoſtoliques, dans le quartier qui leur étoit deſtiné, quelques autres, parmi leſquels on diſ-

conversions : établissemens Ecclésiastiques.

tingue Louis de Cuença, François de Quesade & Diego Fernandez, s'appliquoient avec le même zèle à l'instruction des Sauvages, dans la Province de Soconusco, qui se trouve entre les Provinces de Chiapa, de Guatimala & de Guaxaca. Le poste n'étoit pas gracieux, non-seulement parce que la Province de Soconusco est sujette à de fréquentes tempêtes, & que les ruisseaux ou les torrens qui se précipitent des montagnes dans les vallées, rendent les chemins impraticables les cinq ou six mois de l'année, mais aussi parce que les naturels du pays, que le commerce de la mer rend riches, sont ordinairement cruels & arrogans. Ils ne laisserent pas d'écouter les instructions, plusieurs en profiterent; peu à peu on réussit à y détruire l'Idolâtrie, & à y établir le Christianisme. Les Espagnols y ont peu d'habitans; mais on y a fondé plusieurs Paroisses, & un plus grand nombre de maisons d'instruction. La plûpart de ces pieux établissemens sont dûs au zèle du premier Evêque de Chiapa, & à la di-

ligence de Thomas de Casillas. Ce digne Supérieur ayant appris que ses Religieux souffroient beaucoup dans la Province de Soconusco, se transporta lui-même sur les lieux, pour les encourager par sa présence, & adoucir leurs fatigues en les partageant avec eux. Il prit la place de ceux que le travail avoit épuisés, pour leur procurer quelque peu de repos; il en envoya quelques-uns dans la Province appellée *Zacatecas*, du nom des Sauvages qui l'habitent; & quelques autres dans la ville de *Zacatula*, près de la mer du Sud, vers l'embouchure d'une riviere qui lui donne son nom. Tous ces Pays sont renfermés dans le vaste Royaume du Mexique.

LXXXII. Un vieux Indien, né & élevé parmi les idolâtres, n'avoit jamais participé aux superstitions payennes.

Remesal parle d'une Mission faite chez un peuple nommé *Cunen*, dans une Province qu'il appelle *Zacapula*; & il rapporte à cette occasion un fait qui peut paroître singulier. Quoique les premières instructions des Missionnaires fussent contre la vanité des Idoles, & le crime de l'Idolâtrie; & qu'ils n'admissent à la grace du Baptême que ceux qu'on

sçavoit s'être déja retirés de toutes ces superstitions, on ne laissoit pas de s'assurer plus positivement de leur résolution sur cet article, dans le tems qu'ils se présentoient pour recevoir le Sacrement. Un vieux Indien demandant donc d'être admis au nombre des enfans de Dieu par la grace de la régénération, & le Missionnaire lui ayant fait les interrogations ordinaires, s'il renonçoit pour toujours aux Idoles, & s'il étoit sincerement résolu de ne plus les adorer, ce bon vieillard ne répondit d'abord que par un souris. Le Religieux, fort surpris d'un rire si déplacé, lui en demanda la raison. Je ne sçaurois, répondit le vieillard, m'empêcher de rire sur la demande que vous me faites: quoi, pensez-vous que n'ayant jamais adoré les Idoles, je puisse avoir la volonté de leur rendre ce culte, dans le tems que je demande la grace du Baptême?

LXXXIII. Demandes d'un Missionnaire, & naïves réponses de l'Indien à ce sujet.

Comment se peut-il faire, reprit le Missionnaire encore plus étonné, que toute votre famille, vos ancêtres, ainsi que tous les habitans de

ce pays, reconnoiſſant les Idoles pour des divinités, & leur offrant tous les jours des ſacrifices, vous ne les ayez jamais adorées? Ne vous l'a-t-on jamais commandé? N'a-t-on pas ſouvent uſé de menaces & de violence pour vous y obliger? N'en doutez pas, mon Pere, dit le ſage vieillard, j'ai beaucoup ſouffert pour ce ſujet; on m'a maltraité, on m'a chargé d'injures & de coups; mais de quelque rigueur qu'on ait uſé à mon égard, je n'ai jamais proſtitué l'encens à des Idoles, ni cru que ce fuſſent des divinités qu'on dût adorer. Le Miſſionnaire toujours plus curieux de ſçavoir de quelle manière un pauvre Sauvage, né dans le ſein de l'Idolâtrie, élevé par des Idolâtres, & vivant parmi eux, avoit connu leur aveuglement, & s'étoit ſi ſagement préſervé de la contagion, pour n'aimer & n'adorer que le Dieu créateur, ſans proſtituer ſes hommages à des démons, le pria de lui dire où eſt ce qu'il avoit puiſé cette doctrine.

Vous ſçaurez, mon Pere, reprit l'Indien, que dans ma tendre jeu- LXXXIV. Cas fort ſingulier & très-

rare, mais qui n'eſt point impoſſible.

neſſe, deux hommes inconnus s'offrirent à me ſervir de guides; l'un, extrêmement vilain & affreux, ne m'inſpiroit que de l'horreur; l'autre, d'une beauté raviſſante & tout éclatant de lumière, me témoignoit toute la tendreſſe d'un ami, & m'aſſuroit qu'étant bon & ſaint, il ne ſe ſépareroit pas de moi, ſi je le ſuivois dans tout ce qu'il m'enſeigneroit pour mon bien. Le premier me diſoit continuellement d'adorer les Idoles, parce que je devois les regarder comme les divinités du pays. Le ſecond me défendoit au contraire de leur ſacrifier, de les reſpecter ou de les remercier comme ſi j'en euſſe reçu quelque bien. Quand celui-ci me parloit de la ſorte, l'autre prenoit la fuite, comme s'il n'avoit pu ſoutenir ſa préſence. Autant que je mépriſois l'un, autant je ſentois d'amour & de vénération pour l'autre; & je ne faiſois pas ce qu'il me défendoit. Lorſque mes parens me frappoient, parce que je ne voulois point participer à leurs ſacrifices, le jeune homme me conſoloit, & m'exhortoit

de ſouffrir conſtamment tous ces maux, m'aſſurant que je verrois arriver un jour dans le pays des gens qui m'enſeigneroient tout ce qu'il faut faire pour être heureux dans la poſſeſſion de Dieu.

LXXXV. Réflexions de l'Auteur, qui rapporte le fait.

Chacun peut faire là-deſſus les réflexions qu'il voudra. L'Hiſtorien, dont nous rapportons les paroles & qui écrivoit ſur les lieux, ne doute pas que ce jeune homme ſi beau, & qui donnoit de ſi ſages conſeils à l'Indien, ne fût ſon bon Ange Gardien qui s'oppoſoit aux ſuggeſtions de Satan. En ſuppoſant la vérité du récit, on ne peut qu'admirer les miſéricordes du Seigneur, qui a partout ſes Elus, & qui, dans le ſein même de la gentilité, répand ſes graces choiſies dans des vaſes d'élection. On ſe rappelle ici ce qu'enſeigne S. Thomas, lorſqu'il dit que ſi un homme nourri dans les forêts, élevé dans un pays où l'Evangile n'a pas été prêché, ſuivoit les lumières de la raiſon pour fuir le mal, & pratiquer le bien que la loi naturelle lui fait connoître (ce qui ſuppoſe toujours le ſecours de la grace), Dieu

ne permettroit pas qu'il mourût dans l'infidélité ; fallût-il l'instruire par le ministere des Anges, ou lui envoyer un Prédicateur pour lui apprendre les vérités du salut.

LXXXVI. La vocation à la Foi est toujours l'effet de la grace.

Eh, comment ce Dieu de bonté refuseroit-il ces moyens de salut à des hommes qui s'efforceroient de lui plaire, & de le servir de la manière qu'ils peuvent le connoître ; lui qui fait porter tous les jours la lumière de la foi à des peuples coupables de toutes sortes de crimes ? Quelque éloge qu'on ait fait quelquefois du bon caractère d'un naturel franc & sincère qu'on a reconnu dans différentes Nations de l'Amérique, on n'a pas laissé d'y remarquer, outre leurs superstitions, plusieurs vices grossiers qui leur étoient communs avec les autres peuples, que l'orgueil, l'arrogance, la cruauté rendoient encore plus indignes de la vocation céleste. C'est néanmoins aux uns & aux autres que le nom de Jesus-Christ a été prêché ; on continue à présenter à tous la lumière qui peut dissipper leurs ténébres, & les faire entrer

dans le chemin qui conduit à la vie. La saine Théologie cependant ne permet point de douter que la vocation, le commencement & le progrès de la foi, ne viennent toujours en premier de la gratuite bonté de Dieu & de sa grace; ce n'est pas par les forces de la nature, que celui qui est appellé se distingue de celui qui ne l'est pas.

LXXXVII. Un Gouverneur Espagnol vexe en plusieurs manieres les Indiens.

Pendant que les Religieux que Thomas de Casillas avoit envoyés en diverses Provinces, travailloient sans relâche à instruire & à baptiser les Indiens, & que lui-même remplissoit à Chiapa tous les devoirs d'un vigilant Supérieur & d'un zèlé Missionnaire, le Gouverneur Espagnol exerçoit ses vexations ordinaires contre les Indiens; & il ne pouvoit se consoler de trouver toujours sur ses pas les Ministres de Jesus-Christ, qui s'opposoient avec fermeté à ses injustices. On rapporte deux faits, qui lui furent particulièrement sensibles; mais où l'honneur de la Religion ne permettoit pas le silence à ceux qui étoient chargés de l'enseigner.

LXXXVIII.
Il veut forcer un Indien de naissance à épouser une Indienne deshonorée : ce que font en cette occasion les Missionnaires, pour instruire & lever le scandale.

Ce Gouverneur avoit déshonoré une Indienne de fort basse condition, & il voulut ensuite obliger un Indien de naissance de l'épouser ; aux prières & aux promesses, il ajouta les menaces & les mauvais traitemens. L'Indien, affligé de cette conduite, s'adressa aux Religieux, qui, après l'avoir interrogé sur les dispositions de son cœur, & connu qu'il avoit le plus grand éloignement pour ce mariage, l'exhorterent à ne point faire par foiblesse ce dont il se repentiroit toute sa vie. Rassuré par ces paroles, il déclara de nouveau au Gouverneur, qu'il ne sçauroit se résoudre à faire une alliance qui le déshonoroit, ni à prendre une femme qu'il ne pourroit jamais aimer. Cette déclaration n'ayant servi qu'à lui attirer de nouvelles persécutions, les Religieux lui conseillerent de venir les consulter en présence même du Gouverneur quand il seroit dans leur Maison. Il le fit ; on lui répondit selon l'esprit de l'Eglise ; le Gouverneur se tut ; mais en dissimulant sa colere, il n'en conçut pas moins le

desseín de s'en venger. La vengeance contre le pauvre Indien fut éclatante & scandaleuse. Cela mit les Religieux dans le cas & dans la nécessité d'instruire publiquement les Indiens des loix d'un mariage chrétien ; cette instruction étoit sans doute nécessaire à de nouveaux convertis : elle pouvoit diminuer le scandale, & empêcher qu'on n'attribuât à la doctrine de l'Eglise les excès de ceux qui s'en disoient les enfans.

LXXXIX. Le Gouverneur s'irrite contre les Religieux.

Mais tout cela ne pouvoit qu'attirer aux Missionnaires l'indignation de l'intraitable Gouverneur ; il n'attendoit qu'une occasion pour la faire éclater. Il crut en avoir trouvé un juste sujet dans le fait que nous allons rapporter.

XC. Il agit contre les intentions de S. M. C. au préjudice de la Religion, & des naturels du pays.

Lorsqu'on jetta les premiers fondemens du Christianisme dans la Province de Chiapa, le Roi Catholique avoit ordonné qu'on choisiroit trente enfans des familles les plus apparentes du lieu ; qu'on obligeroit ces enfans de demeurer dans le Château du Gouverneur, où on auroit soin de les bien élever selon

leur condition, & de les envoyer tous les jours à l'Eglise pour y être instruits des Mystères de la foi, & de tout ce qui est nécessaire pour le salut. Quand cet arrangement n'auroit pas été fait par une sage politique, qui donnoit ainsi au Gouverneur des gages de la fidélité des Indiens, c'eût toujours été un moyen fort avantageux à la Religion, qui s'établissant par-là dans les maisons les plus considérables, pourroit se répandre plus aisément dans le reste du pays. Mais sur cet article, comme en une infinité d'autres, les Gouverneurs ne consultoient que leurs propres intérêts, & ne suivoient les volontés du Prince qu'autant que cela leur convenoit. Les trente jeunes gens étoient pour eux autant de domestiques, qu'ils faisoient servir dans les ministères les plus humilians; bien loin de leur procurer quelque instruction, ils leur ôtoient même la liberté d'aller à l'Eglise, & de se trouver aux catéchismes ordinaires. Les parens se plaignoient de l'esclavage de leurs enfans; & les Ministres de Jesus-Christ gémissoient

du tort que cela faiſoit à leur ſalut & à la Religion.

Thomas de Caſillas, comme grand Vicaire de l'Evêque, & chef des Miſſionnaires, qui étoient alors les ſeuls Miniſtres de la Foi dans la ville de Chiapa, en parla au Gouverneur : il le pria, il le preſſa par les plus fortes conſidérations de vouloir exécuter les ordres de Sa Majeſté. Toutes ces tentatives étant inutiles, on fit avertir le Cacique ou Seigneur du lieu d'envoyer ces jeunes gens à la Doctrine : ſon rang lui donnoit cette autorité. Il eſtimoit les Religieux, & convenoit que ce qu'ils demandoient étoit raiſonnable : mais il vouloit ſe ménager, & il ſe contenta d'envoyer ces enfans un Dimanche à l'Egliſe. Quelque grand que fût ce ménagement, le Gouverneur en devint plus furieux : il envoya chercher ces jeunes Indiens au moment qu'on les inſtruiſoit, fit enlever le peu de proviſions qui ſe trouvoient dans la maiſon des Religieux, & défendit aux Indiens de leur rien donner. Cette défenſe affligea moins les Religieux que les Indiens mêmes. Les

XCI. Malgré les prieres & les ſages remontrances de ceux qui ſont en droit de lui en faire, il ſe porte à de nouveaux excès.

Fidèles & les Infidèles également ſcandaliſés d'une ſi grande dureté exercée contre des Miniſtres qui ſervoient gratuitement l'Egliſe & l'état, s'empreſſerent comme à l'envi de leur apporter tout le néceſſaire.

XCII. Il ajoute la calomnie à ſes violences : lettre d'un bon Eccléſiaſtique à ce ſujet.

Le Gouverneur, pour punir les uns & les autres en vengeant ſes ordres mépriſés, prit d'autres meſures, & inventa bien des calomnies pour eſſayer de faire chaſſer tous les Miſſionnaires. Paſſons ſous ſilence le détail de ces entrepriſes & de ces vexations ; ou pour en donner une legere idée, contentons-nous de rapporter ici un extrait de la lettre de Dom Jean de Perera, Chanoine de la Ville Royale, lequel ayant appris, & par le bruit public, & par ſes amis, une partie des intrigues du Gouverneur de Chiapa, écrivit au Pere Thomas de Caſillas en ces termes : » Je vous félicite, mon Pere, » de ce que marchant avec tant de » zèle ſur les traces de Saint Paul, » vous avez eſſuyé dans vos fonc- » tions apoſtoliques des travaux im- » menſes, la faim, la ſoif, & à pré- » ſent les calomnies, les perſécutions » &

» tout ce qui fait le partage ordinaire
» d'un Miſſionnaire qui ne cherche
» que la gloire de Dieu & le ſalut
» des ames. J'ai appris, non ſans
» beaucoup de peine, que quelques-
» uns animés d'un mauvais eſprit
» forgeoient diverſes accuſations
» contre vous & contre vos Reli-
» gieux; que votre partie, Don Bal-
» tazar Guerra, Gouverneur de Chia-
» pa, ayant forcé quelques Indiens
» de dépoſer contre la vérité, il eſt
» à craindre que les Juges de l'Au-
» dience ne ſe laiſſent ſurprendre ou
» entrainer pour favoriſer celui qui
» a juré de vous faire ſortir de la
» Ville & de la Province. Ainſi,
» quoique je ſois très-perſuadé que
» votre vie eſt ſainte, votre con-
» duite irréprochable, & que votre
» retraite ne puiſſe être que très-pré-
» judiciable à tout le pays, je vous
» conſeillerois pourtant de prendre
» ce dernier parti, afin de conſerver
» la paix & d'éviter de plus grands
» maux, à l'imitation des Apôtres
» mêmes, qui, parcourant l'univers
» pour y annoncer l'Evangile, aban-
» donnoient le pays de ceux qui ne

» vouloient pas les écouter, après
» avoir ſecoué la pouſſiere de leurs
» ſouliers, & à l'exemple de pluſieurs
» autres grands Saints que la perſé-
» cution faiſoit paſſer de Ville en
» Ville & de Province en Province,
» comme a fait le grand Athanaſe.
» Les Indiens de Chiapa, il eſt vrai,
» ont beſoin de votre miniſtere;
» mais combien d'autres contrées
» dans la Nouvelle-Eſpagne en ont
» autant de beſoin, & en profiteront
» mieux, &c.

XCIII. Réponſe du Pere Thomas de Caſillas.

La piété du charitable Chanoine étoit ſincere, mais un peu timide. La réponſe du Pere Thomas de Caſillas le raſſura: il la finiſſoit ainſi:
» Quant à la crainte que vous avez
» qu'on ne nous diffame par les faux
» bruits qu'on affecte de répandre,
» cela nous touche peu. Nous ſom-
» mes venus ici pour travailler à
» l'inſtruction & à la converſion des
» Indiens, & pour leur procurer la
» liberté qu'on leur ôte. C'eſt la cauſe
» de Dieu & de ſon Egliſe: il eſt
» aſſez puiſſant pour la défendre.
» Nous ne ſommes que ſes Miniſtres:
» il eſt de notre devoir de ſuivre

» aveuglément sa voix, & d'exécu-
» ter sa volonté. Nous ne quitterons
» donc pas ce pays, quelques oppo-
» sitions que fasse le Gouverneur,
» & nous continuerons toujours les
» fonctions apostoliques dans la Pro-
» vince & dans la Ville de Chiapa,
» puisque Dieu nous y a envoyés,
» que notre Evêque nous y a con-
» duits, que notre Prince le veut
» ainsi, que le salut d'un grand peu-
» ple le demande, & que nôtre pro-
» pre réputation s'y trouve intéres-
» sée ».

XCIV. Bons effets de cette sage fermeté : résolution des nouveaux Chrétiens.

Cette fermeté que le zèle inspire & que la conscience pure soutient, produisit plusieurs bons effets. Le Gouverneur en fut déconcerté. Le Chanoine Dom Jean Perera en conçut de meilleures espérances; & pour justifier les Religieux, il fit une lecture publique de la lettre du Pere Casillas dans la Ville Royale. Les Indiens, que la crainte ou les menaces avoient intimidés, revinrent à leurs premiers sentimens pour leurs Apôtres; & tous les efforts du Gouverneur ne purent empêcher que le Cacique, dans une assemblée

d'Indiens, ne fît résoudre qu'on ne permettroit jamais que ces Religieux sortissent de la Ville. On résolut enfin d'envoyer une députation au Gouverneur pour lui porter les vœux de toute l'assemblée.

XCV. Un seul Indien se charge de porter cette délibération au Gouverneur.

La commission pouvoit paroître dangereuse, étant si contraire aux desirs d'un homme violent, & qui étoit en place. Il se trouva pourtant un jeune Indien, plein d'esprit & de sentimens, qui s'offrit de porter la parole. On le mit à la tête des Députés. Don Baltazar Guerra les reçut avec honneur, les écouta avec chagrin, & les renvoya avec de belles promesses. Mais ce qu'il voyoit & ce qu'il venoit d'entendre ne lui prouvoit que trop que ses intrigues passées avoient été inutiles : il voulut les renouveller ; elles ne lui réussirent pas mieux. Enfin, las d'être persécuteur, il devint suppliant.

XCVI. Don Balthazar Guerra, de persécuteur devient suppliant.

L'Evêque de Chiapa, Dom Barthelemy de Las-Casas, se préparoit pour passer en Espagne, & porter au pied du Trône ses plaintes contre la conduite de plusieurs petits Tyrans. Celui de Chiapa comprit bien

qu'il ne pouvoit être oublié : sa conscience lui reprochoit bien des concussions & des violences de toute espece. Il se crut perdu s'il ne détournoit le coup. Sa résolution fut de se rendre lui-même en Castille, & d'emporter avec lui les richesses immenses qu'il avoit enlevées aux Indiens. Avec cela on est toujours sûr de se faire des amis. Ceux dont le Gouverneur crut avoir le plus de besoin furent les Religieux mêmes qu'il avoit long-tems persécutés, & qu'il laissoit malgré lui dans un pays d'où il avoit entrepris de les chasser. Il chercha donc à se reconcilier avec eux. Don Garcia de Mendano, Trésorier du Roi dans la Ville Royale, s'étoit hautement déclaré pour les Missionnaires dans le tems des plus grandes vexations. Ce fut le Média-teur que Don Baltazar choisit pour faire sa paix. Le Trésorier eut le plaisir de trouver les Religieux dans les dispositions où doivent toujours être les Ministres de Jesus-Christ, qui savent oublier tout ce qui n'est que personnel, dès que l'honneur de Dieu, celui de la Religion, & les

droits de la juftice font à couvert.

XCVII. Satisfaction & réconciliation.

Sur la parole donc du Médiateur, Don Baltazar alla trouver les Religieux dans leur maifon, & il y fut fans équipage ni fuite. La triftesse paroiffoit fur fon vifage & dans fes paroles. En baifant la main de Thomas de Cafillas il répandit bien des larmes, déteftant, difoit-il, tous les maux dont il avoit été la caufe. Le Pere de Cafillas l'exhorta avec douceur à les réparer, & à fe réconcilier avec Dieu par la reftitution & la confeffion.

XCVIII. Les Religieux n'acceptent point les libéralités du Gouverneur; mais le Fifc, les Indiens, & la Religion, gagnent à fon départ.

Le Gouverneur promit tout, & il conjura les Religieux de lui donner un mémoire ample de tout ce qui leur étoit néceffaire, foit pour achever le Couvent, foit pour les ornemens de l'Eglife, ou pour leurs habits & leur entretien. Ils le remercierent honnêtement, & ne voulurent rien accepter, perfuadés qu'ils ne pouvoient profiter des libéralités d'un homme qui n'avoit d'autres biens que ceux qu'il avoit enlevés par force aux naturels du pays. Après le départ de ce Gouverneur l'Audience Royale déclara tout ce qui avoit été de fon gouvernemen

annexé pour toujours au domaine du Roi Catholique. Si les Indiens du pays, depuis long-tems vexés & pillés, ne purent recouvrer tout ce qui leur avoit été enlevé, ils commencerent du moins à respirer par le départ ou la fuite de leur oppresseur; & ce retour de liberté, en ramenant la paix, favorisa le progrès de la Religion.

XCIX. Nouveaux fruits de la Mission de Thomas de Casillas dans d'autres contrées.

Dès que la présence du Pere Thomas de Casillas parut moins nécessaire dans la Ville de Chiapa, il en sortit pour aller visiter ses Missionnaires dans leurs quartiers, & le Couvent qu'il avoit fait bâtir à Cinacantlan. Le grand nombre de nouveaux Chrétiens, & leur docilité à recevoir les instructions le remplirent de consolation. Il parcourut ensuite plusieurs cantons plus reculés, dans l'intention d'y assembler & catéchiser ces peuples; mais à la seule nouvelle qu'il étoit arrivé un Espagnol dans le pays, ces pauvres Sauvages prenoient la fuite, & alloient se cacher sur leurs montagnes pour éviter les maux dont ils se croyoient menacés. Cela ne put surprendre ni

rebuter le ſerviteur de Dieu. La providence lui fit rencontrer quelques-uns de ces Indiens fugitifs : il n'eut point de peine à les raſſurer & à gagner leur confiance. Ceux-ci ſervirent à faire revenir les autres. Le ſage Miniſtre reconnut bientôt que la plupart de ces Sauvages avoient déja quelque connoiſſance du Chriſtianiſme ; pluſieurs même avoient reçu le baptême : mais les violences de quelques conquérans, en effarouchant les Indiens, avoient interrompu le cours des Miſſions. Il n'eſt pas ſurprenant que ces nouveaux Chrétiens, ſi peu inſtruits, & plus mal affermis dans une Religion qui gêne les paſſions, fuſſent retombés dans leurs anciennes habitudes, l'idolâtrie & la pluralité des femmes.

C. Les infidèles renoncent plus volontiers aux idoles qu'à la poligamie ; ils ſe rendent cependant, & les converſions ſe multiplient.

Il fallut donc travailler à nouveaux frais ; & le Seigneur donna la vertu à ſa parole. Après quelques diſcours familiers & pathétiques ſur l'exiſtence, l'unité & la ſainteté d'un premier Etre, premier principe & derniere fin de tous les hommes, ſeul digne de leur amour & de leurs adorations, le Miſſionnaire vit avec

plaisir dans ces Indiens toute l'horreur qu'il vouloit leur inspirer pour l'idolâtrie. Ils ne se faisoient plus presser pour détruire, briser leurs Idoles, & déclarer qu'ils y renonçoient sincerement & pour toujours : ils se montrerent plus difficiles sur l'article de la pluralité des femmes. La simple exposition de la loi, qu'on leur faisoit regarder avec raison comme divine, les étonnoit : la nécessité de s'y soumettre pour prétendre à un bonheur éternel, & les preuves qu'on en donnoit frappoient bien les esprits, mais le cœur opposoit bien des sophismes aux raisons : les plus sages ou les plus conséquens se rendoient, & on avoit encore à vaincre les oppositions, les plaintes, les larmes de leurs femmes & de leurs enfans. L'embarras n'étoit pas petit ; mais ce que toute l'éloquence humaine n'auroit pu faire, la parole de Dieu le fit, & la providence ménagea un événement qui abrégea les difficultés. Une de ces femmes Indiennes qui avoit enfin consenti à la séparation pour recevoir le baptême, s'étant depuis hasardée d'al-

ler rejoindre ſon mari, mourut d'une maniere ſi déſaſtreuſe, qu'on regarda cette mort comme un miracle de punition. Ce fut pour toutes les autres un avertiſſement dont elles profiterent.

CI. On multiplie auſſi les maiſons d'inſtruction, qui devinrent autant de paroiſſes.

Pour ne pas expoſer ces Sauvages à de nouvelles rechûtes, Thomas de Caſillas ne ſe contenta pas de les avoir inſtruits & ramenés dans la voye, il comprit bien que pour les y faire marcher & perſévérer, il falloit leur donner un ſecours toujours préſent : c'eſt auſſi ce qu'il fit, en faiſant venir dans le pays quelques Religieux, & y établiſſant des doctrines ou maiſons d'inſtruction. C'étoit le commencement ordinaire des paroiſſes.

CII. Progrès de la Foi dans la terre de guerre, & dans les provinces des Zoques, de Tabaſco & de Cachula.

De retour à Chiapa, le Pere Thomas de Caſillas ne tarda pas de recevoir pluſieurs lettres de la part des Miſſionnaires qui travailloient dans différens pays où il n'avoit pu encore faire ſes viſites. Les uns écrivoient de Tezulutlan & de Lucandon, où on demandoit de nouveaux Miſſionnaires : les autres le prioient de ſe rendre à Guatimala. On alloit tranſ-

férer cette Ville ailleurs, & les Religieux souhaitoient la présence du Supérieur pour faire bâtir un nouveau Couvent qui tînt lieu de celui que le Pere Dominique de Betancos avoit établi dans l'ancienne Ville l'an 1529. Thomas de Casillas satisfit sans délai à la demande des premiers, en leur envoyant quelques Religieux, & il remit à un autre tems le voyage de Guatimala pour ne pas trop différer d'autres visites qui lui paroissoient nécessaires. Il se rendit d'abord dans la Terre de Guerre, & donna une nouvelle ferveur à des Missions qui s'y continuoient toujours avec de très-grands fruits: il parcourut ensuite les Provinces des Zoques, de Tabasco, & celle de Cachula, connue par la quantité de moucherons ou autres insectes qui se jettent avec furie sur les passans.

CIII. Après une grieve, mais courte maladie, Casillas continue ses travaux, & fonde un couvent dans la nouvelle ville de Guatimala.

Ces voyages continuels, dans des chemins très-incommodes, & les autres fatigues, sur-tout les chaleurs excessives qu'on ressent dans les vallées, & les froids encore plus excessifs sur les montagnes, épuiserent enfin les forces d'un Religieux qui,

parmi tous les travaux de l'Apostolat, ne se relâchoit rien des austérités de la regle. Sa maladie fut grieve, & le mal très-violent; mais il ne fut point long: le Seigneur, qui le réservoit à de nouveaux travaux pour le bien de l'Eglise, lui rendit en peu de tems la santé & les premieres forces. A peine rétabli, Thomas de Casillas se rendit en diligence à Guatimala avec le Pere Thomas de Torres. Les habitans n'avoient point oublié qu'ils devoient la connoissance du vrai Dieu aux Prédicateurs du même ordre; aussi se porterent-ils avec un louable empressement à tout ce qui pouvoit leur faire plaisir. On les pria de choisir eux-mêmes l'emplacement pour le nouveau Couvent. Ils étoient entrés à Guatimala le 18 d'Octobre 1546, & le 26 du même mois ils prirent possession du lieu, en y plantant une croix avec beaucoup de solemnité.

CIV. Fréquentes prédications, & catéchismes en quatre langues.

Dès que l'Eglise fut bâtie, les Espagnols & les Indiens, qui s'y rendoient en foule, y trouverent tous les secours spirituels dont ils avoient besoin. Pour travailler plus efficace-

ment à l'inſtruction de ceux du pays, le Pere de Caſillas ne ſe contenta pas de faire prêcher tous les Dimanches & toutes les Fêtes ; il inſtitua encore pour les mêmes jours des Catéchiſmes familiers en quatre langues, c'eſt-à-dire, en celles de Mexique, de Chiapa, de Cinacatlan & de Capanabaſtla ; car les nouveaux Chrétiens de ces différens quartiers ſe rendoient en nombre à Guatimala pour y apprendre les principes de la Religion. Le Chapitre provincial tenu à Mexique ayant accepté le nouveau Couvent, y établit pour premier Prieur Thomas de Caſillas, qui venoit de renoncer à la qualité de Vicaire Général de la Province. Son âge & ſes infirmités ne lui permettoient pas de continuer ſes viſites dans un ſi vaſte pays ; mais perſonne n'étoit plus en état que lui de mettre & de maintenir la nouvelle Communauté dans le plus bel ordre pour rendre tous les ſervices néceſſaires aux Fidèles, & travailler utilement à la converſion des Infidèles. La Communauté étoit compoſée de treize Religieux ; ce nombre pouvoit

ſuffire, même à un grand peuple; parce qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût toujours prêt à exercer le Saint Miniſtere.

CV. Pourquoi les Eſpagnols ne profitent pas des ſecours ſpirituels, devenus ſi utiles aux Indiens.

Les Eſpagnols, partout les mêmes, ſans beaucoup occuper les Confeſſeurs, les fatiguoient extrêmement, parce que ne voulant rien rabattre de leur dureté à l'égard des Indiens, les Miſſionnaires perſiſtoient toujours à ne pas les recevoir aux Sacremens; & le ſaint Evêque de Chiapa, en partant pour l'Eſpagne, leur avoit fortement recommandé de ne changer de conduite qu'en faveur de ceux qui corrigeroient la leur. Ce Prélat avoit nommé pour ſon Vicaire Général le Chanoine Jean Perera; & ayant défendu à tous les Confeſſeurs, tant ſéculiers que réguliers, d'entendre les Eſpagnols, il avoit deſtiné les Peres Thomas de Caſillas, Thomas de Torres, Dominique de Ara & Alfonſe de Vilalva pour recevoir les confeſſions de ceux qui donneroient des preuves de leur converſion en rendant la liberté aux Indiens. On ne leur faiſoit pas tort en voulant les obliger d'obéir à Dieu

& à leur Souverain pour leur ouvrir les tréſors de l'Egliſe. Une conduite contraire n'auroit ſervi qu'à les rendre plus criminels par l'abus des Sacremens. Cependant les coupables ne s'accoutumoient pas à cette rigueur : leurs murmures & leurs plaintes ſe changeoient de tems en tems en une perſécution ouverte ; & ce qui s'étoit paſſé les années précédentes à Chiapa, ils le renouvellerent avec encore plus d'opiniatreté à Guatimala. Ils trouverent auſſi dans les Religieux la même réſolution & la même fermeté.

Celle de Thomas de Caſillas lui ayant acquis une haute réputation, on jugea à propos de l'envoyer à une Ville appellée par les Eſpagnols *Gratias à Dios*, où on avoit beſoin d'un homme comme lui.

CVI. Nouvelle Colonie : dureté envers les Indiens : ſes ſuites.

Depuis quatre ou cinq ans quelques Eſpagnols venus des Provinces d'Yucatan & de Coſumel, étant entrés par le golfe doux, dans la plaine de Mangaya, y établirent une Colonie qu'ils appellerent la Nouvelle-Seville. Le beſoin qu'ils avoient des Indiens pour bâtir leurs maiſons les

porta à leur propoſer des conditions raiſonnables qui furent acceptées. Mais les Caſtillans les exécuterent mal. Dès qu'ils ſe crurent aſſez forts pour parler & agir en maîtres, ils ne traiterent les naturels du pays que comme de vils eſclaves qu'ils accabloient de travaux, & dont ils puniſſoient les plaintes comme des crimes.

CVII. Le Ciel bénit le zèle des Miſſionnaires : les apoſtats ſont rappellés au devoir : une multitude d'idolâtres embraſſent la Foi.

Cette inhumanité, qui jettoit les Indiens dans le déſeſpoir, mettoit d'étranges obſtacles à l'établiſſement de la Religion ou à la propagation de la Foi. Bien loin que les Infidèles fuſſent portés à l'embraſſer, pluſieurs de ceux qui en faiſoient déja profeſſion retournoient à leurs Idoles ; n'ayant pas encore aſſez de lumiere pour diſtinguer entre la ſainteté du chriſtianiſme & les mœurs dépravées des mauvais Chrétiens. La vigilance néanmoins des Miſſionnaires, & leur aſſiduité à conférer avec ces Indiens opprimés, & à les inſtruire, leur firent connoître la vérité, & les ramenerent au devoir. On aſſure qu'il y en eut juſqu'à quinze cens qui ſe convertirent ſincerement, &

qui, pour preuve de leur conversion, firent un monceau de leurs Idoles, qu'on consuma par les flammes.

CVIII. Ordres de S. M. C. réitérés en leur faveur, mais presque toujours inutilement.

Mais il falloit aller à la source du mal en arrêtant les violences des Espagnols. Pierre de Angulo, alors Missionnaire dans ces quartiers, s'y employoit avec zèle. Peu content de s'être adressé à l'Audience Royale, il avoit obtenu de Sa Majesté Catholique un ordre exprès, daté du 11 Novembre 1547, qui défendoit aux Espagnols d'employer les Indiens dans des travaux involontaires, & sans les payer exactement de leurs peines. Cet ordre avoit été signifié, mais il n'avoit eu d'autre effet que de faire appesantir le joug sous lequel les anciens habitans gémissoient toujours. Telle fut l'occasion qui engagea les Missionnaires & quelques autres gens de bien à réclamer le secours du Pere Thomas de Casillas. Dès qu'il fut arrivé à la Ville ou Bourg nommé *Gratias à Dios*, il conféra avec le Président du pays, fort honnête homme & chrétien zèlé. Ils cher-

cherent l'un & l'autre le moyen d'arrêter tant de cruautés & d'injustices ; mais après bien des réflexions, ils n'en trouverent pas d'autre que de dépeupler la Nouvelle-Seville, en transportant ailleurs tous les naturels du pays. Le remede paroissoit violent, mais il étoit devenu nécessaire. Les lettres en furent expédiées & mises entre les mains du Pere de Casillas qui les fit signifier. L'Empereur Charles V, informé de tout, en ordonna l'exécution, & prit delà occasion de défendre de nouveau à tous les Espagnols d'entrer dans la Province de *Vera-Paz* que du consentement des Religieux de Saint Dominique, qui y faisoient fleurir le Christianisme.

CIX. Nouvelle Seville dépeuplée, non sans inconvénient.

Après la retraite des naturels du pays, la petite Colonie Espagnole dans la Nouvelle-Seville ne pouvoit que tomber : mais le mal n'étoit pas là. Qu'on réfléchisse sur le sort de ces Indiens livrés à la cupidité insatiable de ces nouveaux venus, qui ne peuvent être arrêtés dans leurs excès, ni par des motifs de Religion, ni par la volonté connue du Prince,

ni par la présence & tous les soins d'un Gouverneur, quand il est assez homme de bien pour ne pas autoriser le crime. Il étoit triste pour les anciens habitans d'abandonner leurs maisons, leurs terres & leur patrie pour aller chercher ailleurs une demeure & quelque repos. Ce parti cependant leur étoit moins désavantageux que la situation où on les avoit réduits.

CX. Thomas de Casillas obligé de succéder à Las-Casas dans le Siege de Chiapa.

Pendant que Barthelemy de Las-Casas, après avoir renoncé à son siege, continuoit, avec son zèle ordinaire, à plaider la cause des Indiens à la Cour de Castille, le Roi Catholique pensoit à lui donner un successeur dans l'Eglise de Chiapa. On ne pouvoit manquer de bons sujets, puisqu'il s'en trouvoit actuellement plusieurs sur les lieux, tels que la Cour d'Espagne a coutume de les choisir, des hommes éminents en doctrine & en piété, exercés depuis long-tems dans la pratique des bonnes œuvres & dans les fonctions du saint Ministere. Si le choix paroissoit embarrassant, ce n'étoit que parce que parmi ceux qui méritoient de

remplir le ſiege vacant ; il falloit prendre le plus digne, & qu'il n'étoit pas facile d'obtenir ſon conſentement. On prit pour cela les meſures néceſſaires, dont la premiere fut le ſecret, & la ſeconde, de n'envoyer le brevet qu'avec les Bulles du Pape, & un ordre exprès du Général, qui faiſoit un précepte formel au Pere Thomas de Caſillas, d'accepter par obéiſſance la charge qu'on lui impoſoit. Ces Bulles, ſelon Fontana, furent données par Jules III le 19 de Janvier 1551 : elles n'arriverent cependant à l'Amérique que l'année ſuivante, tandis que l'Evêque élu rempliſſoit l'office de Viſiteur dans la Ville Royale. Le Pere Provincial l'ayant fait venir à Chiapa ſans lui en communiquer le ſujet, aſſembla le Clergé, & fit lire de ſuite le Brevet & les Bulles. Cette lecture fut pour l'humble Prelat un coup de foudre, & déja il commençoit à s'excuſer, ne demandant que le tems de produire ſes raiſons, qui lui paroiſſoient aſſez fortes pour faire agréer ſon refus, ou du moins pour faire tout ſuſpendre. Mais on

l'arrêta tout court en lui intimant l'ordre de ſon Général. L'obéiſſance triompha de toutes ſes répugnances, & vainquit ſon humilité.

CXI. Sujet de joie pour les uns, & de crainte pour les autres : conduite du Prélat envers tous.

On ne ſauroit aſſurer que la joye que cauſa cette promotion fût univerſelle dans le pays : elle ne pouvoit être que ſincere dans les Indiens accoutumés à regarder ce ſaint homme comme leur protecteur & leur pere. Les Eſpagnols ne connoiſſoient pas moins la ſolidité de ſa vertu, & ils ne pouvoient ignorer ni ſa rare prudence, ni ſa tendre charité ; mais ils avoient auſſi éprouvé ſa fermeté, & ils ſçavoient par expérience quelle étoit ſon oppoſition à tous leurs excès envers les naturels du pays. Ces conſidérations les tenoient entre l'eſpérance d'un doux gouvernement & la crainte de ne pas trouver plus de complaiſance dans le nouvel Evêque que dans ſon illuſtre prédéceſſeur. Les plus ſages prirent le parti de s'obſerver beaucoup, & le pacifique Prélat profita de ces diſpoſitions pour regler toutes choſes avec autant d'équité que de modération.

CXII.
Travaux & ſuccès dans un grand Diocèſe.

Toujours attentif à conſoler les affligés, à ſoulager les indigens, à viſiter les malades, il ſe faiſoit aimer de tous, parce qu'il avoit pour tous l'amour & la tendreſſe d'un pere. Quoique ſon Diocèſe fût d'une très-grande étendue, il ſe crut dans l'obligation d'en faire la viſite: il eſt vrai qu'une trop longue abſence de la Ville Epiſcopale auroit été préjudiciable aux affaires. Il réſolut donc de prendre trois ou quatre mois de chaque année pour porter ſes attentions particulieres ſucceſſivement ſur les différens peuples dont il étoit le Paſteur. La providence favoriſa des intentions ſi pures en le conſervant à ſon Egliſe l'eſpace de dix-ſept ans. On peut dire en deux mots que ce que le célebre Barthelemy des Martyrs faiſoit dans ce tems-là dans ſon Diocèſe de Brague, Thomas de Caſillas le faiſoit dans celui de Chiapa. Ni la difficulté des chemins, ni la pauvreté des lieux, ni l'éloignement des peuples, ne le rebuterent jamais. la penſée que c'étoient ſes brebis & qu'il étoit leur Paſteur chargé de leur conduite, faiſoit diſparoître à

ſes yeux toutes les difficultés. Dans ſes viſites il rempliſſoit également les devoirs d'Evêque & de Miſſionnaire : catéchiſer, inſtruire, baptiſer, entendre les confeſſions, impoſer les mains à ceux qu'on avoit ſuffiſamment préparés pour le Sacrement de confirmation, n'étoit qu'une partie de ſes occupations ordinaires : réconcilier les familles diviſées, terminer les querelles, faire ceſſer les troubles, les diviſions, les ſcandales, pourvoir aux beſoins des néceſſiteux, & remettre partout l'ordre & la paix, voilà ce qu'il regardoit comme la plus eſſentielle de ſes obligations.

Quelque rempli de ſaintes actions qu'ait été l'épiſcopat du ſerviteur de Dieu, nous n'entrerons pas dans un détail qui pourroit paroître déplacé dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Nous n'avons même donné quelque ſuite à ſes principales fonctions depuis ſon entrée dans le nouveau monde, que parce que cela pouvoit ſervir à arranger les matieres & à rapporter pluſieurs faits qui ne ſont pas étrangers à

l'hiſtore de l'Egliſe de l'Amérique. Contentons-nous d'ajouter ici que toute la vigilance de l'Evêque de Chiapa ne put empêcher que ſon troupeau ne fût dans une occaſion fort maltraité par une incurſion d'Idolâtres.

CXIII. Terrible irruption de peuples idolâtres ; Miſſionnaires & nouveaux Chrétiens martyriſés.

Les Sauvages de la Province de *Puchutla*, également féroces, guerriers & ſuperſtitieux, ne voyoient qu'avec peine que les peuples voiſins répandus dans tous ces pays, qu'on appelloit autrefois la *Terre de Guerre*, avoient renoncé au culte des Idoles pour embraſſer le Chriſtianiſme. Les progrès continuels de l'Evangile dans ces contrées excita le faux zèle des Infidèles qui n'en étoient pas éloignés, & ils ſe crurent obligés de venger leurs Dieux, en exterminant par le fer ceux qui avoient ceſſé de les reconnoître, & de leur ſacrifier. S'étant donc aſſemblés l'an 1555, & ayant formé une nombreuſe armée, ſous les ordres de leurs Caciques, ils entrerent en armes dans le pays nommé déja la *Vera-Paz*, réſolus de n'épargner ni Indien ni Chrétien qui refuſeroit d'adorer

d'adorer leurs Divinités. Une irruption si imprévue fit couler bien du sang. Deux Missionnaires, Dominique de Vic & André Lopez, furent des premieres victimes que ces barbares immolerent à leur haine contre la Religion de Jesus-Christ, & ils égorgerent un très-grand nombre de fidèles, à qui leur cruauté procura la couronne du martyre. Comme on ne se trouvoit pas en état d'opposer la force à la force, les Sauvages Idolâtres avançoient toujours, & pénétrerent dans la Province de Chiapa, brûlant par-tout les Eglises des Chrétiens, brisant les images, renversant les croix, & sacrifiant au Soleil, ou à leurs Idoles, des enfans sur nos Autels. La terreur étoit répandue partout, & les Colonies Espagnoles, accoutumées à subjuguer les autres Indiens, trembloient à l'approche de ceux-ci.

CXIV. Diligence de l'Evêque de Chiapa; tous les Gouverneurs assemblent des troupes, & les nouveaux

Cependant les Idolâtres, après tant de ravages, ne se retiroient en certaines saisons que pour recommencer leurs hostilités lorsqu'on s'y attendoit le moins. Notre Evêque de Chiapa voyant l'étonnement ou

Chrétiens se joignent aux anciens pour repousser les Barbares.

l'inaction des Gouverneurs & des autres Officiers, envoya en diligence ses Députés & ses lettres au Roi Catholique pour l'informer de tout. Le 22 Janvier 1556 la Cour d'Espagne fit expédier ses ordres à tous les Gouverneurs du pays d'assembler incessamment les troupes, & de marcher contre les Infidèles. Les nouveaux Chrétiens ne montrerent pas dans cette occasion moins de zèle que les anciens : ils se joignirent avec d'autant plus d'empressement aux Espagnols, qu'il s'agissoit en même tems de la Religion & de leurs biens, de leur vie, de celle de leurs femmes & de leurs enfans. Il n'étoit pas question d'ailleurs d'aller chercher les Sauvages sur leurs montagnes inaccessibles, mais de se tenir prêts à les bien recevoir, ou de marcher à leur rencontre, & de les faire repentir de leur entreprise.

CXV. Les sauvages de Puchutla, après quelques légeres incursions, reviennent

Ces préparatifs de guerre tinrent pendant plusieurs années en respect les Sauvages de Puchutla : ils se contenterent de faire de tems en tems quelques légeres incursions

dans la Province de la *Vera-Paz*, & ils furent presque toujours repoussés avec perte par les Caciques Chrétiens qui se trouvoient sur les lieux. Ils reprirent depuis leur premier dessein, & s'avancerent avec de grandes forces, comme ils avoient déja fait, dans la Province même de Chiapa. L'armée Chrétienne ayant eu tout le tems de s'assembler, marcha contre les Barbares, les combattit, les défit; le grand nombre fut passé au fil de l'épée, & ceux qui ne purent se dérober par la fuite furent mis dans les fers : on les mena esclaves à Guatimala. Depuis ce combat, qui fut donné vers les fêtes de Pâques 1559, le pays n'a point éprouvé ce terrible fléau, qui ne pouvoit manquer de le dépeupler entierement, & d'y éteindre pour toujours la Religion chrétienne si la main de Dieu n'avoit soutenu son ouvrage. Le saint Evêque de Chiapa laissa son peuple en paix, lorsque le Seigneur l'appella à lui, le 29 d'Octobre 1567.

en force & sont défaits : mort du saint Evêque de Chiapa.

CXVI. Vie du B. Gregoire Lo-

Depuis quelques années l'Eglise de l'Amérique avoit reçu une nou-

pez, par D. Francois Losa, traduite par M. Arnauld d'Andilly.

velle faveur du Ciel, par l'arrivée du célebre Gregoire Lopez, ce saint Anacorete, cet illustre pénitent, ce grand modèle de toutes les vertus chrétiennes. Nous nous servons ici des expressions de tous ceux qui eurent le bonheur de voir & de pratiquer le serviteur de Dieu, & de ceux même qui n'ayant pas eû cet avantage ne pouvoient parler que sur la réputation que l'éclat de sa sainteté & la bonne odeur de sa vie répandoient dans toutes les parties du nouveau monde.

CXVII. Ce que les plus SS. Personnages ont pensé de cet homme extraordinaire.

Presque tous les Evêques qui remplissoient alors les Sieges de la nouvelle Espagne, & les autres personnages les plus distingués par les talens & par leur sagesse, ont fait comme à l'envi & dans toutes les occasions, l'éloge ou le récit de la vie & des sublimes vertus d'un solitaire, que quelques-uns regardoient moins comme un homme extraordinaire, que comme un Ange revêtu d'un corps mortel.

CXVIII. Méprisé des uns, Lopez est justement

Gregoire Lopez, il est vrai, a été tantôt méprisé & tantôt persécuté, mais toujours par des hommes

charnels, ignorans ou corrompus, dont les uns le traitoient de fou, & les autres d'hérétique : c'est trop souvent le partage des Saints, & un des traits de leur ressemblance avec le Saint des Saints. Les sages à qui il fut donné de connoître & de fréquenter le disciple de Jesus-Christ, ne se lassoient pas d'admirer le trésor de la grace que Dieu avoit mis en lui, ainsi que sa fidélité à y répondre, sa modestie & son attention à les cacher, sous le voile du silence, dans l'obscurité de la retraite.

loué & admiré des autres.

CXIX.
Témoignage d'un sçavant, qui l'avoit examiné de près.

J'en puis parler (disoit l'un de ces justes estimateurs du mérite) comme témoin oculaire, par la communication que j'ai eue avec lui durant plusieurs années, sans avoir jamais rien vu en lui qui ne fût digne d'admiration & de respect. Je laisse à part les lumières divines qui réluisoient en lui, comme dans un pur miroir, sans être offusquées par aucun soin des choses de la terre. Je ne parlerai point de cette intelligence si pure & si parfaite des divines Ecritures, intelligence que

l'eſprit de Dieu lui avoit communiquée, & dont j'ai fait l'expérience en pluſieurs occaſions. Je me borne à dire que j'ai reconnu en lui trois choſes, qui, au jugement des Saints, ſont des marques certaines d'une ſolide vertu & d'une haute ſainteté.

CXX. Circonſpection dans les paroles.

La première eſt cette circonſpection dans ſes paroles & dans tous ſes entretiens : car ſi celui qui ne fait point de fautes en parlant eſt un homme parfait, ſelon l'Apôtre ſaint Jacques, je puis dire avec tous ceux qui ont bien connu Gregoire Lopez, que c'étoit un homme parfait, puiſque nous n'avons jamais remarqué la moindre choſe à reprendre dans ſes paroles, ni qu'il en ait dit une ſeule inutile, ou au deſavantage d'autrui : comme il n'avoit en vue que le ſervice de Dieu, tous ſes entretiens étoient ſi ſages, ſi modérés, que chacun en étoit édifié.

CXXI. Eſprit de pauvreté & du plus parfait dénuement.

La ſeconde choſe que j'ai remarquée en lui, étoit une ſi grande pauvreté & un tel dépouillement de toutes choſes, que non-ſeule-

ment il les avoit abandonnées, mais il ne retenoit ni desir, ni pensée de rien posséder en cette vie. Or si la diminution de la cupidité est l'augmentation de la charité, comme parle saint Augustin, cette charité doit être parfaite, quand elle exclut toute cupidité : c'est pour cela que le divin Maître disoit : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez & suivez-moi.*

CXXII. Charité fraternelle.

La troisiéme chose qu'on ne pouvoit ne point remarquer en Lopez, étoit l'étendue de sa charité fraternelle, & sa maniere d'agir avec tout le monde, en s'accommodant à l'état & à la condition de chacun, & en procurant que tous se perfectionnassent dans le service de Dieu, selon leur vocation, & la fin à laquelle il les a appellés, louant & approuvant tous les états reçus dans l'Eglise quoique différens du sien, sans vouloir jamais se mêler d'instruire personne, & ne répondant qu'à ce qu'on lui demandoit ; en quoi il témoignoit bien qu'il ne cherchoit pas sa propre gloire, mais

celle de Dieu & le bien de son prochain.

CXXIII. Raisons d'écrire sa vie.

Enfin, puisque Dieu nous l'a proposé pour exemple, comme l'un de ces illustres conquérans qui ravissent le Ciel, & que tous ceux qui ont traité avec lui, ont tiré de si grands avantages de ses avis, il est très-à-propos de publier sa vie pour la gloire de Dieu, pour l'édification & l'utilité de tous ceux qui la liront.

CXXIV. Qualités de celui qui l'a publiée le premier.

C'est au zèle & à la diligence de François Losa, Curé de l'Eglise Métropolitaine de Mexique, que nous devons la vie si édifiante de Gregoire Lopez. Les lumières & la solide piété de l'Auteur sont connues; lui-même connoissoit bien son heros, puisque pendant dix-huit ans il fut comme son disciple, son compagnon, & en bien des choses son imitateur. La Providence sans doute avoit ainsi uni ces deux saintes ames, pour faire ajouter foi à ce qui auroit paru peu croyable, & pour renouveller en ces derniers tems les merveilles de la grace, qui ont paru avec tant d'éclat dans les premiers siècles de l'Eglise.

Si Gregoire Lopez, né à Madrid le 4e jour de Juillet 1542, avoit coulé sa première enfance dans les exercices ordinaires de la piété chrétienne ; le goût des choses céleſtes, & ſon attrait pour la ſolitude le firent bientôt aſpirer à un genre de vie peu commun à ceux même qui aiment & qui pratiquent juſqu'à un certain point les vertus de leur état. Agé peut-être de dix ans, l'amour de la retraite, ou la crainte que la contagion du ſiécle ne ternît la pureté de ſon ame, le porta à ſe dérober de la maiſon de ſon pere, pour aller chercher dans un coin du Royaume de Navarre, un bon Hermite en réputation de ſainteté. Il y vêcut avec lui & comme lui dans la plus grande pauvreté, dans tous les exercices de l'humilité, de l'obéiſſance, & d'une oraiſon preſque continuelle. Uniquement occupé du deſir de connoître Dieu, & de renoncer à lui-même par le ſacrifice de toutes les paſſions, ſon ame comme une terre fertile, arroſée de la grace, recevoit avec les ſemences de toutes les vertus,

CXXV. Commencemens de Gregoire Lopez dans un hermitage de la Navarre.

l'amour de cette vie ſolitaire & preſque angelique, qui a produit des fruits ſi excellens.

CXXVI.
A la Cour de Valladolid.

Il y avoit déja ſix ans que Lopez vivoit de la ſorte, commençant ſa carriere comme de grands Saints ont terminé la leur; lorſque ſon pere l'ayant enfin découvert, le fit ſortir de l'hermitage, l'amena à Valladolid, & l'obligea de ſuivre la Cour en qualité de Page. Il étoit à craindre que ce changement de lieu & d'occupations n'en fît beaucoup dans l'ame de Lopez; mais le ſaint amour & la crainte du Seigneur étoient déja ſi enracinés dans ſon eſprit & dans ſon cœur, que ni le faſte de la Cour, ni toutes ſes agitations, qui ſemblables à des vents impétueux, cauſent ordinairement du trouble dans les ames les plus tranquilles, ne firent aucune impreſſion ſur la ſienne.

CXXVII.
Recueillement & ſageſſe du jeune Page.

Il a avoué depuis à l'illuſtre Eccléſiaſtique qui nous a donné ſa vie, que lorſque ſon Maître l'envoyoit faire quelque meſſage, il s'efforçoit d'avoir une telle attention à Dieu, que ni les perſonnes de la plus gran-

de qualité qu'il trouvoit dans ſon chemin, ni tant d'autres ſujets de diſtractions qui ſe rencontrent dans les cours, ou à la ſuite des Princes, ne le faiſoient ſortir de ſon intérieur : auſſi recevoit-il la même abondance de graces, & jouiſſoit-il toujours de la même paix que s'il eût été encore dans le deſert de la Navarre. Dieu ſeul voyoit le ſecret de ſon cœur ; mais ceux qui l'obſervoient de près, pouvoient remarquer avec édification, que dans ces premiers bouillons de la jeuneſſe, & ces occupations ſi périlleuſes, où la volonté abſolue d'un pere le retenoit, le jeune Lopez montra toujours autant de circonſpection, de prudence & de ſolidité de jugement, que pourroit faire un homme ſage dans un âge fort avancé.

CXXVIII. Jeûnes & prieres pour connoître la volonté de Dieu.

Deux ou trois années s'étoient écoulées de la ſorte, & le diſciple de Jeſus-Chriſt n'avoit ceſſé de prier pour connoître la volonté de Dieu, touchant le genre de vie où il devoit ſe fixer. Son attrait, qui venoit de la grace, contraſtoit trop avec le tumulte de la Cour, pour pou-

voir penser que sa vocation s'accordât en cela avec les vues d'un pere ambitieux. Après bien des jeûnes & des prieres, il connut que le Ciel l'appelloit ailleurs. Toute la suite de son histoire est une preuve, que c'étoit dans un autre hemisphere, que Dieu vouloit donner son serviteur en spectacle aux Fidèles & aux Infidèles, pour la consolation des uns, la confusion des autres, l'édification & l'instruction de tous. La prédication de Lopez, pour être muette, n'en étoit pas moins éloquente, ni moins persuasive, toute sa vie étoit l'Evangile mis en pratique : ses actions montroient le chemin du Ciel : ses pénitences faisoient connoître la malice du péché, ainsi que la néceffité des bonnes œuvres; & l'éclat de ses vertus, en répandant par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ, rendoit ce saint nom aussi respectable aux Gentils qu'aux Chrétiens mêmes.

CXXIX. Lopez s'embarque & arrive, sans être connu, dans le Mexique.

Lopez déja dans sa vingtieme année s'étoit retiré de la Cour de Castille, comme il étoit sorti autrefois de la maison de son pere. Le

vaisseau où il fut reçu sans se faire connoître, aborda au port de Saint-Jean d'Ulüa en 1562. Son séjour à Vera-Cruz ne fut que de peu de jours : il s'arrêta un peu plus à Mexique, passa ensuite à Zacatecas, & de-là dans la vallée d'Amajac, habitée par les Chichimeques, peuples feroces & redoutables aux Espagnols.

CXXX. Premiers exemples qu'il donne à Vera-Cruz,

Dans tous ces différens endroits, Lopez, malgré son attention à se cacher, laissa entrevoir quelque chose de ce que l'esprit de Dieu operoit en lui. A peine hors du vaisseau, il distribua aux pauvres Indiens, ou à ceux de la Colonie de la Vera-Cruz, les étoffes qu'il avoit apportées, & qui étoient de la valeur de 8400 reales. Il n'étoit donc pas venu dans le nouveau monde pour y amasser des richesses perissables, puisqu'il donnoit avec tant de joie celles qu'il apportoit d'Espagne sans rien reserver à ses besoins.

CXXXI. Dans la ville de Mexique.

Nous sçavons ce qu'il fit d'abord dans la Ville de Mexique, par une lettre que Louis de Zapata lui écrivit long-tems après en ces termes :

» Il y a 29 à 30 ans que demeurant » à Mexique, dans la rue de Tacuba, » un Gentilhomme arrivé d'Espagne » vint loger chez moi; il étoit vêtu » de serge, & pour vous donner des » marques plus claires de ce que je » vous dis, j'ajouterai qu'il jeûna » au pain & à l'eau tout le Carême, » & qu'on le nommoit Gregoire » Lopez. Comme on m'a dit que » vous portez le même nom, je » vous supplie de m'apprendre si » c'est vous, & de me recomman- » der à Dieu ». La lettre datée de 1591, étoit écrite des mines de Tasco, où Louis de Zapata se trouvoit alors. Lopez répondit : *Je suis celui dont vous me parlez; & je ferai ce que vous desirez de moi.*

CXXXII. Ce qu'il voit à Zacatecas le fait fuir chez les infidèles : il se concilie l'affection des Chichimeques.

Tel étoit le style de ce saint homme, soit dans ses lettres, ou dans ses conversations, aussi attentif à éviter les paroles superflues, que les complimens peu sinceres. Se trouvant dans la place de la Ville de Zacatecas, lorsque les charriots partoient pour porter de l'argent à Mexique, il fut temoin des disputes & des querelles, où quelques Espa-

gnols s'échaufferent tellement, qu'il en coûta la vie à deux qui avoient mis l'épée à la main. L'offense de Dieu & la perte éternelle de ces misérables remplirent Lopez de tant d'horreur, qu'il s'enfuit à huit lieues de-là, dans la vallée d'Amajac, craignant moins la férocité des Chichimeques, que la rencontre de quelques Espagnols, dont l'insatiable cupidité avoit des suites si funestes. L'effet répondit à son espérance; car après avoir passé quelques jours avec ces barbares, il se concilia leur affection avec leur estime, & commença à espérer d'en gagner quelques-uns à Jesus-Christ.

CXXXIII. Un honnête Officier Espagnol lui permet de se bâtir un hermitage sur son terrein.

Lorsqu'il alloit chercher un lieu retiré & propre à cette solitude qu'il desiroit, il rencontra Pedro Carrillo d'Avila : Ce Capitaine le voyant si jeune, bienfait, & d'une taille avantageuse, mais nuds pieds, sans chemise, sans chapeau, ceint d'une corde sur une robe de bure, qui lui alloit jusqu'aux talons, lui demanda qui il étoit, & où il alloit. Lopez répondit qu'il étoit venu de Castille avec la derniere flotte, &

qu'il cherchoit un hermitage pour y paſſer ſa vie dans le ſervice de Dieu. Mais comment (reprit l'Officier) oſez-vous à votre âge entreprendre une telle ſorte de vie ? La réponſe de Lopez le ſatisfit, & il ajouta qu'en remontant le long du fleuve, il avoit trouvé un endroit propre pour ſon deſſein. Ce terrein appartenoit à Carrillo, qui lui permit de s'y arrêter, & lui offrit le ſecours de ſes gens pour y bâtir un hermitage. Lopez ne demanda que quelques outils, & il bâtit de ſes mains une petite cellule, la première (dit-on) qui ait été faite dans la nouvelle Eſpagne. Si le tems a déja détruit ce foible édifice, il n'obſcurcira jamais la gloire que le ſerviteur de Dieu s'y eſt acquiſe, par une pénitence dont les fruits ont été ſi abondans dans tout le pays.

CXXXIV. Il ſe renferme comme S. Antoine dans une eſpece de tombeau.

Lopez avoit commencé ſa vingt-unieme année, quand il entra dans cette eſpéce de tombeau, comme S. Antoine étoit entré dans un Château ruiné du deſert : les combats de l'un & de l'autre contre la chair & les demons furent les mêmes ;

le ſecours divin & leurs victoires furent auſſi ſemblables.

Depuis que notre ſolitaire ſe fut ainſi abandonné à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de lui, il ſentit les effets viſibles de ſon aſſiſtance, & il marchoit à pas de geant dans la voie étroite de la pénitence, ſans jamais s'arrêter, & ſans perdre de vue la lumiere, par laquelle il plaiſoit à Dieu de le conduire. Durant le peu de tems de repos qu'il donnoit à ſon corps, il couchoit ou ſur la terre nue, ou ſur un ais : pour ſe garantir du froid, il n'avoit qu'une méchante couverture, & une pierre lui ſervoit de chevet. Tous les meubles ou ornemens de ſa cellule, conſiſtoient en quelques ſentences qu'il avoit écrites pour s'exhorter à la perfection. Il ne mangeoit qu'une fois le jour, & ſa nourriture étoit quelquefois une laituë toute crue, ou une rave, quelquefois une petite quantité de grains rôtis, ce que les Indiens nomment *cacalote*, en Eſpagne on l'appelle le bled des Indes, ou le bled ſarrazin.

CXXXV. Secours divin : rudes pénitences, contre la chair, & contre les démons.

Le Capitaine Carrillo envoyoit ſouvent ſes deux enfans Sebaſtien &

CXXXVI. Comment il ſe comporte avec D. Car-

rillo & avec ses enfans, pour leur apprendre à servir Dieu.

Pierre à la cellule du solitaire, pour qu'il leur apprît à lire & à écrire; ce qu'il faisoit avec beaucoup de charité, profitant toujours de l'occasion, pour leur inspirer autant d'horreur du péché, que de desir d'aimer & de servir Dieu. Son exemple les instruisoit encore plus que ses paroles; car ordinairement ils le trouvoient à genoux, dans une profonde méditation, les bras étendus en croix, & les yeux arrêtés contre terre. Si ces jeunes gens lui portoient quelquefois de la part de leur pere deux ou trois tourteaux faits de ce blé de sarrazin, dont on a parlé, Lopez n'en prenoit qu'un seul qui lui suffisoit pour huit jours: il le mangeoit tout dur & tout sec; il renvoyoit au charitable Capitaine les autres tourteaux, avec les fruits & les oiseaux qu'il avoit été obligé de recevoir des Chichimeques, qui aimoient à le voir de tems en tems & à lui faire part de leur chasse.

CXXXVII. Tentations plus ordinaires aux jeunes Solitaires.

Cependant l'extrême austérité de la vie de Lopez, & toutes ses mortifications corporelles, peuvent paroître peu considérables, en com-

paraiſon des peines intérieures par leſquelles il plut au Seigneur de l'éprouver. Les tentations les plus ordinaires dont ſatan s'efforce d'abattre ou du moins de troubler un ſolitaire, ſont d'abord le ſouvenir du bien qu'il a quitté, l'éloignement de ſes proches, le beſoin qu'ils ont de lui, le tort qu'il fait à la nobleſſe de ſa race, le manquement des commodités de la vie, les difficultés qui ſe rencontrent dans le chemin de la vertu, la foibleſſe du corps, & la longueur du tems à paſſer dans des combats continuels en ſoi-même & contre tous les ſentimens de la nature. Tout cela trouble l'imagination, & forme d'épaiſſes ténébres dans l'eſprit du ſolitaire, s'il n'eſt toujours attentif à cette lumiere céleſte qui l'a une fois éclairé, & à cette grace qui ſeule peut le faire triompher de tous ſes ennemis.

CXXXVIII. Celles de Lopez ſont d'un autre genre : ſatan l'attaque en dragon & en lion, & la grace le rend toujours fidèle.

Dans les trois premieres années de ſa ſolitude, Lopez fut expoſé le jour & la nuit à toute la malice de l'ennemi, qui l'attaque en ſerpent & en dragon, tantôt par des tentations & des peines intérieures,

tantôt par des hurlemens & de cris effrayans des bêtes farouches : une fois l'ange de ténébres se présenta à
P. 30. 31. lui sous une forme visible. Le serviteur de Dieu a avoué à François Losa, que ces tentations étoient si violentes & si fréquentes, qu'il ne pouvoit se les rappeller, sans que les cheveux lui dressassent à la tête. L'oraison étoit son bouclier : il trouvoit sa consolation & sa force dans ce peu de paroles : Seigneur, *que votre volonté soit faite, en la terre comme au Ciel.* Prosterné contre terre, & humilié sous les yeux de Dieu, il ne se lassoit pas de lui dire : *Vous êtes mon Pere, & rien ne se fait qu'en votre présence & selon votre sainte volonté.*

CXXXIX. Le tentateur s'opiniâtre sans pouvoir le vaincre.

Mais ce qui fortifioit & consoloit le saint pénitent, ne le délivroit point des insultes de l'ennemi : les tentations au-contraire sembloient se multiplier avec ses mortifications : & ce n'est pas sans raison, que le pieux Auteur de sa vie a cru pouvoir représenter l'état du Bienheureux Lopez, par les expressions dont s'étoit servi saint Jerôme pour

ſaire connoître le ſien à la Vierge Euſtochion.

» Combien de fois dans ces vaſ- » tes deſerts, qui tout embraſés des » rayons du ſoleil, ſont l'affreuſe » demeure de ceux qui les habitent, » me ſembloit-il que j'étois encore » au milieu des délices de Rome? » Je me retirois alors à l'écart & » dans l'amertune de mon ame, je » me couchois contre terre. Tout » mon corps défiguré n'étoit cou- » vert que d'un ſac. Ma peau ſeche, » noire & toute brûlée, me rendoit » ſemblable à un Ethiophien : & je » ne paſſois point de jour ſans ré- » pandre quantité de larmes accom- » pagnées de gémiſſemens. Que ſi » après avoir fait tous mes efforts » pour réſiſter au ſommeil, je m'en » trouvois accablé; mon corps, ou » plutôt un ſquelette dont les os » étoient à peine joints les uns aux » autres, n'avoit pour lieu de repos » que la terre toute nue. Et quant » à ma nourriture, il ſeroit inutile » d'en parler, puiſqu'il ſuffit de ſça- » voir que les ſolitaires, lors même » qu'ils ſont malades, ne boivent

CXL. Portrait de ce pieux Anacorete, dans celui que S. Jérôme a fait de lui-même.

P. 36. 37.

» que de l'eau froide, & confide-
» rent comme un excès, de boire &
» de manger quelque chofe qui ait
» paffé par le feu. Ainfi quoique la
» crainte de l'enfer m'ait porté à
» me confiner dans une telle prifon,
» où je n'ai pour compagnie que
» des fcorpions & d'autres bêtes
» auffi redoutables, je me repréfen-
» tois fouvent être au bal & dans
» les affemblées les plus mondaines.
» On connoiffoit par la pâleur de
» mon vifage combien grands étoient
» mes jeûnes; mais quoique mon
» corps fût tout de glace, mon
» ame brûloit de defirs impurs, &
» les ardeurs d'un appetit fenfuel
» bouillonnoient encore dans une
» chair plus morte que vive. En ce
» terrible état & dépourvû de tout
» fecours, je me jettois aux pieds
» de Jefus-Chrift, je les arrofois de
» mes larmes, les effuyois de mes
» cheveux, & je jeûnois durant des
» femaines entieres pour dompter
» cette chair rebelle. Mais au lieu
» de rougir de honte de m'être vu
» dans un état fi miférable, je me
» plains de n'y être plus. Car fou-

» vent après avoir passé les nuits &
» les jours entiers à implorer l'assistance de Jésus-Christ, & à me
» meurtrir l'estomac de coups,
» il commandoit aux vents, calmoit les flots, faisoit cesser la
» tempête, & mettoit mon ame
» dans une heureuse tranquillité.
» Alors la crainte de retourner dans
» ma cellule, parce que je la considerois comme étant témoin de
» ces détestables pensées qui m'avoient passé dans l'esprit, &
» croyant ne me pouvoir traiter
» avec trop de rigueur, j'entrois
» bien avant dans le desert, & je
» choisissois pour faire oraison les
» vallées les plus obscures, les montagnes les plus âpres, & les précipices les plus affreux : & Dieu
» sçait qu'il est très-véritable qu'après avoir répandu tant de larmes,
» & après avoir durant un si longtems élevé mes yeux vers le Ciel,
» & les y avoir comme attachés, il
» me sembloit être parmi les chœurs
» des Anges, comblé de joie &
» chantant : *Nous courons en vous suivant après l'odeur de vos parfums* ».

CXLI. Ce qui rendoit l'hermitage d'Amajac gracieux à Lopez,

Lopez éprouva les mêmes viciſſitudes dans ſa retraite au milieu des Sauvages ; auſſi aimoit-il ſon hermitage d'Amajac, tant parce qu'il y vivoit en très-grande ſolitude, qu'à cauſe que dans le manquement de toutes les commodités de la vie, il y pratiquoit la pauvreté & la patience. S'il eut beaucoup à ſouffrir de la mauvaiſe volonté des hommes, ce ne fut jamais de la part des Infidèles. Les ſentimens d'affection & de reſpect que Dieu leur avoit inſpirés pour ſon ſerviteur ne varierent jamais. Les Chichimeques l'avoient d'abord aidé à bâtir ſa cellule : quand ils trouvoient l'occaſion de le voir, ils le ſaluoient par des ſignes de tête & de mains : quelques-uns repetoient avec complaiſance ces paroles, qu'ils lui avoient entendu prononcer, *Deo gratias*, comme pour témoigner autant de bonne volonté pour lui, que s'il eût été de leur nation & leur frere.

CXLII. Et ce qui l'affligeoit.

Ce qui affligeoit le ſaint homme, étoit 1°. la cruauté de ces barbares envers les autres Eſpagnols ; car ils égorgeoient

égorgeoient ſans pitié tous ceux qu'ils pouvoient attraper ; 2°. la licence de ces ſoldats Eſpagnols, qui ne paſſoient jamais près de ſa cellule ſans l'inſulter ; les uns crioient à l'inſenſé qui s'eſt enterré tout vivant, les autres l'appelloient un Lutherien, parce qu'étant à ſept lieues de l'Egliſe la moins éloignée, il ne pouvoit entendre que rarement la Meſſe.

CXLIII. Tremblement de terre.

Pour ôter ce ſujet de ſcandale à ſes freres, Lopez réſolut d'aller dans un des villages d'Alfonſe d'Avalos, où il pourroit entendre la Meſſe. Il y fut reçu avec beaucoup d'humanité ; mais il n'accepta un petit logement chez cet Officier, qu'à condition que qui que ce fût ne lui rendroit aucun ſervice. Au bout de deux ans, Dieu lui mit dans l'eſprit de retourner dans ſa premiere cellule ; & la nuit avant ſon départ, lorſque pour ſe mettre en chemin il regardoit s'il étoit jour, ce grand tremblement de terre arrivé en l'année 1567, commença à ſe faire ſentir. En ouvrant ſa fenêtre, Lopez vit tomber les ſolives de

ſa chambre ſans en recevoir aucun mal.

CXLIV. Sebaſtien Mexia profita des avis & des exemples de Lopez, pour ſe préparer à la mort.

Il s'arrêta en chemin chez Sebaſtien Mexia, qui ſçut profiter de l'exemple & des ſalutaires avis de l'ami de Dieu, pour ſe préparer à la mort par la pénitence : peu content d'avoir mis ſa conſcience entre ſes mains, Mexia vouloit lui donner auſſi la diſpoſition de tous ſes biens ; mais Lopez ne jugea pas qu'après avoir renoncé à ſon propre bien, pour ne penſer qu'à ſervir Dieu, il dût ſe charger de celui d'autrui, ni que la qualité d'exécuteur teſtamentaire convint à un homme qui vouloit paſſer ſa vie dans un deſert.

CXLV. Le pieux ſolitaire conſent de ſe retirer dans le Couvent de S. Dominique de Mexique.

Le Pere Dominique de Salazar prêchoit alors ceux qui travailloient aux mines dans les environs de Zacatecas. C'étoit, dit notre Ecrivain, un homme d'une grande vertu, & la communication qu'il eut avec Gregoire Lopez, lui fit concevoir tant d'eſtime & d'affection pour lui, qu'il l'invita & le preſſa beaucoup d'aller dans le Monaſtere de ſaint Dominique de Mexique, où avec

P. 45.

ſe repos & la ſûreté, il trouveroit tous les avantages qu'on peut avoir dans une Communauté reguliere, ſans interrompre ſes autres exercices de pénitence & de piété auxquels Dieu l'appelloit. Lopez touché des raiſons & du conſeil d'un Religieux de ce mérite & de cette réputation, accepta volontiers ce qui lui étoit offert, & ſe rendit à Mexique, tandis que Dominique de Salazar continuoit encore ſa miſſion. Ayant d'abord expliqué aux premiers Religieux qu'il rencontra le ſujet qui l'avoit amené, ils lui répondirent que l'on ne pouvoit lui donner une cellule s'il ne ſe faiſoit Religieux, & lui offrirent de lui donner l'habit avec grande joie. Après qu'il eut paſſé quelques jours dans cette maiſon pour y attendre le Pere de Salazar, en l'aſſiſtance duquel il mettoit toute ſa confiance, ces bons Peres l'aſſurerent qu'il ne reviendroit de long-tems, & que lors même qu'il ſeroit de retour, il ne pouvoit eſpérer d'obtenir par ſon moyen ce qu'il deſiroit.

CXLVI.
Il préfere le desert à toute sor e d'engagement : sa vie à Guasteca.

P. 51.

Lopez jugeant par-là que Dieu ne le vouloit pas dans une Communauté mais dans une solitude, il prit congé d'eux. Ils en témoignerent beaucoup de déplaisir, & il n'en eut pas moins de son côté de quitter une si sainte compagnie ; mais il s'y crut obligé pour suivre sa vocation, en continuant de marcher dans le chemin où Dieu l'avoit engagé, & dont il avoit tiré tant d'avantage pour son ame. Ainsi ces bons Religieux lui ayant dit que la contrée de Guasteca étoit fort spacieuse & peu habitée, & que la terre étant fertile en fruits sauvages, il pourroit y trouver de quoi se nourrir, il résolut d'y aller pour vivre dans la solitude. Ce n'est pas que ses infirmités, causées par ses grandes austérités ne lui donnassent sujet de craindre ; mais il appréhendoit d'être à charge à quelqu'un, & il a toujours été dans ce sentiment. Ainsi après avoir mis toute sa confiance en Dieu, il établit-là sa demeure, jusqu'à ce que la Providence ordonnât autrement de lui. Il se nourrissoit des fruits, des herbes & des

racines que la terre produiſoit ſans être cultivée, & combattoit courageuſement les combats du Seigneur, en continuant ce ſaint exercice de l'amour de Dieu & du prochain.

Ce ſaint homme avoit eu dès ſa premiere jeuneſſe un ardent deſir d'entendre l'écriture ſainte, & il demanda alors à Dieu, avec plus d'inſtance, d'éclairer ſon eſprit, & nourrir ſon ame des importantes vérités qu'il y a renfermées.

CXLVII. Son deſir d'apprendre les Saintes Ecritures.

C'eſt dans cet eſprit de foi, d'humilité, & par le ſeul deſir d'avancer toujours dans la perfection, que Lopez ouvrit ces ſacrés volumes; & qu'il les médita le jour & la nuit: auſſi éprouva-t-il, par une heureuſe expérience, la vérité de ce qu'ont dit les Saints Docteurs, que ce livre divin eſt pour les juſtes un jardin délicieux, une manne cachée, le chemin de la vie, une école où la vérité diſſipe par ſa lumiere les ténebres de l'eſprit humain; une connoiſſance ſûre de la loi de Dieu; une inſtruction des moyens néceſſaires pour l'obſerver; une effuſion

CXLVIII. Ce qu'il trouve dans la méditation de ce Livre divin.

de l'esprit saint, qui en nous découvrant le bonheur éternel, nous en communique quelque chose en ce monde; & enfin l'une des plus grandes preuves que Dieu pouvoit nous donner de son amour.

CXLIX. Dieu lui donne l'intelligence des Saintes Ecritures, & de la langue latine.

Telles furent les pensées que la providence de Dieu & les mouvemens du Saint Esprit donnerent à cet homme de desirs, pour lui accorder de grandes graces, & en faire par son moyen à plusieurs personnes, même savantes, qui surent profiter de ses lumieres. Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit le disposer à recevoir une aussi grande faveur, Lopez résolut d'apprendre toutes les divines écritures par cœur: il s'y appliqua, & y réussit. Avec l'intelligence de la sainte écriture, Dieu lui donna celle de la langue latine, qu'il n'avoit jamais étudiée, & qu'il parla depuis en perfection.

CL. Progrès de la Foi dans la nouvelle Espagne.

Pendant que Lopez, dans un saint loisir, nourrissoit son ame par la méditation des divines écritures, & édifioit le prochain par la sainteté de l'exemple; la Religion chrétien-

ne continuoit à s'établir, ou à se perfectionner dans toute la Nouvelle Espagne, par les travaux toujours soutenus des hommes apostoliques. La vigilance des premiers Pasteurs regloit la discipline & les mœurs du Clergé; & les fervens Missionnaires répandus au loin, combattoient les superstitions, l'idolâtrie, toutes les pratiques payennes; instruisoient les Infidéles, baptisoient les Néophites, administroient les malades, & écartoient du troupeau tout ce qui auroit pu tenter de le séduire ou de le corrompre. Quelques-uns avoient reçu de Dieu un don particulier pour toucher efficacement, & rappeller à leur devoir les personnes du sexe, qui avoient oublié, ou qui sembloient mépriser publiquement les loix de la pudeur. C'est ce qu'on remarquera particulierement dans ce que nous allons rapporter de Christophle de Lugo.

CLI. Christophle de Lugo : ses talens : ses premiers écarts.

Christophle étoit né à Seville, de parens vertueux, mais aussi peu avantagés des biens de la fortune, qu'il fût lui-même doué des plus ri-

ches dons de la nature. Ses excellentes qualités l'ayant rendu cher dès ſes jeunes années à François Tello Sandoval, ce docteur voulut l'avoir auprès de lui ; ſe chargea de ſon éducation, de ſes études & de ſon établiſſement. Il l'aimoit comme ſon fils ; il l'inſtruiſoit comme ſon diſciple, & il lui donna dans la ſuite les meilleurs maîtres, pour cultiver des talens qui faiſoient tout eſpérer. Les progrès que Chriſtophe de Lugo fit d'abord, & dans les beaux arts, & dans les ſciences, ſurpaſſerent encore l'attente de Sandoval, qui ne mit preſque plus de bornes à ſes marques d'eſtime, à ſes careſſes, & à ſes libéralités. Mais le jeune homme en abuſa ; ne s'étant pas tenu en garde contre l'exemple de quelques libertins, qu'il fréquentoit à l'inſçu de ſon bienfaiteur, bientôt il les ſurpaſſa tous dans le libertinage le plus affreux, & dans toutes ſortes de débauches.

CLII. Sa converſion : pénitence ſincère & ſoutenue.

Sandoval, qui ignoroit une partie de ſes excès, & qui gémiſſoit de l'autre, le mena avec lui à Tolede, où il étoit envoyé en qualité

d'Inquiſiteur. Perſuadé ſans doute que l'éloignement des mauvaiſes compagnies changeroit ſon éleve ; & ayant toujours de grandes vues ſur lui, il lui inſpira de ſe faire ordonner ſous-Diacre, & de s'y préparer par une retraite. Chriſtophle obéit, & il paroît que la grace avoit choiſi ces momens de ſilence pour parler à ſon cœur ; toutes les ſuites de ſa vie en furent une preuve. Le jeu, la volupté, les plaiſirs les plus criminels, qui avoient ſouillé ſes premieres années, devinrent le ſujet de ſes larmes, de ſes gémiſſemens perpétuels, & de la plus ſévere pénitence : ce fut un homme nouveau. Plus il ſentoit la profondeur de ſes playes, & ce qu'il devoit à la main ſecourable qui l'avoit retiré de l'abîme, plus il s'humilioit & ſe mortifioit en tout. Une fois qu'il fut entré dans la carrierre des vertus, il ne ſe démentit jamais. Obligé par l'obéiſſance de recevoir le diaconat, & puis la prêtriſe, la grace du ſacerdoce produiſit en lui, & dans pluſieurs autres par ſes exemples, de nouveaux fruits d'honneur

& de juſtice. Il montroit d'ailleurs tant de ſageſſe dans ſes conſeils, & une prudence ſi conſommée dans les affaires les plus épineuſes, que ſi on le reſpectoit déja comme un ſaint, on le conſultoit en même-tems comme un oracle.

CLIII.
Le Viſiteur de la nouvelle Eſpagne le conduit à Mexique : ſervices importans qu'il rend au Viſiteur & à toute la colonie.

Tel étoit le Miniſtre de ſalut que Dieu réſervoit aux nouveaux Chrétiens de l'Amérique. Il ſemble que la providence ne l'avoit arrêté quelque tems en Eſpagne, après ſa converſion, que pour lui faire réparer ſes ſcandales paſſés, par une conduite auſſi chrétienne que ſoutenue. La même providence, pour accomplir tous ſes deſſeins ſur lui, préſenta une occaſion qui ne pouvoit paroître plus naturelle. François Sandoval, nommé par l'Empereur Charles V, Viſiteur de la Nouvelle Eſpagne, & chargé de l'exécution de quelques ordres, non moins difficiles qu'importans, crut avoir beſoin des conſeils de Chriſtophle de Lugo : il lui étoit devenu un homme néceſſaire : il lui rendit en effet de grands ſervices dans le Mexique. De Lugo n'avoit que la

qualité de Chapelain; mais le Visiteur ne se gouvernoit que par ses avis. Il en connut de plus en plus l'utilité: les ordres qu'il devoit faire exécuter en faveur des Indiens, ne devoient pas rencontrer une moindre opposition de la part des Espagnols du Mexique, qu'ils en avoient trouvé dans le Perou. Cependant l'adresse de Lugo à manier les esprits, & la confiance qu'il s'étoit d'abord conciliée, firent que les négociations du Visiteur eurent tout le succès qu'il pouvoit souhaiter: tandis que le Vice-Roi du Perou, Nunnez Vela, pour avoir voulu mettre les mêmes ordres en exécution, avec trop de rigueur, & sans les ménagemens nécessaires, ne fit qu'augmenter les troubles dans un grand Royaume, & y exciter une nouvelle guerre, où il perdit malheureusement la réputation avec la vie.

CLIV. Dextérité dans les affaires difficiles: vigilance à celle du salut.

Les Mexicains soumis obtinrent des conditions raisonnables, & ils s'en crurent redevables à celui qui avoit su leur faire respecter les volontés du Prince. Ce seul trait peut

faire connoître toute la capacité d'un homme qui, ménageant avec sagesse des intérêts très-différens, mérita en même-tems l'approbation de son Souverain, l'estime des Espagnols, & la reconnoissance des Indiens, à qui il procura une espece de liberté. Un ambitieux n'eût pas négligé de si favorables moyens de s'avancer & de faire fortune. Le pieux Ecclésiastique ne s'occupoit que de la pensée de la retraite, il la croioit nécessaire pour se mettre en état de travailler plus efficacement à son salut, & rendre ensuite son ministere plus utile au prochain. Il continuoit ses bons offices au Visiteur, & il ne les refusoit pas à ceux qui s'adressoient à lui, avec la confiance que leurs besoins & sa vertu leur inspiroient. Mais voulant se réserver à lui-même un tems pour être seul avec Dieu & nourrir sa piété, il avoit demandé une chambre dans le Couvent de Saint Dominique. Par cette alternative de travail & de solitude, il pratiquoit la charité & évitoit la dissipation. Tous ses momens étoient remplis.

La commiſſion du Viſiteur étant finie, il ſe diſpoſa à retourner en Eſpagne. De Lugo refuſa modeſtement de faire le même voyage, perſuadé que la volonté de Dieu étoit qu'il s'arrêtât dans le pays, où il voyoit qu'il y avoit beaucoup de bien à faire. Si cette réſolution ſurprit Sandoval, elle ne lui fut pas déſagréable, parce qu'il jugeoit que la préſence d'un homme de ce mérite étoit en effet néceſſaire dans la capitale du Mexique, pour le maintien des reglemens qu'on venoit d'y publier. Peu de jours après l'embarquement de l'un, l'autre ſe préſenta au Supérieur des Dominicains pour être admis au nombre de ſes Religieux. Il en pratiquoit déja la regle, & il en reçut l'habit le neuvieme Juillet 1547. Deux grands ſerviteurs de Dieu, le Pere Alfonſe Lucero, & le Pere Pierre Delgado, qui ſe ſuccederent dans la charge de Maître des Novices, le formerent en même-tems à la vie intérieure & apoſtolique. A ſa profeſſion, il voulut prendre le nom de Chriſtophle de la Croix, afin que ce nom fût

CLV. Le Viſiteur retourne en Eſpagne, & de Lugo s'arrête à Mexico : avec quels fruits pour lui même & pour le prochain.

CLVI. Sa profeſſion religieuſe.

pour lui un avertissement continuel que toute sa vie désormais devoit être consacrée à la mortification, & que comme il n'avoit été tiré de l'abîme du péché que par la vertu de la croix, ce seroit aussi par les seuls mérites du Crucifié, qu'il pouvoit espérer d'appeller & les infidèles à la foi, & les pécheurs à la pénitence.

CLVII.
Il se concilie l'estime & la confiance des grands & des petits.

On ne tarda pas à mettre ses talens à profit pour l'instruction des peuples ; & les fruits en parurent d'autant plus abondans & plus solides, que la sainteté de l'exemple soutenoit bien la ferveur de ses prédications. Dans tous les lieux où l'obéissance l'obligea de travailler, on vit de fréquentes conversions. Après qu'il eut exercé le saint ministere dans quelques parties du diocèse de Mexique, on le rappella dans la capitale, où sa grande réputation le faisoit desirer. Les personnes les plus distinguées par la piété ou par leur dignité, le Vice-Roi, & l'Archevêque de Mexique, aimoient à le consulter & à jouir de ses entretiens : car il ne se con-

cilioit pas moins l'affection que l'estime de tous ceux qui le connoissoient.

CLVIII. Femmes mondaines & scandaleuses rappellées au devoir.

Sous la direction d'un Ministre aussi éclairé que pieux, plusieurs femmes mondaines, qui avoient long-tems abusé de leurs richesses, & d'une fragile beauté, pour satisfaire leurs passions, & irriter celles des autres, changerent si bien de conduite, qu'on pouvoit les proposer pour des modèles de régularité & de modestie. L'ancien Historien en nomme plusieurs, entre lesquelles Anne d'Estrade, épouse de Don Alfonse Sousa, Trésorier de Mexique; & Catherine d'Aranda, dame de qualité de la même Ville, ne servirent pas peu à la conversion de plusieurs autres, par la bonne odeur d'une vie, qui fût depuis toute consacrée aux exercices de la pénitence ou de la charité, & à la pratique des bonnes œuvres. On vit aussi de jeunes Vierges, qui, aidées de la grace, & soutenues par les sages conseils du serviteur de Dieu, triompherent du monde & de la chair: la persécu-

Ant. Remezal.

tion domeſtique la plus rude & la plus opiniâtre ne put les empêcher de perſéverer juſqu'à la fin, dans la réſolution de n'avoir que Jeſus-Chriſt pour époux.

CLIX. Inſigne péchereſſe, qu'une grieve maladie fait paſſer de la préſomption au déſeſpoir.

Mais la plus éclatante de toutes ces converſions fut celle d'une dame appellée Anne de Trevinno. Idolâtre de ſa beauté, elle s'en occupoit uniquement, & ſe repaiſſoit agréablement de la penſée, que tout le monde s'en occupoit. Cet excès d'amour propre & d'orgueil l'avoit conduite à l'oubli de Dieu & de tous les devoirs de la Religion. Frappée d'une maladie que les Médecins jugerent d'abord dangereuſe, on l'avertit qu'il falloit ſe préparer au dernier paſſage; & on fut moins ſurpris que ſcandaliſé de lui entendre dire qu'elle n'en feroit rien, parce qu'une perſonne de ſa beauté ne mouroit pas ainſi à la fleur de ſon âge: tant il eſt vrai qu'un excès d'orgueil conduit à un excès de folie. Le mal cependant augmentoit toujours; & lorſque la pauvre malade en ſentit tout le danger, le déſeſpoir ſuccéda à la préſomption.

Elle continua à refuſer obſtinément de penſer à Dieu & à ſon ſalût, ſous prétexte que ſon arrêt, diſoit-elle, étoit prononcé, & qu'elle étoit déja jugée. Les parens & les amis, les Prêtres & les Religieux qui entreprirent de la conſoler, & de lui inſpirer des ſentimens de confiance en la miſéricorde du Seigneur, perdirent leur tems : & le Pere Chriſtophle de la Croix n'avança pas davantage dans ſes premieres viſites.

CLX. Obſtination de la malade, qui ſe roidit contre le zèle d'un S. Miniſtre.

Cependant la charité eſpére tout, & ne ſe rebute jamais : le diſciple de Jeſus-Chriſt redoubla, avec ſes pénitences, la ferveur de ſes prieres. Le jour & la nuit il ne ceſſoit de frapper à la porte de la miſéricorde, il prioit ſans ſe laſſer le Pere des miſéricordes de lui donner cette ame. Ce qui commençoit à le faire bien eſpérer, étoit que la malade témoignoit moins de répugnance à recevoir ſes viſites, & à l'écouter ; mais la dureté de ce cœur l'affligeoit toujours : après lui avoir repréſenté d'une maniere convenable à ſon état tout ce qu'on peut dire, & des miſéricordes infinies de Dieu,

& des mérites ſurabondans de Jeſus-Chriſt, le zèle le porta à lui faire un détail des déſordres de ſa vie paſſée, & de la maniere dont Dieu l'avoit converti ; il ne lui cacha pas même les pénitences dont il crucifioit ſa chair, ni les conſolations dont il étoit comblé au milieu de ces croix. Si donc, ajouta-t-il, un ſi grand pécheur a obtenu le pardon de ſes crimes, que ne devez-vous pas eſpérer de la bonté divine ? Les graces, reprit la malade, ſont données à ceux qui ont fait pénitence ; mais ayant vêcu comme j'ai fait juſqu'au moment où il faut paroître devant Dieu, je n'ai pas lieu d'eſpérer. Non, je n'eſpére point, parce que ma ſentence eſt prononcée ; & je me vois ſur le point d'être précipitée dans l'enfer.

CLXI. Après de longues réſiſtances, la grace change ſon cœur.

Mais, répliqua le zèlé Miniſtre, n'avez-vous pas appris dès votre enfance que le ſang de notre divin médiateur eſt d'un prix infini ? qu'il l'a répandu pour tous les hommes ; que Dieu exerce ſes grandes miſéricordes ſur de grandes miſeres, & que tant que le pécheur vit, il peut

recevoir la grace & le pardon. Toutes ces vérités ne faisoient encore aucune impression sur une ame qui n'écoutoit que ses noires pensées de désespoir. Elle ne répondoit rien, ou se contentoit de dire que l'espérance n'est bonne que pour ceux qui ont fait pénitence. Vous pensez donc, continua le saint Religieux, que malgré mes grands crimes, le Seigneur m'a fait la grace de faire pénitence, & de pratiquer quelques bonnes œuvres; si je vous les cédois, ces bonnes œuvres, quelles qu'elles soient, & si non content de prier pour vous, je m'engageois à expier sur mon corps la peine que méritent vos péchés, auriez-vous confiance en Dieu? Très-grande, dit la malade. Ces deux mots furent accompagnés & suivis d'un torrent de larmes. La grace, qui dès ce moment opéroit dans son cœur, en brisa la dureté; la confiance y entra avec la plus vive contrition; il ne fut plus nécessaire d'exhorter la malade à mettre ordre à sa conscience. Elle pria le charitable Ministre d'entendre sa confession, &

de l'aider à se mettre en état de recevoir les derniers sacremens.

CLXII. Heureuses suites de cette conversion.

La maladie d'une personne si connue avoit attiré les attentions de toute la Ville de Mexique : ses premieres dispositions avoient scandalisé tous les fidèles ; & tout le monde rendit graces à Dieu d'une conversion si peu espérée. Mais ce qui augmenta bien plus la joie de l'Eglise, c'est que la santé du corps ayant suivi celle de l'ame, toute la vie d'Anne de Trevinno ne fut désormais qu'un exercice persévérant de piété & de pénitence. Il plut au Seigneur de la lui prolonger, pour lui donner le tems & les moyens de donner autant d'exemples de vertu, qu'elle en avoit donné de mondanité & de vice.

CLXIII. Autre conversion plus prompte, & non moins remarquable.

Quoique la réputation du Pere Christophle de la Croix fût déja si grande, cette événement le fit encore plus rechercher, & le Seigneur opéroit tous les jours des choses admirables par son ministere. Un Mexicain emporté ayant frappé sa femme du poignard, il eut encore la cruauté de la laisser noyée dans

ſon ſang; quand on vint à ſon ſecours, elle touchoit déja à ſes derniers momens ; mais quoiqu'agoniſante, elle ne vouloit point pardonner ſon meurtrier : on eut le tems d'appeller le ſerviteur de Dieu, dont les paroles ou les prieres furent plus efficaces : peu contente d'accorder le pardon, la mourante le demanda elle-même de l'occaſion qu'elle pouvoit avoir donnée à la violence de ſon mari.

CLXIV. De Lugo continue ſes utiles travaux dans différens emplois.

De tels ſentimens ne peuvent être que l'effet de la grace, & il n'appartient qu'à la religion Chrétienne de les inſpirer. Celui dont il plaiſoit à Dieu de ſe ſervir pour des œuvres ſi ſaintes, en devenoit toujours plus humble. Rien n'étoit capable de lui faire oublier ſon néant & ſes anciens déſordres, qu'il ſe reprochoit ſans ceſſe. Mais parce que ſon humilité étoit ſincere, il ſut plier ſous l'obéiſſance, quand on voulut l'obliger d'accepter ſucceſſivement la charge de Maître des Novices, de Prieur du Couvent de Saint Dominique, & de Provincial de la Province de Mexique.

Tous ces emplois, après tout, ne s'accordoient pas mal avec sa vocation particuliere, qui sembloit le destiner à travailler au salut des ames, puisque dans le premier il formoit des sujets pour un Ordre apostolique, & des Ministres pour l'Eglise. Les deux autres lui donnoient la facilité d'employer utilement, selon les besoins des peuples, ceux qu'il trouvoit déja tout formés. Ce fut aussi toujours sa premiere & sa principale attention. Il faut ajouter que les devoirs multipliés de ses charges ne l'empêcherent jamais de donner son secours à tous ceux qu'il eut l'occasion d'instruire, de consoler, de retirer du péché, ou d'affermir dans la pratique du bien.

CLXV. Une longue & fâcheuse maladie lui fait éprouver tout ce qu'avoient mérité les péchés de sa pénitente.

Une longue & fâcheuse maladie, qui lui fit sentir les plus vives douleurs l'espace de treize années, fut un exercice continuel à sa patience, qui parut toujours héroïque ; mais non pas un obstacle à l'ardeur de son zèle. Nous avons remarqué que, pour obtenir la conversion d'une péchereſſe résolue de mourir sans

eſpérance, il s'étoit engagé d'expier ſur lui les peines qui étoient dues à ſes péchés. La miſéricorde de Dieu l'avoit exaucé, en changeant par ſa grace les diſpoſitions d'un cœur endurci, & rendant la ſanté à une mourante : ſa juſtice devoit auſſi être ſatisfaite, & la proportion gardée entre la qualité des péchés, & celle des ſouffrances. La moleſſe de cette femme mondaine, & un amour déréglé de ſa propre beauté, étoient les deux ſources de tous ſes déſordres. Le charitable médecin qui n'avoit pas craint de prendre ſur lui tout ce que la coupable auroit dû ſouffrir en cette vie, ſe vit couvert d'une lepre, dont la principale incommodité fut une ſoif extrême, & une chaleur d'entrailles qui le dévoroit.

CLXVI. Couvert de lepre, le S. Miniſtre n'eſt pas moins conſulté par une infinité de perſonnes qui l'approchent ſans danger.

On ne doit pas être ſurpris que toute la ſçience des médecins fût courte, & leurs remedes inutiles, contre une maladie de cette nature. Ce qu'on ne ſauroit ne pas admirer, c'eſt que ſon mal ne fut jamais contagieux, ni regardé comme tel ; on continuoit à s'adreſſer à lui dans

tous les besoins spirituels, non-seulement avec la même confiance, mais avec le même empressement. Bien des raisons l'auroient porté à vivre désormais inconnu dans la retraite, loin du commerce des créatures, uniquement appliqué à la priere, & humilié sous la main de Dieu, comme une victime de charité & de pénitence. Le Seigneur avoit sur lui d'autres vues pour la conversion & le salut de plusieurs. Dans tout le Mexique on le considéroit comme l'homme de Dieu, envoyé du ciel pour servir de modèle aux habitans du nouveau monde. Ces sentimens d'admiration & de respect étoient trop publics pour n'être pas connus du disciple de Jesus-Christ; ils étoient à charge à sa profonde humilité, & il s'en plaignoit quelquefois à Dieu même: hélas Seigneur, disoit-il en s'anéantissant, quand dissiperez-vous l'aveuglement de ces gens-là? faites connoître qui je suis; & ne permettez plus qu'on conserve tant d'estime pour un si grand pécheur.

Il

Il paſſa ainſi dans les ſouffrances, la patience & le travail, depuis le mois de Mars 1557, juſqu'à ſon bienheureux décès qui n'arriva que le 25 d'Octobre 1569. Sa lepre diſparut après ſa mort. La multitude du peuple & le concours continuel qui ſe fit auprès de ſon corps, retarderent les obſeques, qui furent fort célébres. On l'invoquoit publiquement comme un ami de Dieu; & les graces qu'on croyoit avoir reçues du ciel par ſes interceſſions firent que les fidèles continuerent à recourir à ſon tombeau dans leurs preſſantes néceſſités.

CLXVII. Sa mort précieuſe : dévotion des Mexicains.

La ville & tout le diocèſe de Mexique venoient de faire une autre perte, par la mort de Don Alfonſe de Montufar, leur premier Archevêque, qui les avoit conduits avec le zèle d'un paſteur, & la tendreſſe d'un pere, l'eſpace de dix-ſept années.



LIVRE QUATRIEME.

I. Alfonse de Montufar, premier Archevêque de Mexico : sa naissance & son beau naturel.

LA ville de *Loja*, appellée quelquefois *Lova*, à six lieues de Grenade, fut la patrie d'Alfonse de Montufar. Ses parens étoient nobles; mais il est beaucoup moins distingué par la noblesse du sang que par celle de la religion. Tous ses penchans sembloient le porter à l'amour du devoir & de la vertu : on peut dire qu'il la pratiquoit avant que de connoître le vice. Il n'avoit pas fini sa quinzieme année, que cherchant un asile à son innocence, il demanda & reçut l'habit de Saint Dominique, dans le couvent de Sainte Croix à Grenade.

II. Saint emploi du tems; fruit de ses études: sa réputation.

Dans un âge si tendre, la ferveur du jeune Novice, quoique d'une complexion assez foible, parut au-dessus des rigueurs de la regle. Si la priere publique faisoit dès-lors ses délices, il ajoutoit à la priere de saintes lectures, & l'étude de la religion : aussi le vit-on de bonne heure

en état d'enseigner dans les chaires ce qu'il avoit appris, moins dans les livres des Philosophes ou des Théologiens, que dans l'exercice de l'oraison. La Communauté de Ste Croix eut l'avantage de l'avoir deux fois pour Supérieur. Honoré du titre de Qualificateur du Saint Office, il s'étoit concilié la confiance de plusieurs illustres personnages : les Officiers de la Chancellerie, les Magistrats, les Chanoines de l'Eglise de Grenade aimoient à le consulter, & à profiter de ses lumieres.

III. Il est nommé par S. M. C. pour remplir le Siege de Mexique.

Ce fut le Marquis de Mondexar, qui ayant appris la mort du serviteur de Dieu, Jean de Zumaragua, premier Evêque de Mexique, dit à l'Empereur Charles V, alors en Allemagne, que ce grand siege ne sauroit être mieux rempli, que par le Pere Alfonse de Montufar, aussi estimé que connu dans tout le Royaume de Grenade. Sa Majesté Catholique agit en conséquence auprès du Pape Jules III, qui fit expédier les bulles, & le Général des Freres Prêcheurs permit au nouveau Pré-

lat de choisir dans sa Province, tels sujets qu'il trouveroit bon d'employer, ou dans le conseil, ou dans les missions de la Nouvelle Espagne. Dix bons Missionnaires de l'Ordre de Saint François, & autant de celui de Saint Dominique, s'offrirent à l'accompagner pour travailler sous ses ordres à la conversion des Indiens. Le célébre Barthelemy de Ledesma, depuis Evêque de Guaxaca, & le Pere François d'Espinosa (dont Augustin d'Avila parle avec beaucoup d'éloge) furent distingués parmi tous les autres : l'Archevêque voulut se servir de leurs talens, & de leurs lumieres pour le gouvernement de son Eglise (1).

IV. Etendue du zèle du bon Pasteur au milieu de son troupeau.

D'abord après sa consécration, qui fut faite en Espagne l'an 1553, l'Archevêque suivi de tous ses gens,

---

Aug. d'Avila, Hist. de la Pr. de Mex. l. 2. c. 47. p. 511. col. 1.

(1) *Tuvo licencia del Reverendissimo General de neustra Orden, para traer consigo dos Religiosos los que el quisiesse. El uno es oy obispo de Oaxaca, y el otro fue Fr. Francisco de Espinosa, gran Religioso, muy humile, sincero, pacifico, y muy amigo de Dios, &c.*

& ne mettant ſa confiance qu'en Dieu, ſe hâta d'aller chercher ſon épouſe dans un nouveau monde. Les Mexicains le reçurent avec autant de joie que de magnificence, comme leur pere commun; & ſes premieres actions le firent paroître véritablement digne de tous ces témoignages d'amour & de vénération. Gilles Gonzalez, dans ſon Hiſtoire de l'Egliſe de Mexique, nous a donné en peu de lignes, une idée générale de tout ce que le zèle actif, & la charité la plus ardente firent d'abord entreprendre à ce bon Paſteur pour connoître l'état actuel de ſon troupeau, & pourvoir ſans délai aux beſoins d'une Egliſe, dont le ſiege vaquoit depuis plus de cinq ans. Les Eſpagnols & les Indiens, ceux des Mexicains qui avoient déja embraſſé la foi, & ceux qui vivoient encore dans les ténébres du Paganiſme, ne furent pas les ſeuls objets de ſa ſollitude; il s'informa avec la même attention, & de la maniere dont on traitoit les naturels du pays, ſoit Fidèles ou Infidèles, & de la diligence des Miniſtres de l'Evan-

gile à remplir leurs fonctions envers les uns & les autres.

V. Visites pastorales dans la Ville & dans le Diocèse.

Après les fatigues d'une longue & pénible navigation, le zèlé Archevêque ne se permit point d'autre repos que celui qu'il trouvoit à se faire rendre un compte exact de tout ce qui pouvoit intéresser le salut des ames confiées à ses soins ; & pour commencer d'abord à corriger les abus, à réconcilier les familles divisées, à soutenir ou perfectionner ce qu'il y avoit de bon, il fit annoncer sans délai sa visite pastorale.

VI. Sa conduite envers les Indiens, fidèles ou infidèles, & envers les Missionnaires.

Son exemple, encore plus que sa présence, donna une nouvelle vigueur à toute la mission. Si les Indiens, qu'il aimoit avec tendresse, furent consolés par toutes les marques de bonté qu'il leur donnoit ; & soulagés par d'abondantes aumônes qu'il leur faisoit distribuer, ils ne furent pas moins édifiés de son application à les faire interroger sur les principaux mystères de la Foi Catholique, & à s'instruire de toute leur conduite. C'étoit aux Interprètes qui accompagnoient le Prélat, à faire l'examen de la capa-

cité des Néophites ; & aux Miſſionnaires, à répondre de la ſageſſe & des mœurs de ceux qu'ils avoient préparés pour les premiers Sacremens. Avant que de ſortir d'un lieu pour en viſiter un autre, notre Archevêque donnoit de ſa main le Baptême à un nombre d'Indiens, & la Confirmation à pluſieurs autres, qui perſéveroient avec édification dans les pratiques chrétiennes. Il ſe rendoit cependant fort attentif à diſtinguer entre les Miſſionnaires ceux qui rempliſſoient tous leurs devoirs en vrais Diſciples de Jeſus-Chriſt, & ceux qui montroient moins de zèle, moins de vigilance. S'il applaudiſſoit publiquement aux uns, il ne décourageoit pas les autres : il ne les reprenoit jamais qu'en particulier, & toujours avec modération, ſçachant bien qu'un zèle amer, un zèle indiſcret n'eſt point un remede, mais un nouveau mal.

VII. Premier Concile Provincial de Mexico.

Ce ne fut qu'après avoir fait en perſonne la viſite de tout le Diocèſe, & pris toutes les connoiſſances néceſſaires, que le vigilant Paſteur aſſembla ſon Concile Provincial dans

la Ville de Mexico l'an 1555. Les Evêques ses Suffragans s'y trouverent, ou en personne, ou par leurs Procureurs, ainsi que les Députés des Chapitres, & les autres qui avoient droit de représenter dans ces sortes d'assemblées (1). L'Evêque d'Angelopolis fut chargé de mettre en ordre les Actes du Concile; chacun devoit en procurer l'exécution dans son Diocèse, & le Métropolitain étendoit ses soins sur toute la Province, selon l'esprit des Canons.

VIII. On multiplie les maisons d'instruction, & on réprime l'excès du luxe.

Le nombre des nouveaux Chrétiens étoit déja fort grand dans la nouvelle Espagne; & il n'y avoit pas une moindre multitude de Sauvages encore Idolâtres, soit sur les montagnes, ou dans quelques contrées reculées. Les uns avoient besoin d'une plus grande instruction, & il falloit appeller les autres à la Foi par la prédication: quelque mul-

(1) L'Archevêque de Mexico a six Suffragans, Tlascala (ou Angelopolis) Guaxaca, Mechoacan, Guadalaxara, Yucatan & Durango.

tipliés que fussent alors les Ministres de l'Evangile, il s'en falloit de beaucoup qu'ils pussent suffire à tout, & à tous ceux qui avoient besoin de leur ministere dans tant de différentes Provinces. On résolut donc d'établir de nouvelles maisons d'instruction, ou de nouveaux Couvens, & notre Archevêque en fonda quelques-uns dans l'étendue de son Diocèse. Il agit aussi de concert avec le Gouvernement politique, pour mettre quelques bornes au luxe excessif des riches. De-là la défense qui fut faite aux Orféyres, de consumer une quantité d'or à satisfaire la vanité ou l'ambition démesurée des femmes (1).

IX. Somme des cas de conscience en langue Mexicaine.

Vers le même tems Barthelemi de Ledesma) que Gilles Gonzalez appelle ici le compagnon de notre Archevêque) fut chargé d'écrire une Somme des Cas de Conscience, & cela en langue Indienne, pour l'ins-

(1) *En el año de 1554, se prohibiò, que nò huviesse en Mexico plateros de oro, para excusar la infinita ambicion de las mugeres, y daños de gastos excessivos, &c.* The. Eccl. p. 33.

truction des nouveaux Chrétiens ; & pour celle de leurs conducteurs, dont le travail ne pouvoit qu'être bien soulagé par la décision claire & solide de plusieurs cas, capables d'en embarrasser quelques-uns, ou de les jetter dans des doutes, particuliérement dans l'administration des Sacremens. Cette Somme fut imprimée d'abord à Mexico l'an 1560, & réimprimée à Salamanque en 1585 (1).

X. Le Pape & le Roi Cath. font ériger une Université à Mexico, & lui donnent les Statuts de celle de Salamanque.

Il faut regarder comme un autre bienfait, plus important encore pour l'Eglise de Mexico, l'Université accordée à la Ville Royale. Cette érection, il est vrai, avoit été faite ou commencée dès l'an 1551, avec l'approbation du Saint Siege, & par l'ordre de Sa Majesté Catholique ; mais ce ne fut que plusieurs années après, qu'Alfonse de Montufar reçut

---

Echard de script. t. 2. p. 352.

(1) *Scripsit instante F. Alfonso de Montufar, Ord. præd., Episcopo Mexicano, una soma de casos de conciencia, o de los Sacramentos, Mexici 1560, quæ postea aucta, & recognita iterum prodiit salmanticæ 1585, &c.*

les Statuts que le Pape Paul IV donnoit à la nouvelle Univerſité, & qui ſont les mêmes qu'on ſuivoit à Salamanque. On les fit auſſitôt proclamer par le Crieur public, dans toutes les rues de Mexico. On n'oublia point ſans doute d'en donner connoiſſance à tous les peuples de la nouvelle Eſpagne. Le Roi Catholique, Fondateur de cette Univerſité, la mit ſous la protection des Vices-Rois & de l'Audience Royale, déclarant en même-tems que Saint Paul, le Docteur des Gentils, en ſeroit reconnu le premier Patron, & qu'on fêteroit à perpétuité le 25 de Janvier, jour de ſa Converſion; ce qui a été toujours religieuſement obſervé.

XI. Premiers Profeſſeurs de la nouvelle Univerſité.

Parmi les ſçavans Profeſſeurs qui furent d'abord choiſis pour remplir les Chaires de la nouvelle Univerſité, le Pere Echard, après les Auteurs Eſpagnols, nomme Barthelemi de Ledeſma; mais Gilles Gonzalez ne fait mention que de Pierre de Peña, Dominicain, & d'Alfonſe de la Vera-Cruz, Auguſtin. Celui-là eut la premiere Chaire de Théolo-

gie, & celle de l'Ecriture-Sainte fut donnée à celui-ci (1).

XII. Premiers gradués dans les Facultés de l'un & de l'autre droit.

Les premiers Gradués dans la Faculté de Théologie, furent le même Alfonse de la Vera-Cruz, & François Ximenès. On nous a conservé aussi les noms des sept ou huit Auditeurs, ou Juges de l'Audience Royale, qui les premiers prirent les grades dans les Facultés de Canonistes & de Legistes; sçavoir, Antoine Rodriguez de Quesada, Antoine Mexia, François de Herrera, Gomez de Santillan, Diego de Arevalo, Barthelemi de Melgare, Barthelemi de Frias Albornos, & François de Salazar.

XIII. Concours & émulation des Etudians.

On ne sera point surpris que le concours & l'émulation des Etudians ayent d'abord donné un grand lustre à l'Université de Mexico, si on fait attention que déja depuis

---

(1) *Nombraron por Catedratico de prima de Theologia, al maestro fray Pedro de la Peña, Religioso Dominico: La prima de l'Escritura, al maestro fray Alonso de la Vera-Cruz, de la Orden de San Augustin. Y para las demas, varones doctos, y sabios.*

The. Eccl. p. 32.

bien des années on avoit érigé dans la Ville Royale des Ecoles & des Colleges, tant pour les naturels du pays, que pour les jeunes Creoles, & qu'il ſe trouvoit un très-grand nombre de familles Eſpagnoles répandues dans ce vaſte Royaume. La réputation des Profeſſeurs faiſoit celle de l'Univerſité ; & la paix ainſi que le bon ordre s'y maintenoient par la parfaite intelligence qui regnoit entre l'Archevêque, le Vice-Roi, les Magiſtrats, & le Chapitre de la Métropole.

XIV. Mort du Viceroi Don Louis de Velaſco : ſon éloge.

Les excellentes qualités de Don Louis de Velaſco, alors Vice-Roi de la nouvelle Eſpagne, ne contribuerent pas peu à mettre ſur un grand pied ce nouvel établiſſement. Homme droit, prudent, déſintereſſé, ami de la paix, de la juſtice & de la Religion; ne ſçachant ni théſauriſer, ni refuſer ſon ſecours à qui le reclamoit, il oublioit ſes propres intérêts, ſouvent il les ſacrifioit, pour ne s'occuper que de ce qui concernoit le ſervice de Dieu ou du Roi, & le véritable avantage des peuples qu'il gouvernoit. Auſſi la mort de

Louis de Velaſco fut-elle regardée comme une perte générale, l'une des plus ſenſibles à tous les Etats de la nouvelle Eſpagne. C'eſt le témoignage qu'en rendoit au Roi Catholique, Philippe II, le Chapitre de Mexique, dans ſa lettre du 8 Septembre 1564 (1).

XV. Sollicitude & charités de l'Archevêque de Mexico.

Dans cette affliction commune les Fidèles trouverent un ſujet de conſolation, & les pauvres un ſoulagement dans la charité de leur Archevêque. Chaque année il viſitoit quelque partie du Diocèſe ; & ſa premiere attention étoit toujours de pourvoir aux beſoins ſpirituels de

The. Eccl. p. 34.

(1) *Ha dado, en general, à toda eſta nueva Eſpaña muy grande pena ſu muerte, porque con la larga experiencia que tenia, governava con tanta rectitud, y prudencia, ſin hazer agravio à ninguno, que todos le teniamos en lugar de Padre. Murio el poſtrer dia de Julio de 1564, muy pobre, y con muchas deudas, porque ſiempre ſe entendio del, tener por fin principal, hazer juſticia con toda limpieza, ſin pretender adquirir coſa alguna, mas de ſervir à Dios, y à V. Mageſtad, ſuſtentando el Reyno en ſuma paz, y quietud, &c.*

ſon troupeau, ſans négliger les temporels. Tout ce qu'une ſage économie & ſa vie très-frugale lui avoient permis d'épargner, il le répandoit à pleines mains ſur les indigens, ſoit Indiens ou Eſpagnols, dont ſes viſites paſtorales lui découvroienr les néceſſités. De fréquentes infirmités & une longue maladie l'ayant retenu dans ſa Ville Epiſcopale les deux dernieres années de ſa vie, Montufar fit alors, par le miniſtere de Ledeſma, ce qu'il ne pouvoit plus faire par lui-même.

XVI. Sa ſainte mort.

Mais ce que le bon Prélat interrompit le moins, ou plutôt ce qu'il ne négligea jamais, fut l'exercice de la priere, de la pénitence, & de toutes les bonnes œuvres, compatibles avec ſon état de langueur & d'épuiſement. Auguſtin d'Avila remarque, que la plus grande preuve de ſon affection conſtante pour l'Inſtitut qu'il avoit embraſſé dans ſa jeuneſſe, fut d'en garder exactement la regle & les conſtitutions dans la viellieſſe même, & malgré ſes infirmités (1). Après dix-ſept ans d'Epiſ-

(1) *En lo que mas moſtrò ſu aficion à la*

copat, il mourut le 7e jour de Mars 1569, & voulut être enterré parmi ſes freres, dans l'Egliſe de Saint Dominique de Mexico.

Entre les illuſtres perſonnages qui rendirent des ſervices importans, tant à l'Egliſe qu'à la nation Mexicaine, pendant l'Epiſcopat d'Alfonſe de Montufar, & qui moururent en réputation de ſainteté ſous celui de ſon Succeſſeur, on diſtingue avec raiſon le Pere André de Moguer, comparable aux anciens fondateurs des plus ſaintes Religions, ſelon l'expreſſion d'Auguſtin d'Avila.

XVII. Travaux apoſtoliques d'André de Moguer ſous les deux Archevêques.

André de Moguer, Profès du Couvent de Saint Etienne de Salamanque, avoit fait le premier eſſai de ſon Apoſtolat ſur les montagnes d'Andalouſie, lorſque la Providence le fit paſſer dans le Mexique. On le vit travailler avec fruit dans la Capitale de ce grand Empire, puis dans la Ville des Anges, enſuite dans

---

Aug. d'Av. l. 2. p. 511. col. 2. *orden, fue en guardar ſus conſtitutiones en ſu dignidad; mientras los muchos años y enfermedades no ſelo eſtorvaron. Tenia ya el buen Arçobiſpo ochenta años, &c.*

celle de Guaxaca. Ennemi de l'oisiveté, lorsqu'il n'avoit pas l'occasion d'instruire les Indiens, ou de leur administrer les Sacremens, il s'occupoit de l'oraison, de l'étude, ou il écrivoit les actions des saints personnages dont il s'efforçoit d'imiter les vertus & de suivre les exemples : on le voyoit toujours occupé à quelque exercice conforme à son état & à sa profession. Le zèle du salut des ames, une ardente charité, & l'amour de la justice rendirent son ministere également utile à ses freres dont il eût plus d'une fois le gouvernement, aux peuples, dont il procuroit de toutes ses forces l'instruction & le soulagement, ne cessant de se faire tout à tous, par le desir de les gagner tous à Jesus-Christ, & à ceux qui étoient élevés en dignité, pour les porter à donner l'exemple, & à réprimer ou corriger les désordres.

XVIII. Ce qu'il exige du nouveau Viceroi son pénitent.

Le Vice-Roi du Mexique, Don Antoine de Mendoza, l'ayant pris pour son Confesseur, ce qu'il exigea d'abord de lui, fut de ne jamais accorder à la sollicitation des Grands,

ce qui ne feroit point conforme aux loix & à l'équité. Ce Vice-Roi craignoit Dieu, il accepta volontiers la condition; & il montra dans beaucoup de rencontres toute la fermeté dont il avoit befoin pour ne pas trahir fa confcience, en favorifant les paffions d'autrui. Cette fermeté déplût à plufieurs, & elle attira bien des embarras au P. Moguer. Les uns le fatiguoient par des affiduités qui ne finiffoient pas. Les autres ne rougiffoient pas quelquefois de mêler les menaces parmi les fupplications & les promeffes, qui n'étoient gueres écoutées. Quelques-uns porterent le defir de la vengeance encore plus loin. Mais Dieu n'abandonna pas fon ferviteur; fa prudence le fervit au befoin, & fa vertu éclata furtout dans les pieges qu'on lui avoit tendus, pour le noircir & le diffamer (1).

Echard t. 2. p. 235.

(1) *Ab Antonio de Mendoza primo Mexici pro-Rege confcientiæ arbiter etiam affumptus, cui & auctor fuit, ne quod ab ipfo nonnulli poftulabant iniquum, etfi prævotentes, concederet : quam ob caufam, ab iftis gra-*

Il faut paſſer ici ſous ſilence certaines circonſtances dans leſquelles une autre Egyptienne, ayant trouvé dans le chaſte Confeſſeur un autre Joſeph, ne pût s'empêcher de rendre un témoignage qui devint public à ſa propre confuſion.

XIX. Combien ſa charité pour les pauvres Indiens leur rend ſon miniſtère utile.

La réputation d'André de Moguer lui attiroit bien des occupations, & il faiſoit toujours de nouveaux fruits parmi les habitans de Mexique; ſon attrait cependant le portoit à ſe livrer plus volontiers aux beſoins des pauvres Indiens. Il converſoit avec eux, les catéchiſoit, ſupportoit leurs humeurs avec une bonté de pere. Toujours prêt à s'intéreſſer en leur faveur, il leur procuroit par ſes amis les ſervices qu'il ne pouvoit leur rendre lui-même. Quand il en trouvoit d'un eſprit ſolide & plus ouvert, il ne ſe contentoit pas de leur apprendre les choſes abſolument néceſſaires au ſalut; il les inſtruiſoit plus à fonds des régles de la

viſſimè exactus, patientiſſimè omnia tulit, eorumque artes ac inſidias prudenter eluſit, &c.

morale, de la vie intérieure, & de tout ce qui conduit à la perfection chrétienne. On assure qu'il a laissé plusieurs éleves parmi les Indiens déja capables de bien instruire les autres, & de leur servir de maîtres.

XX.
Peste qui ravage les Indiens, sans ralentir le zèle de leur Apôtre.

Une horrible peste ravageant les Indiens dans la Ville appellée des Anges, ou Angelopolis, le charitable Religieux courut d'abord à leur secours, & il le leur continua autant de tems que dura ce terrible fléau, exposant généreusement sa vie pour leur service, leur administrant les Sacremens, procurant toute sorte de soulagemens aux malades, & les aidant à bien mourir. Pour ne leur manquer en rien, il se manquoit souvent à lui-même, passant le jour entier dans des lieux très-infects, & respirant un air corrompu, sans prendre aucune nourriture jusqu'au soir. Quand il avoit secouru les uns dans le Fauxbourg Saint-Paul, il alloit rendre le même service à ceux qui gémissoient dans la campagne. Un jeune Profès qui l'accompagnoit, accablé de travail, & pressé par la faim, lui dit un jour sur les quatre

heures du ſoir : Mon Pere, je n'en puis plus de foibleſſe : allons-nous-en, s'il vous plaît, au Couvent ; quand nous aurons pris quelque choſe, nous pourrons mieux ſupporter le travail. Souvenez-vous, mon fils, répondit le Pere, que ce n'eſt pas ſeulement de pain que l'homme vit. Le Seigneur, qui nous fait la grace de ſecourir ces pauvres affligés, nous fortifiera nous-mêmes, ſi nous l'aimons ; gardons-nous donc bien de laiſſer mourir un Indien ſans Sacremens, pour aller prendre quelque nourriture.

XXI. La contagion ſe répand : ſurcroît de travail pour le diſciple de J. C. Sa mort.

Lorſque la contagion déja éteinte à Angelopolis & dans ſon voiſinage, commença à ſe faire ſentir à Acapulco, Ville de la nouvelle Eſpagne ſur la Mer du Sud, notre Miſſionnaire y vola, pour y rendre les mêmes ſervices de charité aux peſtiférés, non-ſeulement aux nouveaux Chrétiens, qui étoient le premier objet de ſa charité, mais aux Infidèles mêmes. Il eſpéroit qu'une charité ſi prévenante en pourroit gagner quelques-uns. On peut préſumer que le Seigneur, qui avoit

toujours béni ſon miniſtere, lui auroit donné encore cette conſolation; mais il ſe vit bientôt atteint lui-même de la maladie contagieuſe qui mit fin à ſa vie & à ſes travaux, le 18 Avril 1576 ou 1577.

XXII. Diſette, mortalité, attentions de la Providence.

Cette année, funeſte aux Indiens dans le Mexique, préſenta aux zèlés Miſſionnaires bien des occaſions d'exercer la charité & la patience. La peſte qui croiſſoit & s'étendoit toujours, enlevoit à centaines les naturels du pays; & les pluyes continuelles, en empêchant de travailler les terres, ou en pourriſſant les ſemences, avoient cauſé une diſette générale. Ainſi ce pauvre peuple, affligé en même-tems d'un double fléau, auroit péri ſans reſſource & ſans ſecours, ſi la Providence n'eût excité en leur faveur, & les attentions particuliéres du Vice-Roi Dom Martin Henriquez, & le zèle des hommes Apoſtoliques. Il ſe trouva bien de bons Eccléſiaſtiques, & un plus grand nombre de Religieux de différens Ordres, qui ne refuſerent pas leur miniſtere au beſoin.

Le Provincial de la Province du

Mexique ayant fait sçavoir à ses Communautés ses intentions touchant les besoins des Indiens pestiférés, vingt-quatre Religieux s'offrirent d'abord pour ce dangereux service. Il y avoit dans le nombre dix-neuf Prêtres, deux Diacres, un Acolyte, & deux Freres Convers. Tous pouvoient donner différens secours aux malades : ils le firent avec une charité si chrétienne & si persévérante, qu'ils y trouverent eux-mêmes la récompense de leurs travaux par une sainte mort.

XXIII. La contagion en épargnant les Espagnols irrite contre eux les Indiens pestiférés : leur violens & injustes soupçons : leurs excès.

Il ne faut pas douter que le Seigneur n'ait fait servir une charité (1) si héroïque au salut d'un grand nombre d'Indiens qui voyoient le pieux empressement des Ministres de Jesus-Christ qui s'oublioient eux-mêmes pour les soulager, les consoler,

(1) *El travajo de los Religiosos en Curarlos, y administrarles los Sacramentos, costò à la Provincia 24 frayles todo el tiempo, que durò la pestilencia. Los dos fueron Diaconos, y los dos legos ; y el uno Acolito ; y los demas sacerdotes.* Aug. d'Avila, Hist. Mex. l. 2. c. 49. p. 517. coll. 2.

leur administrer les Sacremens, & les exhorter à se soumettre aux ordres de la Providence. Il faut pourtant avouer que les malades furent livrés à une violente tentation, qui exerça bien le zèle & la patience des autres. La contagion, qui gagnoit de proche en proche tous les Bourgs & toutes les cabanes des Indiens, sembloit respecter les colonies des Espagnols : ils jouissoient tous à l'ordinaire de la santé, & il n'y avoit que ceux qui servoient les pestiférés, qui fussent exposés à la même maladie. Les naturels du pays qui firent leurs réflexions sur cet évènement, entrerent dans de violens soupçons ; & le Démon s'en prévalut pour réveiller leur antipathie contre ces Etrangers. Le souvenir de tout ce qu'ils avoient souffert de leur part, & la folle imagination que les fléaux dont ils se trouvoient actuellement accablés, leur venoient encore de la malice de leurs maîtres : tout cela porta plusieurs de ces pauvres affligés à une espéce de rage & de fureur. On assure que quelques-uns en vinrent à cette extrémité

trêmité que d'infecter leurs fruits, & de paîtrir le pain qu'ils vendoient au marché avec le ſang des peſtiférés, pour faire périr ceux qu'ils regardoient comme leurs plus cruels ennemis.

XXIV. Pluſieurs ont le bonheur de ſe reconnoître & de mourir en Chrétiens, par les ſoins des SS. Miniſtres.

La vengeance eſt communément la paſſion dominante des Sauvages. Il ne faut donc pas s'étonner, que dans un tems d'épreuve & de mortalité, Satan ait travaillé à enflammer cette cruelle paſſion, pour perdre à jamais ceux de ces nouveaux Chrétiens que la douceur de l'Evangile n'avoit point changés, ou qui n'avoient pas aſſez répondu à la grace de la vocation, pour corriger les vices du naturel & de la premiere éducation. Le Seigneur cependant ne les abandonna pas dans ce preſſant beſoin : les vigilans Miniſtres s'apperçurent bientôt de cette tentation commune; & pour faire rentrer en eux-mêmes ceux qui avoient eu le malheur de s'y livrer, ils employerent tout; la vertu de la parole, la ſainteté de l'exemple, les exhortations les plus touchantes, les charitables aſſiduités, le jeûne & la

priere. Ils eurent la consolation d'être témoins des dispositions chrétiennes, dans lesquelles la plûpart de ces Indiens rendoient les derniers soupirs.

XXV. Missionnaires qui meurent dans ce glorieux travail.

Parmi les Religieux qui terminerent saintement leur carriere cette même année, la plûpart dans l'exercice de la charité, l'Historien du Mexique en distingue quelques-uns; André Martinez, Diego de Caraza, François de Berrio, Jean d'Alcazar, Jacques de Saint-Dominique, &c.

André Martinez, Profès du Couvent de Mexico, s'étoit préparé aux travaux de l'Apostolat par l'exercice de l'oraison & d'une rigoureuse pénitence. Envoyé à la Ville des Anges, & ensuite à celle de Vera-Cruz, il attira bien des Infidèles à la Foi, & fit entrer des pécheurs dans les voyes du salut, moins peut-être par la ferveur de ses prédications, que par la bonne odeur d'une vie toujours conforme aux grandes vérités qu'il annonçoit. Il mourut dans une si haute opinion de sainteté, qu'on conduisoit de loin les malades à son tombeau.

Si une contagion, non moins cruelle que répandue, n'intimidoit point les Religieux Miſſionnaires, dévoués par charité au ſervice des Indiens affligés, elle ne pût non plus arrêter le zèle de l'Archevêque de Mexico, ni lui faire interrompre le cours de ſes viſites paſtorales; & ce fut par cet endroit que Don Pedro de Moya, digne ſucceſſeur d'Alfonſe de Montufar, commença à donner les preuves les plus réelles de la charité d'un bon Paſteur pour ſes brebis.

XXVI. Zèle de l'Archevêque de Mexico Don Pedro de Moya.

Cet illuſtre perſonnage, natif de Cordoue, Licencié de Salamanque, & Inquiſiteur de Murcie, étoit déja avantageuſement connu dans la Cour d'Eſpagne, lorſqu'en 1572 il fut envoyé par Sa Majeſté Catholique dans le Mexique avec la qualité de Viſiteur & de Préſident de l'Audience Royale. Nommé l'année ſuivante à l'Archevêché de cette Capitale, il reçut les Bulles du Pape Gregoire XIII, ainſi que la Conſécration & le Pallium, des mains de Don Antoine Moralès, Evêque d'Angelopolis, ſon Suffragant.

XXVII. Sa naiſſance, ſes titres, dans l'une & l'autre Eſpagne.

XXVIII. Fruits de ses premieres visites.

Selon les expressions de Gilles Gonzalez, il s'appliqua d'abord à combattre les vices, les scandales publics ; à corriger un grand nombre d'abus qui se fortifioient ou s'introduisoient tous les jours, & à perfectionner son Clergé, qui s'étoit fort relâché pendant la vacance du Siege. Les visites épiscopales, dans une grande partie du Diocèse, suivirent de près celles qu'il venoit de faire dans la Ville même de Mexique, & les charités qu'il aimoit à répandre sur les pauvres Indiens, en les rendant toujours plus attentifs aux instructions, leur firent goûter toute la douceur de son gouvernement (1).

XXIX. Suite des visites pastorales.

Ce que le charitable Pasteur avoit fait avec autant de fruit que de fatigue dans une partie de son Diocèse, pendant les années 1574 & 1575, il

---

The. Eccl. p. 33.

(1) *Desterrò de Mexico, y de todo el Arçobispado gran multitud de abusos : Deseoso del aprouechamiento de sus Clerigos... Visito gran parte del Arçobispado, y dio crecidas limosnas : favorecio mucho à los Indios ; y en su tiempo gozaron de un maravilloso govierno.*

le fit dans quelques autres endroits & avec les mêmes ſuccès en 1577. Il conféra le Sacrement de Confirmation à un grand nombre de nouveaux Chrétiens ; & il les conſola tous, ſoit par ſes manieres pleines d'affabilité, ſoit par ſes pathétiques exhortations & par ſes largeſſes.

XXX. Mort de quelques SS. Perſonnages.

Cependant l'Egliſe de Mexique faiſoit de tems en tems des pertes conſidérables qui ne pouvoient que lui être toujours bien ſenſibles : autant qu'elle avoit été édifiée & enrichie par les travaux Apoſtoliques, ou par la ſainte vie de quelques-uns de ſes Miniſtres, autant étoit-elle affligée de leur mort, quelque précieuſe qu'elle pût être devant le Seigneur.

XXXI. Jean de Meſa.

Le vénérable Jean de Méſa, ſaint Eccléſiaſtique, le pere des pauvres, des veuves, des orphelins, l'ami, le bienfaiteur, & l'un des imitateurs de Gregoire Lopez, après avoir répandu la bonne odeur de Jeſus-Chriſt parmi les Infidèles & les Fidèles en différentes contrées, mourut à Me-

xique dans une haute opinion de ſainteté (1).

XXXII. Alf. de Vera-Crux, Religieux Auguſtin.

Cette mort avoit peut-être précédé (ou ſuivi de près) celle du Pere Alfonce de Vera-Cruz, Religieux Auguſtin, qui avoit beaucoup contribué à la propagation de la foi parmi les Idolâtres, & à la perfection des études dans l'Univerſité de Mexique, lorſqu'il ſe repoſa dans le Seigneur, l'an 1580. Ses obſéques furent honorées, non-ſeulement de la préſence de l'Archevêque, du Vice-roi, de l'Audience Royale, des deux Chapitres de la Capitale, du Corps de l'Univerſité, & de preſque tout le Clergé ſéculier & régulier, mais auſſi des plus grandes marques de reſpect & de vénération d'un peuple infini.

XXXIII. Son oraiſon funèbre.

Pierre Ortiz, de l'Ordre de Saint François, chargé de faire l'Oraiſon funebre, la termina par une réflexion qui fut applaudie. La ſainteté, dit-il, (2) de notre illuſtre défunt eſt en-

---

The. Eccl. p. 36.

(1) *Tambien fue celebre en ſantitad y vida muy Apoſtolica el venerable P. Juan de Meſa, ſacerdote Clerigo, de admirable vida, que paſsò al Cielo, con titulo de ſanto....*

(1) *La fama ſanta del difunto era muy cono-*

core plus connue dans le Ciel, dont il eſt habitant, que ſur la terre, où il a fait valoir le talent qui lui a mérité la vie éternelle.

Un autre Religieux de Saint Auguſtin, nommé Martin de Perea, rempliſſoit alors, avec une grande réputation de prudence & de capacité, une chaire de Théologie dans l'Univerſité de Mexique: au moment que ſa communauté l'eut élu pour Prieur, il abdiqua cet honorable & utile emploi, ſans être fléchi ni par les prieres des Etudians, ni par les inſtances de ſes amis, parce que les deux occupations lui paroiſſant incompatibles, il croyoit ne pouvoir ſe charger en même-tems de toutes les deux, ſans un grand préjudice de l'une ou de l'autre. On admira plus ſa conduite qu'on ne ſe ſentoit porté à l'imiter : cette contradiction n'eſt-elle pas de tous les tems & de tous les pays ?

XXXIV. Exemple de ſageſſe & de régularité peu imité.

A la demande du Roi Catholique Philippe II, onze Carmes réformés

XXXV. Les Carmes Réformés ar-

cida en el Cielo; donde ya era morador, y en la tierra, donde avia negociado el talento, y premio de la vida eterna.

rivent à Mexique en 1585.

se rendirent dans le Mexique l'an 1585, sous la conduite de leur Supérieur, appellé Jean de la Mere de Dieu. On leur donna d'abord l'Hermitage de Saint Sébastien, où dès le mois de Janvier suivant, on jetta les fondemens d'un Couvent plus spacieux; ce qui se fit, dit un Ecrivain, avec l'approbation de l'Archevêque, du Vice-Roi, de l'Audience Royale, & l'applaudissement du Chapitre, ou plutôt de tout le Clergé tant Séculier que Régulier (1).

XXXVI. Fondation d'un Monastère Royal pour 84 Religieuses.

Une semblable solemnité fit encore plus d'éclat deux ans après, à l'occasion du Monastere royal dit de *Jesus-Maria*. Le Roi Catholique, Philippe II, Fondateur & Patron, donna d'abord de grosses sommes, tant pour la construction, l'ameu-

---

The. Eccl. p. 38.

(1) *En tiempo deste Prelado el año de 1585, por mandado del Rey D. Filipe segundo passaron à Mexico onze Religiosos de la Orden de Carmelitas Descalços: Tomaron possession de la Ermita de San Sebastian, para fundar su Convento en Diez y ocho de enero del año de 1586. Siendo Virrey el Marques de Villa-Manrique.*

blement & la décoration d'un vaſte édifice avec ſon Egliſe, que pour l'entretien de quatre-vingt-quatre Religieuſes, le fonds de ces revenus annuels ne pouvoit être que conſidérable. La pieuſe intention de Sa Majeſté dans cette fondation, étoit de procurer dès-lors, & pour la ſuite des ſiecles, un honnête établiſſement à de pauvres Filles, iſſues des Conquérans ou des premiers Colons de la nouvelle Eſpagne, qui s'étant diſtingués dans la conquête du pays, n'avoient pas laiſſé à leurs deſcendans de quoi pouvoir ſe ſoutenir avec honneur. Le Roi Philippe III répondit depuis aux juſtes deſirs de ſon pere, en faveur du même Monaſtere. Mais c'eſt principalement à la Religion & à la ſolide vertu de ces épouſes de Jéſus-Chriſt qu'on doit attribuer les bénédictions que le Ciel a long-tems répandues ſur cette ſainte maiſon.

XXXVII. Abus qui s'introduiſent inſenſiblement.

Cependant, ni les beaux exemples des perſonnes de piété, de l'un & de l'autre ſexe, ni la vigilance continuelle d'un Paſteur zèlé, ne pûrent empêcher les abus de croître

& de s'enraciner parmi les anciens chrétiens, & quelquefois parmi les nouveaux, qui ſe trouvoient en plus grand nombre, & dans la Ville & dans le Diocèſe de Mexique. La cupidité & l'injuſtice d'une part; l'antipathie ou la vengeance de l'autre, fomentoient entre les deux Nations comme une eſpece de guerre, qui ſans éclater d'une certaine façon, ne laiſſoit pas d'avoir de mauvais effets : la charité en étoit bien refroidie, & les ſueurs des meilleurs Miſſionnaires quelquefois moins utiles.

XXXVIII. Ce que le premier concile Provincial de Mexique avoit commencé en 1555.

Dans le premier Concile Provincial de Mexique, célébré par Alfonſe de Montufar, on avoit eſſayé de couper ces racines amères par tous les moyens que la douceur évangélique ſçait employer, pour que les différentes Nations appellées à la même foi ne fiſſent qu'un ſeul & même troupeau ſous la houlette du même Paſteur. Trente années s'étoient déja écoulées depuis la célébration de ce Concile; & on ſentoit la néceſſité d'en renouveller les decrets, ou d'en faire même de nouveaux.

L'Archevêque Don Pedro de Moya en aſſembla donc un ſecond vers la fin de Septembre 1585. Les Evêques de Tlaſcala ou d'Angelopolis, de Mechoacan, d'Yucatan, d'Antequera, & celui de la nouvelle Galice, s'y trouverent, & agirent tous dans un parfait concert, tant pour favoriſer les progrès de la foi, le maintien de la diſcipline, & le réglement des mœurs, que pour cimenter l'union & la paix entre les Eſpagnols & les Indiens déja ſoumis. C'étoit l'un des principaux objets de cette ſainte aſſemblée. Le Docteur Dom Jean de Salcedo, Doyen du Chapitre, & Profeſſeur en Droit dans l'Univerſité, dreſſa & mit en ordre les decrets du Concile. On remarqua que les ſentimens unanimes de tous les Prélats furent en faveur de la liberté des Indiens, & que les actes de ce Concile ayant été envoyés à Rome & à Madrid, y furent approuvés par le Conſeil Suprême des Indes, ainſi que par le jugement du Pape Sixte V (1).

XXXIX. Le ſecond en 1585, veut l'achever, pour couper la racine des principaux abus.

(1) *En el año de 1585, ſe celebro el ſegun-*

XL. Ce qui peut favoriser l'arrêt porté pour la liberté des Indiens.

Le decret en faveur de la liberté des naturels du pays ne pouvoit être que d'une grande conséquence, s'il eût été fidèlement exécuté ; & il paroît que l'exécution en devoit être d'autant moins difficile dans la nouvelle Espagne, qu'après la mort de son Vice-Roi (le Comte de Corona) ce fut l'Archevêque même qui gouverna ce Royaume depuis le mois de Janvier 1587 jusqu'en 1591.

XLI. Mort de D. Pedro de Moya, deuxieme Archevêque de Mexico.

Ayant fini sa visite générale dans le courant de cette derniere année, le Prélat déja avancé en âge, & épuisé de travail, eut encore le courage de traverser les mers, pour aller informer de tout son Souverain & la Cour de Castille. On lui fit la

---

do Concilio Mexicano, que se acabò de celebrar en 16 d'Octubre deste año : y assistieron en el D. Pedro de Moya, su Arçobispo, D. F. Garcia Obispo de Guatemala; D. F. Juan Obispo de Mechoacan, D. Diego Obispo de Tlascala, D. F. Garcia Obisbo de Yucatan, D. F. Domingo Obispo de la nueva Galicia, D. F. Bartholome Obispo de Antequera.... Los Padres deste concilio unanimes, y conformes fueron de parecer, que à los Indios se les avia de dar su libertad,

The. Eccl. p. 37.

réception qui étoit dûe à ses longs services ; mais si on le décora de nouveaux titres, il ne pût en jouir long-tems, étant décédé à Madrid, dans le mois de Décembre 1591, après avoir rempli le Siege de Mexico, l'espace de 17 ou 18 ans.

On rapporte qu'il mourut si pauvre, que ses exécuteurs testamentaires ne trouverent pas de quoi acquitter ses dettes, ni faire honneur aux frais de ses funérailles. La générosité ou la justice de Sa Majesté suppléa à tout.

The. Eccl. p. 38.

XLII.

Ce Prélat avoit fait examiner la foi, l'esprit & les mœurs de Gregoire Lopez.

On compte ce Prélat parmi ceux de la nouvelle Espagne qui se firent un devoir dans toutes les occasions de marquer leur estime, on pourroit dire leur vénération pour le Bienheureux Grégoire Lopez. Don Pedro de Moya étoit d'autant plus en état de rendre ce témoignage, que pour calmer les inquiétudes de quelques personnes scrupuleuses, ou pour détruire les calomnies des mal-intentionnés, il avoit fait faire plus d'une fois l'examen de l'esprit, de la foi, des mœurs, & de toute la conduite du saint Anachorette,

dont il faut reprendre maintenant l'Hiſtoire; & pour abréger, j'obſerverai d'abord que ſi Lopez, à l'imitation des anciens Solitaires, changea ſouvent de demeure, ce ne fut que pour de juſtes motifs, tantôt pour faire ceſſer le ſcandale des foibles, tantôt pour fuir les louanges, & toujours pour obéir à la volonté de Dieu, qui lui étoit connue.

XLIII. En combien de manieres la vertu du S. Solitaire eſt éprouvée.

Partout la vertu du pieux Solitaire fut éprouvée, par des maladies, par la contradiction des langues, par la malice de Satan, & par celle des hommes. Partout la grace de Jeſus-Chriſt le rendit ſupérieur aux tentations, & en fit l'inſtrument de ſes miſéricordes pour la converſion des uns, la conſolation ou l'inſtruction de quelques autres, & pour l'édification de tous ceux qui eurent l'équité de vouloir le connoitre avant que de le juger. C'eſt ce qui lui arriva dans ſa retraite de Guaſtéca, d'Atriſco, de Notre-Dame des Remédes, de Guaſtepec & de Sainte-Foi.

XLIV. Ce qu'il ſouffre & ce qu'il

Les douceurs de la contemplation dans la ſolitude de Guaſteca ne

permettoient pas au Serviteur de Dieu de faire attention à ce qui ruinoit ſa ſanté par la mauvaiſe qualité des alimens : une grande dyſſenterie, qui ſe joignit à d'autres incommodités, le réduiſit à l'extrêmité. Ce fut l'occaſion qui unit deux grands amis de Dieu, qui ne ſe connoiſſoient point auparavant, & dont la converſation ſervit pendant quelques années à la perfection de l'un & de l'autre. Le bon Prêtre Jean de Meſa, dont nous avons dit un mot ailleurs, homme d'une grande charité & d'une vie très-exemplaire, ſe trouvoit alors dans le Bourg de Guaſteca, uniquement occupé à inſtruire, & aſſiſter de ſon bien les habitans de cette contrée : au moment qu'il apprit la griéve maladie du Solitaire, dont le nom lui étoit encore inconnu, il le fit porter dans ſa maiſon, le traita avec cette effuſion de charité qui lui étoit ordinaire ; & jaloux du tréſor qu'il poſſédoit, il lui fit une douce violence pour le retenir chez lui, & il lui donna une petite chambre, pauvre & reculée, ſelon le goût de Lopez, qui dans ce

fait dans ſa retraite de Guaſteca.

tranquille séjour vivoit dans le même silence & le même recueillement que dans sa premiere solitude. Tout le tems qu'il n'étoit pas à l'Eglise, il le passoit dans sa cellule, ordinairement de bout, ou appuyé contre la muraille, en regardant fixement un Crucifix peint contre un autre mur.

XLV. Ce qui instruit & édifie les uns en scandalise d'autres.

Jean de Mesa, & tous ceux de ces quartiers-là, que la réputation de Lopez portoit à le venir voir, ne le trouvoient point dans une autre situation : il étoit aisé de juger qu'il employoit tout ce tems en des actes intérieurs, dans la contemplation des perfections divines, & la sainteté de sa vie en étoit une bonne preuve. Cependant ce qui touchoit & édifioit les uns, n'étoit pour les autres qu'un sujet de scandale & de critique : c'étoit, disoient-ils, un fainéant, un homme inutile au monde; n'étant d'aucune profession, & ne s'occupant à rien. Un Ecclésiastique, portant encore plus loin ses préventions, se crut obligé de le dénoncer à l'Inquisition. C'est François Losa qui rapporte ainsi le fait ; « Un Prêtre de ce lieu-là étant

Vie de Greg. Lopez, p. 61.

XLVI. Motifs de dénoncer le S. Anacorete à l'Inquisition.

» alors venu à Mexique, mit en-
» tre les points qu'il y devoit
» traiter, qu'il y avoit à Gua-
» ſteca un homme que l'on ſoup-
» çonnoit d'être Luthérien, par-
» ce qu'il n'avoit point de chapelet,
» ni ne donnoit point de ces mar-
» ques extérieures, par leſquelles les
» bons Chrétiens font paroître leur
» dévotion & la pureté de leur
» créance. Je lui demandai s'il par-
» loit bien des choſes de la foi, &
» quelles étoient ſes mœurs. Il me
» répondit : quant à ſa foi, il paroît
» n'y avoir rien à reprendre ; il ſçait
» par cœur toute la Bible : ſes
» mœurs ſont irréprochables : il eſt
» preſque toujours ſeul comme s'il
» avoit de grandes affaires, quoiqu'il
» ne communique avec perſonne : il
» paſſe beaucoup de tems dans l'E-
» gliſe, & l'on n'a jamais pû appren-
» dre de lui quels ſont ſes parens,
» ſon pays, ni aucune autre choſe
» du monde, non plus que s'il n'y
» avoit aucune part. Je répliquai
» doucement à ce Prêtre, que je ſe-
» rois bien fâché qu'il reſſemblât en
» cela au grand Sacrificateur Héli,

» qui voyant Anne, mere de Sa-
» muel, remuer les lévres, & chan-
» ger de visage en priant dans l'a-
» mertume de son ame, en la pré-
» sence de Dieu, s'imagina qu'elle
» étoit yvre. Que si, ajoutai-je,
» voyant un voleur sans chapelet,
» vous ne croiriez pas pour cela
» qu'il fût hérétique, à combien plus
» forte raison ne devez-vous pas
» avoir cette opinion d'un homme
» de bonnes mœurs, si sçavant dans
» l'Ecriture-Sainte, & qui passe sa
» vie à converser avec Dieu seul
» dans la retraite? Cet Ecclésiasti-
» que demeura persuadé de mes rai-
» sons, & ne pensa plus au dessein
» qu'il avoit de le dénoncer à l'In-
» quisition ».

XLVII. Autre retraite de Lopez près d'Astrico.

Lopez pouvoit bien ignorer ce que la malignité ou la précipitation répandoit à son désavantage : mais d'ailleurs les marques d'estime, ou les louanges que lui donnoient les gens de bien, étoient trop publiques pour ne pas offenser sa modestie. Voulant donc éviter les piéges de l'orgueil, il sortit de Guasteca, & chercha une autre retraite où il pût

vivre inconnu. A une lieue d'Atrifco il rencontra un honnête homme, nommé Jean Perez Romero, qui l'accueillit avec charité, lui offrit une retraite, & tout ce dont il avoit befoin. Lopez fçavoit fe contenter de peu, & alors il manquoit de tout. Il reconnut les attentions de la Providence dans celle de Romero, qui lui donna un habit en forme de foutanelle, & des bas, lui laiffant au refte toute la liberté de continuer fes pratiques de jeûne, de priere & de retraite. L'air de ce pays étant fort tempéré, la fraîcheur des rivieres ou des ruiffeaux qui l'arrofent, contribuent au recueillement. Il étoit naturel que Lopez fe trouvât bien dans ce lieu; & ce qui lui plaifoit davantage, étoit que fes hôtes déja fort bons Chrétiens, profitoient de fes confeils & de fes exemples, pour avancer toujours dans la pratique de toutes les vertus de leur état. Quelques autres en retiroient le même avantage; car l'ami de Dieu avoit beau fe cacher, fa réputation le décéloit, & bien des gens des environs d'Atrifco couroient à lui

pour y chercher, ou leur conſolation, ou le conſeil & ſes avis dans leurs doutes.

XLVIII. Quelques faux ſages, craignant où il n'y avoit point à craindre, accuſent Lopez au Tribunal de l'Archevêque.

L'œuvre de Dieu cependant fut encore contredite. Certains Religieux du même lieu (l'Hiſtoire ne les nomme pas) ſe ſcandaliſerent de ce qui auroit dû les édifier : voyant tant de pureté de mœurs, une ſi grande mortification, une ſageſſe, une vertu, une ſcience ſi admirable dans un homme encore jeune, & qui n'avoit ni étudié, ni été formé dans quelque Ecole connue, ils craignirent où il n'y avoit point à craindre, & l'accuſerent avec tant de chaleur devant l'Archevêque de Mexique (Dom Pedro de Moya) qu'il ſe crut obligé d'en faire informer. Ces informations faites juridiquement furent rapportées au Prélat ; & la ſentence qu'il rendit après une mûre délibération, mit dans un plus grand jour non-ſeulement l'innocence, mais les vertus héroïques, & la rare piété du Solitaire pénitent ; ce qui augmenta encore l'opinion que l'on avoit déja de ſa ſainteté. Il n'en falloit pas d'avantage pour le

faire fuir. Il prit alors congé de Perez Romero, le laiſſant avec toute ſa famille & ſes voiſins, dans la plus vive douleur de perdre une compagnie ſi ſainte, & qui ne leur étoit pas moins avantageuſe qu'honorable.

Arrivé près de Teſtuco, Lopez vit de l'autre côté de la Ville l'Hermitage appellé *de Notre-Dame des Remédes*. L'eſpérance d'y trouver un petit logement propre à continuer une vie pénitente & ſolitaire, le détermina à s'y rendre, pour y ſervir Dieu & la Reine des Anges. Il y paſſa quelque tems inconnu des hommes, mais toujours uni à Dieu par une priere preſque continuelle, & ne ſe nourriſſant que de quelques coins ſauvages. XLIX. Pourquoi il ſe retire à N. D. des Remedes.

Les perſonnes de l'un ou de l'autre ſexe, qui venoient quelquefois faire leurs prieres, ou des neuvaines dans ce lieu de dévotion, le trouvoient toujours immobile dans l'Egliſe; & comme il ne regardoit perſonne, la plûpart ſe retiroient ſans lui avoir jamais adreſſé la parole, ſoit par reſpect, ſoit par mé- L. Ce qu'il y éprouve, & à quoi il eſt expoſé ſans le ſçavoir.

pris, parce que ſon ſilence, & tout ſon extérieur pouvoient le faire paroître un homme de peu d'eſprit, & fort ſimple. S'il arriva quelquefois que quelques-uns l'inviterent à manger avec eux ; ſon abſtinence & cette maniere de vivre, ſi différente de celle du commun des hommes, donnerent occaſion à différentes manieres de penſer ſur ſon compte ; ceux-là en étoient édifiés, & ceux-ci ne doutoient point qu'il n'y eût quelque choſe de ſuſpect, ou même de condamnable dans une conduite ſi extraordinaire : il s'en trouva enfin qui allerent juſqu'à s'imaginer & à dire, que c'étoit un Hérétique couvert dont il falloit ſe défier & fuir la communication.

LI.
Autre examen de la conduite du ſerviteur de Dieu.

Ces jugemens & ces bruits téméraires, couverts du prétexte de zèle, ſe répandirent dans la Ville de Mexique, & allerent juſqu'aux oreilles de l'Archevêque Don Pedro Moya de Coutreras. Ce Prélat crut qu'il étoit de ſon devoir de s'aſſûrer de la façon de penſer & d'agir d'un homme dont bien des gens lui parloient, ſans qu'aucun pût lui dire le

nom. C'eſt peut-être ce qui fit que l'Archevêque ne ſe rappella point dans cette occaſion qu'il avoit déja fait examiner la foi & les mœurs de Grégoire Lopez, & qu'après une exacte information, il avoit rendu le témoignage le plus avantageux au ſerviteur de Dieu.

LII. François Loſa voit, pour la premiere fois, Gregoire Lopez: il en rend un bon témoignage à l'Archevêque.

Quoiqu'il en ſoit, François Loſa nous apprend qu'il alla dans ce même tems à Notre-Dame des Remédes, pour voir le Solitaire dont on parloit ſi confuſément, & qu'après l'avoir ſouvent entretenu, il demeura très-ſatisfait de ſes ſentimens, de la ſolidité de ſa vertu, & de toute ſa conduite, quelque ſinguliére qu'elle pût paroître à ceux qui ne connoiſſent point les voyes de Dieu. J'en rendis compte (dit-il) à Monſeigneur l'Archevêque, & lui en dis mon opinion; ſur quoi pour ſatisfaire plus pleinement aux fonctions de ſa charge, il réſolut d'approfondir encore d'avantage cette affaire. Il ordonna donc au P. Alfonſe Sanchez, Jéſuite (arrivé depuis peu à Mexique, & qui paſſoit pour fort intelligent dans les choſes ſpirituel-

les (1)) de s'y employer avec une grande exactitude, afin de ſçavoir au vrai quelles étoient les occupations, les ſentimens & les exercices de Grégoire Lopez. Ce bon Pere l'alla trouver, & lui fit pluſieurs queſtions, à quoi Lopez répondit avec beaucoup de modeſtie, d'humilité, & en ſi peu de paroles, ſelon ſon uſage, que ce Pere demeurant toujours dans le doute, ſon deſir de ſçavoir la vérité s'augmentoit encore.

LIII. Maniere de procéder d'Alfonſe Sanchez : ſages réponſe de Lopez.

Jugeant donc que pour approfondir entiérement les choſes, il étoit beſoin de lui parler clairement, il lui dit avec un viſage grave & ſévére : « Je veux vous déclarer franchement que c'eſt Monſeigneur » l'Archevêque qui m'envoye vers » vous, & qu'ainſi puiſque vous » êtes l'une de ſes ouailles, vous » êtes obligé de me répondre avec » une entiere ſincérité. Il eſt très- » juſte, lui répliqua Lopez, que j'o- » béiſſe à mon Paſteur, à mon Pré-

(1) Les premiers Jéſuites n'entrerent dans la nouvelle Eſpagne qu'en 1572.

lat ;

» lat, & à votre Révérence en son
» nom. Le Pere commença de nou-
» veau à l'interroger à fond, & à
» lui faire des questions très-diffici-
» les à résoudre touchant notre sain-
» te foi. Il lui répondit très-clai-
» rement, & appuya toutes ses ré- P. 72.
» ponses sur l'autorité de l'Ecriture-
» Sainte, rapporta toutes les héré-
» sies qui s'étoient élevées contre la
» vérité catholique, en marqua le
» tems & les principaux Auteurs,
» comme aussi les Saints & les Doc-
» teurs qui avoient combattu ces
» Héréſiarques, tant de vive voix
» que par écrit; & toutes ses répon-
» ses furent si judicieuses & si soli-
» des qu'elles donnerent de l'admi-
» ration à ce Pere. Mais il en eut en-
» core davantage de la maniere dont
» il satisfit à tous ses doutes & à
» toutes ses objections touchant sa
» conduite intérieure & sa maniere
» de vivre, parce qu'elles lui firent
» connoître qu'il agissoit avec une
» prudence qui n'étoit pas moins
» divine qu'humaine. Ainsi ce bon
» Pere ne demeura pas seulement
» pleinement content de lui, mais

» fut toujours depuis extrêmement » son ami.

LIV. L'examinateur l'admire & en fait un magnifique rapport,

» Il rendit compte à l'Archevêque de ce qui s'étoit passé d'une » maniere si avantageuse pour le » serviteur de Dieu, que ce Prélat » témoigna beaucoup de joie, de ce » qu'un homme de si grande vertu » s'étoit joint à son troupeau ; & depuis ce jour il lui faisoit souvent » donner par moi des témoignages » de son affection.

LV. Et avoue que ses lumières sont bien au-dessous de celles de Lopez.

» La premiere fois que je parlai » à ce Prélat, après que le Pere » Sanchez lui eut rendu compte de » sa commission, il me dit qu'entre » autres choses si avantageuses pour » Gregoire Lopez, que ce Pere lui » avoit rapportées, il lui avoit dit » ces propres paroles : *En vérité,* » *Monseigneur, je suis obligé de re-* » *connoître qu'en comparaison de cet* » *homme, je n'ai pas encore commencé* » *d'apprendre l'A B C spirituel* ».

LVI. Les acclamations, un concours importun, & une grieve maladie, obli-

Ce témoignage non-suspect donna une idée plus avantageuse du mérite de Lopez, à ceux même qui étoient le moins favorablement prévenus pour lui : les autres se con-

firmerent dans la juste opinion qu'ils avoient déja, que le Serviteur de Dieu avoit reçu un don particulier pour consoler les affligés & rendre le calme à leur esprit. Il avoit passé deux ans dans ce pauvre hermitage de Notre-Dame des Remedes, manquant souvent de tout, & plus ordinairement insulté ou méprisé, mais toujours content de faire la volonté de Dieu. Les louanges, qui succéderent aux insultes, & qui augmenterent bien le concours des admirateurs ou des affligés, l'eussent porté à changer de demeure, quand il n'y auroit pas été forcé par une maladie dangereuse, par de violentes coliques & des douleurs d'estomac, causées par le froid & les vents qui regnent ordinairement en ce lieu-là. Cette nécessité de changer d'air, Lopez la regarda comme un signe de la volonté de Dieu, & résolut de se retirer à l'Hôpital de Guastepec, dans le Marquisat del Vallé, à douze lieues de Mexique.

gent Lopez de chercher une autre retraite.

LVII. L'Archevê-

L'Archevêque ayant appris & ap-

que approuve sa résolution, & le fait conduire à Guaftepec.

prouvé sa résolution, il lui envoya un cheval, & un valet pour le servir. François Losa, qui l'accompagna une partie du chemin, fut le témoin du regret des peuples qui le perdoient de vue, & de leur empressement à se procurer quelque chose qui eût été à son usage. Sa réputation étoit alors si grande, qu'on mettoit en pieces ses pauvres hardes : il n'avoit cependant qu'un pot de terre, & deux ou trois peaux de mouton, qui lui servoient de matelas & de couverture. La dévotion de François Losa, ou son ardeur à s'enrichir des pauvres dépouilles de son ami, n'étoit pas moindre que celle du peuple, & il avoue qu'il ne pût rien obtenir.

LVIII. Sa réputation & son silence même répandent une odeur de vie dans le pays.

Mais tandis que le saint Solitaire, renfermé dans un coin de la nouvelle Espagne, édifie les uns par son silence, ou les console par de salutaires avis, & qu'il soutient ou ranime la foi des autres par la bonne odeur de sa vie qui se répand au loin, revenons nous-mêmes sur nos pas pour faire connoître les glorieux travaux de plusieurs Ministres

de l'Evangile, dont les ſueurs & les beaux exemples avancerent bien l'œuvre du Seigneur.

LIX. Illuſtres diſciples de S. François.

Alfonſe Fernandez, dans ſon Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne, met de ce nombre quelques illuſtres Franciſcains, dont il rapporte les principales actions avec plus d'exactitude que d'étendue. Tels ſont François de Toral, Diegue de Landa, & Martin de Sarmiento.

LX. François Toral, fervent Miſſionnaire.

Le premier s'étant déja exercé à la pratique de toutes les vertus religieuſes dans ſa province d'Andalouſie, fut conduit dans les Miſſions de l'Amérique, & par la volonté de ſes Supérieurs, & par le zèle dont il brûloit pour le ſalut des ames. Avec le même zèle il s'appliqua d'abord à l'étude des langues les plus difficiles & les plus communes parmi ces ſauvages : le ſuccès le mit en état de travailler bientôt à leur inſtruction, & il en fit entrer un grand nombre dans le bercail de Jeſus-Chriſt par le baptême. François de Toral fit quelque choſe de plus, car pour que ſon travail fût utile aux

autres Miſſionnaires, il compoſa une eſpece de Dictionnaire ou de Grammaire, & donna quelque méthode pour apprendre ces idiomes barbares. Obligé de ſe rendre au Chapitre général de ſon Ordre, aſſemblé dans la Ville de Salamanque l'an 1540, l'ardeur de ſon zèle excita celui de ſes freres; il s'en trouva trente-quatre qui le ſuivirent dans ſon retour aux Indes pour partager ſon travail.

LXI. Premier Evêque d'Yucatan : il travaille encore avec fruit, & meurt ſaintement.

Peu d'années après il fut élu Provincial ou Supérieur Général de la Province du ſaint Evangile; & pendant qu'il rempliſſoit cet emploi avec la ſatisfaction de ſes Religieux & l'utilité des Indiens, S. M. C. le nomma premier Evêque d'Yucatan. François de Toral accepta cette dignité, qui lui préſentoit peu d'agrément & beaucoup de travail : il eſt vrai que les fruits qu'il en retira pendant de longues années pour la converſion de ces Indiens, répondirent à la pureté de ſon zèle. Quelques affaires de la Miſſion l'ayant appellé depuis dans la Ville Royale de Mexique, il y finit ſa ſainte vie par

une mort précieuse dans le mois d'Avril 1571 (1).

LXII. Diegue de Landa lui succede.

Diegue de Landa, son successeur, & Religieux du même Ordre, n'avoit pas moins travaillé dans les Missions, & eut autant à souffrir dans les fonctions de l'Episcopat. Si son application infatiguable à instruire les idolâtres, & à régler les mœurs de ses Néophites, le faisoient estimer & respecter des uns & des autres, l'effusion de sa charité lui concilioit encore leur amour, & augmentoit bien leur confiance.

LXIII. Sa foi & sa charité dans une grande famine.

Diegue de Landa se trouvoit Supérieur de la Communauté d'*Itsmal*, dans le tems qu'une grande famine qui désoloit le pays, incommodoit beaucoup les riches mêmes, & faisoit périr le grand nombre des pauvres. La tendre charité de ce disciple de Jesus-Christ ne se borna point à exhorter les uns à la patience, par l'espérance du secours divin; à con-

(1) *Aprendio dos o tres lenguas, reduziendo à arte y metodo la de los popoleas (que es dificilima) para que otros la aprendiessen . . . finalmente vinò à morir en Mexico.... fue su santa muerte por Abril 1571.*

Alf. Fern. Hist. Eccl. c. 15. p. 61. col. 2.

ſoler les autres par des paroles pleines de tendreſſe, & à prier pour tous : il prit un autre moyen pour ſoulager les indigens, qui manquoient de tout, & pour engager les riches à faire leur devoir dans cette preſſante néceſſité : il commanda au Frere Portier de faire l'aumône à tous ceux qui ſe préſenteroient, ſans en refuſer aucun. Il eſt vrai que la prudence humaine ne ſembloit pas s'accorder avec cette conduite : la Communauté d'Itſmal étoit aſſez nombreuſe, & les proviſions aſſez modiques ; mais ce n'étoit point ſur ces proviſions que le bon Supérieur comptoit : il ſçavoit que les greniers de la Providence ſont inépuiſables, que l'aumône n'apauvrit perſonne, & que le Pere commun de tous les hommes aime à nous donner, à proportion que nous donnons aux autres pour ſon amour. Diegue agit ſur ce principe, & ſa foi fut récompenſée. Il n'avoit de pain que pour un mois, lorſque la famine commença à ſe faire ſentir. Ce fléau, qui croiſſoit toujours, ne finit qu'au bout de ſix mois ; les

charités furent conſtamment continuées jusqu'au bout : cependant, au rapport de notre Hiſtorien, la religieuſe Communauté ſe trouva avoir le même pain, les mêmes proviſions qu'elle avoit ſix mois auparavant (1). Que n'obtient pas une foi vive, quand elle eſt accompagnée d'une ardente charité !

LXIV. Une ſévérité néceſſaire contre de grands ſcandales, expoſe le zélé Paſteur au danger de la vie : il finit ſes jours en paix.

La réputation de Diegue & ſes longs travaux engagerent le Roi Catholique à le nommer pour le Siége d'Yucatan ; il ne refuſa pas le fardeau, dans l'eſpérance de faire de nouveaux fruits, par la converſion de la plupart des habitans, qui croupiſſoient encore dans les horreurs du paganiſme, & par l'amendement de pluſieurs Eſpagnols, dont les mœurs n'étoient pas mieux reglées que celles des infidèles. Il reprit ceux-ci avec une liberté apoſtolique ; il ne défendit pas avec moins de vigueur les Néophites, vexés &

(1) *Al cabo de los ſeis Meſes ſe hallo la miſma cantidad de trigo que al principio eſtava, atribuyendoſe todo à las oraciones del ſanto Guardian, y à la confiança que tenia de la Providencia divina.* Alf. Fern. Ib.

opprimés par leurs violences, & il se crut obligé de faire punir sévérement quelques Indiennes qui se donnoient publiquement pour sorcieres. Mais tout cela excita contre lui une si violente persécution, que sa vie fut quelque tems en danger. Le Ciel vint à son secours, & il mourut en paix l'an 1579, regretté de tout son peuple. Sa mémoire a été long-tems en vénération dans l'Eglise d'Yucatan (1).

LXV. Dernieres années de l'Episcopat de Martin de Sarmiento.

Celle de Tlascala, ou d'Agélopolis, perdit vers le même tems son Pasteur, Martin de Sarmiento, dont l'Episcopat fut long & rempli de bonnes œuvres. Aussi pauvre, aussi pénitent dans sa nouvelle dignité, qu'il l'avoit toujours été dans l'état de simple Religieux, tout ce qu'il pouvoit avoir de revenus étoit employé à la subsistance des pauvres, particuliérement des orphelins, qu'il accueilloit avec une tendresse

---

Alf. Fern. lb.

(1) *Estando predicando, siendo obispo, se vio sobre su cabeça, une muy resplandiciente estrella, fallecio año de 1579, y le tienen en mucha veneracion en la Iglesia de Yucatan.*

de pere. Quelque étendu que fût ſon Diocèſe, il en faiſoit réguliérement la viſite, toujours à pied, & ſans autre ſecours que celui d'un Religieux, qui n'étoit pas moins le compagnon de ſes auſtérités que de ſes voyages. C'étoit dans ce travail qu'il trouvoit ſon repos, & ſa plus douce conſolation étoit de voir dans les Indiens les diſpoſitions qu'il pouvoit leur ſouhaiter, pour donner le Baptême aux uns, la Confirmation aux autres, & le Sacrement de la réconciliation à pluſieurs. On lui attribue l'avantage peu commun de s'être rendu également agréable aux Indiens & aux Eſpagnols; auſſi fit-il répandre des larmes aux uns & aux autres, lorſque, chargé d'années & d'infirmités, il finit ſes jours dans la Ville des Anges, & au Couvent de Saint François (1).

---

(1) *De lo mucho que trabajava y ſe fatigava, adquirio una enfermedad peligroſa, de la qual vino à morir en el Convento de San Franciſco de la peubla de los Angeles, ſiendo ſu muerte muy ſentida y llorada, aſſi de Indios, como de Eſpañoles.* Ibid. p. 62, col. 1.

LXVI. Utiles travaux de plusieurs Missionnaires Dominicains.

Sans entrer dans un détail presque immense de ce grand nombre d'ouvriers évangéliques que le Seigneur envoyoit à toutes les heures du jour dans sa vigne, & qui ne cessoient de la cultiver en l'arrosant de leurs sueurs, nous pouvons parler ici sommairement des travaux de quelques-uns, & du succès dont il plut à Dieu de couronner leur zèle. Diegue de Carranza, François de Berrio, Mathieu Galindo & Jean d'Alcazar, peuvent être comptés parmi ceux dont le ministère ne servit pas moins à la conversion des Gentils, qu'à la perfection des Fidèles, ou à leur consolation, dans un tems d'épreuves.

LXVII. Diegue de Carranza : fruit de ses prédications chez les Zapotecas.

Carranza étoit âgé de trente ans quand il se consacra à Dieu par le sacrifice de sa liberté, dans le Couvent de Saint Dominique de Mexique ; mais pour être venu des derniers à la vigne du Pere de famille, il n'en mérita pas moins la récompense des premiers. Il ne s'étoit retiré du monde que pour en éviter la contagion, & apprendre à en combattre les scandales, après s'être

purifié lui-même par les larmes de la Pénitence. La retraite, l'étude & la priere l'ayant mis en état de servir utilement le prochain, les Supérieurs l'envoyerent vers les peuples appellés *Zapotecas*, dans la Province de Guaxaca, le long du golfe de Mexique. Dès qu'il se fut rendu leur langue familiere, il se donna tout entier à leur instruction, & travailla avec d'autant plus de zèle à leur conversion, que Dieu bénissoit visiblement ses travaux.

LXVIII. Chez les sauvages appellés Chontales.

Il en laissa cependant la continuation à un autre, quand il crut son ministère plus nécessaire à d'autres peuples qu'on avoit négligés jusqu'alors. Ces peuples, appellés les *Chontales*, dans la Province de Tabasco, sont renfermés entre des montagnes, vers la source de *Guazaqualco*. Leur humeur barbare, leur nourriture dégoutante & la pauvreté des lieux, rien de tout cela ne put rebuter le Ministre de Jesus-Christ; le zèle lui fit franchir toutes les difficultés, & sa confiance lui attira le secours du Ciel, pour éclairer ces sauvages des lumieres de la

Foi. La langue des Chontales est barbare ; Diegue néanmoins l'apprit si bien en peu de tems, qu'il fut en état, & de la parler, & de l'enseigner à ceux de ses freres qui ne refusoient pas de travailler avec lui, ou après lui dans le même pays. Il composa même un Catéchisme dans cette langue, pour la commodité des Néophites (1).

LXIX. Il fait de ces sauvages un peuple policé & chrétien : sa mort est pleurée par les nouveaux convertis.

Ses travaux continuels, ses manieres pleines de douceur & de charité, lui concilierent la confiance & l'estime de ces sauvages : ils se rendoient assidus à ses instructions, lui proposoient avec liberté leurs difficultés, écoutoient ses réponses, & se rendoient sans peine aux vérités qu'il leur expliquoit, avec cette clarté & cette énergie que Dieu donne quand il lui plait à sa parole ; enfin il fit de ces barbares un peuple chrétien. Comme il étoit le premier Missionnaire qui fût entré dans ce

(1) *Didacus Carranza Hispanus in Provincia Mexicana clarebat sæculo XVI .... scripsisse dicunt : Doctrina Christiana en lengua Chontal, quæ ex Americanis una.* Echard, t. 2. p. 136.

pays, il fut aussi le premier qui en réduisit les habitans à une espece de police ou de gouvernement, & celui qui y bâtit les premieres Eglises (1). Lorsqu'une maladie, que le travail continuel, la mauvaise nourriture, & l'incommodité des lieux lui avoient causée, obligea les Supérieurs de le faire transporter à Guaxaca pour lui procurer quelque soulagement, les Indiens pleurerent son départ, & bientôt après sa mort, comme celle d'un pere dont ils avoient long-tems éprouvé la tendresse. Leurs regrets furent proportionnés aux sentimens qu'il leur avoit inspirés pour la Religion de Jesus-Christ.

LXX. Naissance de François de Berrio : ses belles qualités : excellente éducation.

François de Berrio étoit né dans la Ville de Mexico, d'une famille noble. Une excellente éducation perfectionna la beauté de son naturel, & il eut encore le bonheur de ne

(1) *Este bendito Padre fue el primero que puso à los Chontales en policia .... el fue el primero que aprendio la lengua chontal, y à quien se deve la luz que huvo para que otros la supiessen .... y edifico Iglesias en aquella tierra.*

Aug. d'Av. Hist. Mex. l. 2. c. 50.

trouver que des exemples à imiter auprès de parens chrétiens. Sa pieuse mere, sur-tout, qui l'aimoit tendrement, souhaitoit avec plus de passion de le voir Saint, qu'élevé dans de grands postes, qui sont trop souvent de grands écueils pour la vertu. Lorsque le jeune homme, après ses premieres études, crut que la grace l'appelloit à l'Etat Religieux, cette vertueuse Dame le conduisit au Couvent de Saint Dominique, comme pour l'offrir elle-même au Seigneur. La victime lui fut agréable; quoique d'une complexion délicate, le fervent Novice soutint parfaitement & les austérités de la regle, & toutes les épreuves.

LXXI. Ce qui lui concilie la confiance des Indiens : son heureux décès.

Dès qu'il eut reçu la grace du Sacerdoce, on le disposa aux fonctions apostoliques : ses premiers essais dans le Diocèse de Mexique le rendirent d'autant plus cher aux Indiens, que l'éclat de ses vertus étoit accompagné d'une candeur qui gagnoit les cœurs, en inspirant la confiance. Tant de belles qualités faisoient tout espérer pour la suite;

mais le Seigneur se hâta de l'appeller à lui. A peine à la maturité de l'âge, il mourut de la mort des Justes le 21 de Septembre 1577. On ne put s'empêcher de regarder sa mort comme une perte pour l'Eglise de l'Amérique.

LXXII. Mathieu Galindo, dans les fureurs de la peste, se rend doublement utile aux pauvres Indiens.

Elle venoit d'en faire une autre par le décès du Pere Mathieu Galindo. Il étoit venu de la Castille dans la nouvelle Espagne, & n'avoit appris la langue Mexicaine que pour se dévouer à l'instruction des Mexicains. Il le faisoit avec fruit depuis plusieurs années, lorsque ses chers Néophites se trouverent frappés de cette horrible peste dont on a parlé. Dans cette calamité Mathieu Galindo fut d'un très-grand secours aux peuples affligés, tant pour le salut de l'ame, que pour la santé du corps : il eut cela de commun avec plusieurs autres Ministres de la parole, que, sans craindre pour lui-même, il ne négligeoit aucune occasion de consoler les malades & de leur administrer les Sacremens, entendant les confessions des uns, & donnant le Baptême aux autres,

Ce qui lui étoit propre, c'eſt que ſe ſervant d'un remede compoſé d'herbes communes, connues de tout le monde, & d'un peu d'huile; il guériſſoit un grand nombre de malades. Ces guériſons, qui n'étoient point équivoques, ne ſervoient pas peu à le faire deſirer partout, & à rendre ſes paroles plus efficaces, pour retirer les Indiens de leur infidélité ou de leurs péchés.

LXXIII. Victime de ſa charité dans l'exercice du S. Miniſtére.

On avoit d'autant plus de reſpect pour ſa perſonne, que les fréquentes guériſons qu'on lui voyoit faire, étoient moins attribuées à un remède, que d'autres mains employoient toujours ſans ſuccès, qu'à la grandeur de ſa foi, & à la bénédiction qu'il plairoit à Dièu de donner à la charité induſtrieuſe de ſon ſerviteur. Il ne vit pas cependant la fin de ce fléau, en ayant été lui-même attaqué pendant l'exercice de ſon miniſtère. Il mourut ſaintement dans ſa Miſſion le 20 de Septembre 1577.

LXXIV. Jean d'Alcazar : ſes premieres vues, rectifiées par la grace.

Jean d'Alcazar, natif de Calaverga en Eſpagne, ſe trouvant orphelin à l'âge de dix-ſept ans, paſſa dans le Mexique, où, ſous la pro-

teſtion d'un oncle qui y étoit riche-ment établi, il comptoit de faire fortune. Il fut reçu en effet avec joie, & ſelon que les qualités dont la nature l'avoit enrichi pouvoient le lui faire eſpérer. On lui fit conti-nuer ſes études, & il y réuſſit; mais la piété qu'il avoit ſucée avec le lait, croiſſant avec ſes lumieres, lorſqu'il étoit près de l'établiſſement avantageux dont le deſir l'avoit attiré dans la nouvelle Eſpagne, ſon cœur ſe tourna vers un objet plus ſolide : tous les biens de la ter-re ne lui parurent que ce qu'ils ſont, & il commença à ne ſoupirer que pour ceux du Ciel. Les plus beaux exploits de ces fameux conquérans qui avoient ſubjugué par les armes les Provinces & les Royaumes, il les conſidéroit plutôt avec pitié qu'avec envie. Plein de religion & de foi, il ſe rappelloit ſouvent cette parole de Jeſus-Chriſt : que ſert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd ſon ame? Et il concluoit qu'il eſt infiniment plus glorieux à un Chrétien de ſe rendre agréable à Dieu par la pratique des vertus,

& de faire des conquêtes à Jefus-Chrift, en travaillant au falut du prochain, que de rendre fon nom célèbre parmi les hommes, en faifant des malheureux.

LXXV. Le don de la parole, le zèle & la connoiffance des langues rendent fon miniftère utile aux fidèles & aux infidèles.

Rempli de ces idées, le fage jeune homme alla demander l'habit de Religieux, qui lui fut donné dans le Couvent de Saint Dominique. Son oncle ne lui avoit pas infpiré ce parti, & il ne s'y oppofa pas. La fageffe & la maturité de ce cher neveu lui étoient affez connues, pour être perfuadé qu'il fe conduifoit par l'efprit de Dieu, & fes rares talens lui faifoient efpérer que quelque profeffion qu'il embraffât, il feroit honneur à la famille : les Religieux n'en avoient pas une autre idée, & leur attente fut remplie. Les premiers commencemens du Novice furent les préludes de tout ce qu'il fit de beau & d'utile dans la fuite, pour le progrès de l'Evangile & l'édification de l'Eglife. Il parloit prefque avec la même facilité les trois langues, Efpagnole, Mexicaine & Zapoteque, ce qui le mit en état de travailler avec fruit dans différentes

contrées de la nouvelle Eſpagne. Mais ce qui avança le plus l'œuvre du Seigneur, c'eſt la grace particuliere de toucher les cœurs ; on eût dit qu'il les avoit en ſa main pour les tourner ſelon ſa volonté : un talent ſi précieux, & qui ne fut jamais pour lui un ſujet de vanité, augmenta bien le nombre des fidèles & des pénitens, & réjouit ſouvent l'Egliſe par ſes conquêtes ſpirituelles. Les Indiens & les Colonies Eſpagnoles montroient le même empreſſement à entendre leur Prédicateur, & ne réſiſtoient guère à ce qu'il exigeoit des uns & des autres, pour les faire marcher tous dans les ſentiers de la juſtice chrétienne.

LXXVI. Ses travaux dans pluſieurs Provinces : ſon heureux décès.

On eût ſouhaité qu'il pût ſe multiplier, pour porter au loin le flambeau de la Foi, ſans priver de ſon ſecours ceux qu'il avoit déja inſtruits & gagnés à Jeſus-Chriſt. Quoique ſa vie fût très-auſtère & ſa ſanté peu robuſte, il parcourut en Apôtre pluſieurs Provinces, ne ceſſant de répandre par tout la ſemence évangélique. Mais enfin il fallut ſuccomber

ſous le poids du travail; arrêté dans le cours de ſes fonctions par une fievre maligne, il fut porté à Mexique, où il ſe repoſa dans le Seigneur, auſſi regretté de ſes freres, qu'aimé & eſtimé des peuples. Sa tendre dévotion envers la Reine des Vierges, l'avoit rendu, dès l'enfance, ſi jaloux de ſa pureté, & ſi attentif à la conſervation de ce tréſor, qu'on diſoit que Dieu l'avoit retiré de ce monde dans l'innocence d'un enfant. Cette mort, précieuſe aux yeux du Seigneur, arriva le 24 Août 1577.

LXXVII. Peſte cruelle & preſque générale dans la nouvelle Eſpagne.

On a déja remarqué combien cette année, ſi funeſte aux Américains de la nouvelle Eſpagne, fut pénible & dangereuſe à leurs charitables Miniſtres. Ceux-là à demi moiſſonnés par une cruelle famine, furent depuis preſqu'entiérement exterminés, par le ſubtil poiſon d'une peſte encore plus cruelle. Ceux-ci dans un ſurcroît de travail, de fatigue, & ſouvent preſſés par la faim ou par la ſoif, oublioient leurs propres beſoins, pour ſecourir plus promptement ces pauvres affligés, dans toutes

leurs néceſſités ſpirituelles & corporelles. Ils conſoloient & ſoulageoient les malades, adminiſtroient les mourans, & quelque grande que fût la multitude des morts, ils donnoient à tous la ſépulture Eccléſiaſtique, avec toute la décence que les circonſtances des tems pouvoient permettre.

LXXVIII. Le même fléau attaque les Indiens dans toutes les contrées d'un grand Empire.

Cependant, malgré les plus grandes attentions, le mal croiſſoit toujours : les villes & les campagnes, les bourgs, les villages, les cabanes des Indiens, ſe dépeuploient tous les jours, & ce n'étoit point dans quelques quartiers particuliers, ou dans une partie des Provinces; toutes les contrées de la nouvelle Eſpagne éprouverent le même fléau, & dans le même tems. Les ſauvages, accoutumés à reſpirer un air plus pur ſur les montagnes, n'étoient pas moins enlevés par cette contagion générale, que ceux qui habitoient les côtes de la mer, ou de délicieuſes vallées ſur les bords des rivieres. Ce qui déconcertoit le plus, étoit qu'on ne connoiſſoit point de remede qui ne précipitât la

Hist. Mex. l. 2. c. 49. p. 516.

mort du malade. Auguſtin d'Avila, qui écrivoit ſur les lieux, a fait une deſcription de cet enſemble de calamités, auſſi naturelle qu'elle eſt affreuſe.

LXXIX. La mort n'eſt pas moins précipitée pour les malades ſecourus, que pour ceux qui ne le ſont point.

Quelque variés ou contraires que paruſſent les ſymptômes, tous aboutiſſoient également à la mort des Indiens : ſi on les ſaignoit, ils expiroient ſous la lancette, & ſi on leur épargnoit la ſaignée, ils ne mouroient pas moins promptement. Les médicamens chauds ou froids produiſoient le même effet : la mort faiſoit quelquefois ſentir ſes coups à ceux qui ne paroiſſoient pas encore malades, comme ſi ce terrible fléau étoit envoyé du Ciel pour en éteindre totalement la race. Dans le même tems qu'un Indien ſe prêtoit au beſoin de ſon frere malade, on les voyoit tomber tous les deux, & ils étoient portés enſemble dans le même tombeau.

LXXX. Différentes nations ſauvages ravagées en même tems.

Des accidens néanmoins autrefois peu connus, étoient alors les mêmes chez tous ces peuples. Les Mexicains, Les Otomites, les Chochones, les Guaſteques, les Taraſques, les Miſteques,

Misteques, les Zapoteques, les Mijes, les Chontales, les Guatenicamanes, les différens peuples d'Yucatan & les Chichimeques; tous, sans distinction étoient sous le même fléau. Nous ne faisons que traduire l'Auteur Américain.

LXXXI. Vigilance & activité d'un Viceroi.

Il nous apprend ici que la charité industrieuse des Missionnaires en inspira à presque tous les anciens Chrétiens répandus dans le pays : les Espagnols se prêterent de bonne grace, & comme à l'envi, aux œuvres de miséricorde : on ne sçauroit trop louer en cette occasion le zèle, la vigilance & l'activité du Viceroi Don Martin Henriquez. Il commit d'abord le soin de différens quartiers des Indiens à différens Ordres Religieux : parmi ceux-ci il se trouvoit des Prêtres, des Ministres inférieurs, & des Freres Lays. Les uns étoient chargés de la nourriture des Indiens, sains ou malades : les autres leur administroient les Sacremens; plusieurs étoient destinés à faire transporter les corps, & à leur donner la sépulture selon le rit de l'Eglise.

LXXXII. Pieuses libéralités des Dames chrétiennes.

Ce sage arrangement, exécuté d'abord dans la Ville Royale, fut porté sans délai & observé dans toutes les Provinces de la nouvelle Espagne. Ce fut alors principalement que les Espagnols parurent se piquer d'une noble émulation, pour ne rien négliger de tout ce que l'humanité & la Religion exigent dans de semblables cas. Les Dames de Mexique se distinguerent sur-tout par leurs pieuses libéralités : chaque jour leurs domestiques portoient aux quartiers des Indiens malades tout ce qui pouvoit être nécessaire, soit pour la nourriture ou pour les remedes : ils le remettoient entre les mains des Religieux chargés de le distribuer, & s'en retournoient chez leurs maîtresses, pour en apporter autant le lendemain. Avec toute cette diligence (ajoute notre Ecrivain) aucun Indien frappé de la peste n'échappoit à la mort : *con toda esta diligencia no escapava Indio.*

LXXXIII. La famine, qui succede à la peste, rend le fléau plus général.

La contagion cessa, après avoir enlevé la plus grande partie des Indiens ; mais la mortalité ne cessa pas.

ſitôt, parce que la famine, qui avoit précédé la peſte, ſe fit ſentir encore long-tems dans pluſieurs Provinces de la nouvelle Eſpagne : il falloit s'y attendre. Depuis quelque tems les terres ne produiſoient rien, faute de bras pour les cultiver, & de grains pour les enſemencer. Si dans quelques contrées un peu moins maltraitées on avoit labouré çà & là pluſieurs petits quartiers, on n'en fut pas plus avancé, parce qu'à une calamité ſuccéda une autre calamité. Un déluge d'eau, qui commença dès le mois d'Avril 1577, fut preſque continuel juſqu'à la fin de Novembre ; ce qu'on n'avoit jamais éprouvé dans le même pays : cette quantité d'eau ne pouvoit que pourrir les ſemences & faire périr toutes les plantes.

LXXXIV. La contagion n'avoit frappé que les Indiens ; la diſette enveloppa encore leurs maîtres.

Ce ſecond fléau, dans un ſens, parut pire que le premier, parce qu'il étoit plus général : la contagion (nous l'avons dit) n'avoit frappé que les naturels du pays ; la diſette enveloppa dans le même ſort les Indiens & les Eſpagnols. La vigilance du Viceroi, ni celle des différens

Gouverneurs de ce vaſte Royaume, ne pût ſuffire à faire venir des pays étrangers tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance de tant de peuples affamés.

LXXXV. Divers motifs engagent les Eſpagnols à partager leur pain avec les pauvres Indiens.

Les charités diminuoient donc tous les jours, mais ſans ceſſer entiérement : plus d'un intérêt engageoit les Eſpagnols à partager leur pain avec ce qui reſtoit d'Indiens ; le ſervice, & par conſéquent la conſervation des uns, étoit la principale richeſſe des autres. Il importoit d'ailleurs aux Eſpagnols d'effacer entiérement de l'eſprit des Indiens la malheureuſe opinion dont ils s'étoient laiſſé frapper, que la peſte, qui ne s'attaquoit qu'à leur nation, étoit un pur effet de la malice de leurs conquérans.

LXXXVI. Quelques-uns, tant Séculiers qu'Eccléſiaſtiques, vont plus loin, & par des motifs plus purs.

Indépendamment de toutes ces vues, il n'eſt point permis de douter que pluſieurs, en continuant leurs ſecours aux Indiens, n'ayent agi par les motifs les plus purs & les plus chrétiens. De ce nombre ſont les SS. Eccléſiaſtiques & les bons Religieux, qui, dévoués au ſervice des peſtiférés, ſacrifierent généreu-

ſement leur repos, la ſanté & la vie à cette œuvre de charité : le nombre en eſt grand, puiſqu'une ſeule Province de l'Ordre de Saint Dominique y perdit, dans le courant d'une année, & dans une ſeule Province, vingt-quatre Religieux, comme il a été déja dit.

LXXXVII. Charité & confiance de Bernardin Alvarez, & des Freres de l'Hôpital.

Nous devons rendre la même juſtice à quelques excellens Chrétiens, dont nous trouvons les noms dans la vie de Gregoire Lopez : tels ſont Bernardin Alvarez, Etienne de Herrera & ſes Compagnons, qui furent appellés les Freres de l'Hôpital.

François Loſa, qui n'écrit ordinairement que ce qu'il avoit vû, nous fait entendre, qu'avec de médiocres facultés & une charité ſans bornes, Bernardin Alvarez, touché de la miſere des Indiens, entreprit la fondation de pluſieurs Hôpitaux en différens endroits de la nouvelle Eſpagne. Il en fit commencer un pour les convaleſcens dans la Ville de Mexique, & un autre à Guaſtepec pour tous ceux qui s'y préſenteroient, pour quelque infirmité ou

autre besoin que ce pût être. Il est vrai que les fonds lui manquoient pour de telles entreprises; mais il ne manquoit pas de confiance en la divine Providence, & le courage qu'il trouva en son ami Etienne de Herrera, soutint encore le sien. C'est ce que nous apprend François Losa, qui s'étoit chargé de faire recevoir Gregoire Lopez à Guastepec, quand une grieve maladie l'obligea de sortir de son hermitage, appellé Notre-Dame des Remedes.

LXXXVIII. Commencemens de l'hôpital de Guastepec.

» Il me souvient, dit Losa, » qu'ayant demandé à Bernardin Alvarez, ce charitable serviteur de » Dieu, s'il vouloit bien recevoir » Lopez dans cet Hôpital, il me ré- » pondit : plût à Dieu, mon Pere, » qu'il y eût dans mes Hôpitaux tous » les pauvres qui sont dans le mon- » de ! car j'ai cette confiance en la » bonté de Jesus-Christ, que je ne » doute point qu'il ne pourvût au » besoin de tous. Ainsi je vous ac- » corde de tout mon cœur ce que » vous me demandez..... Arrivé » peu après à Guastepec, le pieux » Solitaire y fut reçu avec la même

» effusion de cœur, par Etienne de
» Herrera, qui le logea dans sa
» chambre, & le traita le mieux
» qu'il pût, selon la pauvreté où
» étoit alors cet Hôpital. Il en usoit
» de même envers tous les pauvres
» qui y venoient pour recouvrer
» leur santé, dans un si bon air,
» *quoiqu'il n'y eût alors ni reve-*
» *nus pour les nourrir, ni bâtimens*
» *pour les loger, ni argent pour en*
» *construire.*

LXXXIX. Bénédictions sur cette œuvre de charité : foi de ses Fondateurs récompensée.

» L'on connut dans la suite,
» combien la charité de ces vérita-
» bles Chrétiens étoit agréable à
» Dieu; car en moins de deux ans,
» après que l'Hôpital de Guastepec
» eut été fondé, on y donnoit cha-
» que jour soixante-quinze rations
» de pain, & cela s'est tellement
» augmenté, que l'on n'y refuse
» point à manger à toutes sortes de
» pauvres, tant hommes que fem-
» mes, soit Espagnols ou Indiens,
» qui viennent de quelque Province
» de la nouvelle Espagne, ou du
» Royaume du Perou, & ils sont si
» bien reçus, si bien nourris, &
» traités avec tant de soin, que pres-

» que tous ces malades s'en retour-
» nent bientôt en parfaite ſanté.
» Je rapporte ceci de ce célebre
» Hôpital, ajoute Loſa, parce que
» j'ai ſujet de croire que le ſéjour
» que Gregoire Lopez y a fait n'y a
» pas peu contribué.

XC. Pratiques du B. Gregoire Lopez dans cette retraite.

Qui peut douter, en effet, que la préſence d'un ami de Dieu, ſes prieres & ſes beaux exemples, n'apportent par-tout la paix & la bénédiction? On ne pouvoit qu'être édifié du ſilence de Lopez, qui venoit de ſon grand recueillement, & de ſa converſation, qui étoit toute céleſte. Uniquement occupé à la contemplation, il paſſoit ſeul toute la matinée dans ſa petite cellule; à midi il alloit, au ſon de la cloche, au réfectoire, mangeoit peu, & ne parloit jamais en mangeant, quoique les autres parlaſſent. Après les graces, il demeuroit quelque tems avec les Freres de l'Hôpital à parler de choſes ſpirituelles & édifiantes. S'il s'y trouvoit des Religieux ou d'autres perſonnes doctes, il s'entretenoit avec eux ſur des matieres plus élevées, mais avec tant de

ſageſſe, qu'on n'étoit pas moins édifié de ſa modeſtie, qu'étonné de ſon érudition. De-là Lopez rentroit dans ſa chambre, & dans ſon recueillement ordinaire, juſqu'au lendemain à la même heure.

XCI. Mortification & charité fraternelle.

Quoique la ſituation de cet Hôpital ſoit très-agréable, tant à cauſe de l'étendue de la vue, que par la quantité des ruiſſeaux & des beaux arbres fruitiers dont ces campagnes ſont pleines, Lopez ne ſortit qu'une ſeule fois pour prendre l'air ; & cependant ſa porte étoit toujours ouverte à tous ceux qui venoient le trouver pour ſe conſoler avec lui, ou lui déclarer les peines de leur conſcience : tous s'en retournoient avec autant de ſatisfaction que de joie, d'avoir pu entendre un homme ſi admirable. Les convaleſcens & les malades de cet Hôpital recevoient toujours la viſite de cet ami de Dieu avec un nouveau fruit : plus d'une fois ils éprouverent le don particulier qu'il avoit reçu du Ciel, pour calmer l'eſprit de ceux que l'humeur naturelle, ou la grandeur de leurs maux rendoit ſi cha-

grins & si coleres, que les infirmiers ne pouvoient les contenir.

XCII. Services rendus par le S. Solitaire aux malades, & aux infirmiers.

Pendant que j'étois dans cet Hôpital, dit encore Losa, Lopez fit une action digne de sa piété & de son amour pour le prochain; car voyant qu'il n'y avoit point de Médecin ni de Chirurgien ordinaires, il fit, pour la guérison des malades, un livre de plusieurs recettes fort éprouvées, dans lesquelles entroient diverses plantes, dont il connoissoit les propriétés. Il l'écrivit de sa main, & si bien qu'il paroissoit imprimé. On en fit plusieurs copies que l'on envoya en divers lieux, & particuliérement aux Hôpitaux. Les Freres de l'Hôpital se servoient aussi de ces recettes dans les maisons des lieux d'alentour, où ils alloient demander l'aumône, & faisoient avec cela des cures incroyables.

P. 87. 88.

XCIII. Evénement singulier.

Le même Ecrivain rapporte un autre fait, qui n'est ni moins admirable, ni moins propre à faire connoître le crédit du B. Gregoire auprès de Dieu. Tandis qu'il entendoit la Messe dans l'Infirmerie de l'Hôpital, un malade s'étant approché de

lui, le ſupplia de le recommander à Dieu, parce qu'on devoit le trépaner; il lui répondit d'avoir confiance en Dieu, & de ſe faire dire l'Evangile de Saint Jean avant que l'on fît cette opération. Il s'en alla enſuite dans ſa chambre, ſans doute pour prier Dieu d'aſſiſter ce pauvre homme; & le Pere François de Loayſa, Doyen du Couvent de S. Dominique à Guaſtepec, après avoir dit la Meſſe, ayant impoſé les mains ſur la tête de ce pauvre malade, & dit l'Evangile de S. Jean, à peine eut-il achevé, que le malade, en éternüant, jetta par le nez un ſi gros morceau de l'os qui étoit caſſé dans ſa tête, que l'on ne pouvoit comprendre comment il avoit pû ſortir par-là. Ainſi il ne fut pas beſoin d'en venir à l'opération qu'il appréhendoit tant, & il ſe trouva, peu de jours après, entiérement guéri: ce que l'on conſidéra comme un miracle.

XCIV. Divers jugemens ſur la conduite de Lopez. P. 83.

On peut croire que c'étoit pour exercer la patience, & multiplier toujours les couronnes de ſon fidèle Serviteur, que Dieu permettoit la

diversité des Jugemens qu'on faisoit de lui & de sa conduite, dans tous les lieux où il faisoit quelque séjour. Parmi ceux qui servoient dans l'Hôpital de Guastepec, il s'en trouva, qui, le voyant dans une si grande retraite, en murmuroient & le traitoient d'un homme inutile à tout. Ceux qui l'observoient de plus près en jugeoient différemment, par l'expérience qu'ils faisoient en eux-mêmes de l'avantage qu'ils tiroient de ses prieres, qui leur donnoient beaucoup plus de forces qu'ils n'en avoient auparavant, pour assister de jour & de nuit les malades, outre qu'ils voyoient combien grand étoit ce don de Conseil qu'il avoit reçu de Dieu, & la grace qu'il lui faisoit d'adoucir les peines de ceux qui avoient recours à lui dans leurs travaux & dans leurs afflictions.

XCV. Ce que les hommes sages en pensoient.

Les Evêques les plus attentifs, & les plus célebres Docteurs qui vivoient alors, ne pensoient pas moins avantageusement du pieux Solitaire. L'Auteur de sa vie en rapporte deux témoignages, dont il étoit bien instruit : » En ce tems-là, dit-il, le P.

P. 84.

» Pierre de Pravia, Religieux de
» l'Ordre de Saint Dominique, pre-
» mier Profeſſeur en Théologie,
» Grand Vicaire de l'Archevêché de
» Mexique, également admirable
» par ſon humilité, ſa piété & ſa
» ſcience, alla ſecretement à Gua-
» ſtepec pour s'informer de la vie &
» des mœurs de Gregoire Lopez.
» Sur quoi il y a ſujet de croire qu'un
» ſi grand perſonnage, & ſi déſinté-
» reſſé, fut pouſſé par de grandes
» raiſons à vouloir s'en inſtruire par
» lui-même. Après y avoir travaillé
» avec tout le ſoin imaginable, l'e-
» ſtime & l'affection qu'il avoit dé-
» jà pour ce Serviteur de Dieu,
» augmenterent encore conſidéra-
» blement. Je n'eus pas de la peine à
» m'en appercevoir, quoiqu'il me
» parlât avec beaucoup de confiance
» de pluſieurs choſes ſecretes & fort
» importantes, il ne me dit rien du
» deſſein qu'il avoit en cela. Il eſt
» certain qu'il parla à Gregoire Lo-
» pez durant tout une ſoirée, & lui dit
» en le quittant : nous nous verrons
» demain matin dans ma cellule. Lo-
» pez ne manqua pas le lendemain

» d'aller au Couvent de Saint Do-
» minique. Il entretint ce bon Pere
» jusqu'à midi, mangea avec les Re-
» ligieux, & puis l'entretint encore
» jusqu'à la nuit. Après qu'il s'en fut
» retourné à l'Hôpital, les princi-
» paux de ce Couvent demande-
» rent au Pere de Pravia pourquoi
» qu'il avoit passé tant de tems avec
» Gregoire Lopez, & ce qu'il lui en
» sembloit. Il leur répondit : quoi-
» que l'on m'eût parlé fort avanta-
» geusement de lui, on ne m'en
» avoit pas dit, à beaucoup près,
» tant de bien que j'y en ai trouvé.
» Ces paroles d'un homme qui
» passoit pour l'un des premiers de
» l'Ordre, leur firent concevoir
» une très-grande estime de Lopez.

P. 86. » J'ai appris aussi, continue Losa,
» que l'Evêque de Guadalajara s'é-
» tant informé avec un très-grand
» soin de la maniere de vivre de
» Gregoire Lopez, durant les sept
» années qu'il avoit passées dans son
» Diocèse, il avoit appris très-cer-
» tainement, que n'y ayant rien que
» le démon n'eût fait pour obscur-
» cir le lustre de sa vertu & ternir

» l'éclat de ſa réputation, cela n'a-
» voit ſervi qu'à l'augmenter encore
» davantage, de même que l'or ſort
» du creuſet plus éclatant & plus
» pur qu'on ne l'y a mis.

XCVI. Talens utilement employés.

Ce qui vient d'être dit de Pierre de Pravia, demande que nous donnions ici une connoiſſance plus diſtincte des talens & des vertus d'un homme qui doit être précieux à l'Amérique chrétienne. S'il a eu l'avantage de contribuer beaucoup à la propagation de la Foi par la ferveur de ſes prédications dans la nouvelle Eſpagne, il ne l'a pas moins éclairée par ſes leçons de Théologie dans l'Univerſité, & il a fait admirer ſa prudence dans la part qu'il a eu au Gouvernement du Diocèſe de Mexique.

XCVII. Naiſſance & qualités de Pierre de Pravia.

Pierre de Pravia, natif des Aſturies, dans le Diocèſe d'Oviedo, étoit entré fort jeune dans l'Ordre de Saint Dominique; mais ayant cultivé ou perfectionné ſon excellent naturel par les leçons qu'il avoient reçues de ſes parens, non moins diſtingués par une piété héréditaire, que par leur nobleſſe, dès

ſa jeuneſſe il montroit toute la maturité d'un âge plus avancé. Dans les exercices du noviciat, ſa vertu édifia la Communauté, & la beauté de ſon eſprit parut dans le cours de ſes études. Les ayant finies avec beaucoup de réputation à Salamanque, on l'établit Profeſſeur dans le College de Saint Thomas à Avila. Ses Diſciples ne furent pas les ſeuls qui profiterent des ſoins d'un Maître auſſi habile que pieux ; les occupations de l'Ecole ne l'empêchoient pas d'exercer en même tems les fonctions du S. Miniſtère. Il réuſſiſſiſſoit également à l'un & à l'autre, & il avoit plus d'attrait pour la prédication, parce que les fruits de la parole de Dieu lui en paroiſſoient plus ſenſibles & plus importans pour le ſalut.

XCVIII. Le zèle du ſalut des ames le fait paſſer dans la nouvelle Eſpagne.

Le zèle du ſalut des ames devenant toujours plus ardent dans ſon cœur, il deſira paſſer au Mexique, pour s'y employer au ſervice des Indiens. La réputation de ſainteté, dans laquelle on vivoit dans les Couvens de cette Province, fut encore pour le fervent Religieux un

puiſſant motif de mépriſer & les fatigues & les dangers d'une longue navigation. Il croyoit qu'il étoit indigne d'un homme Apoſtolique de fuir la peine ou de craindre le péril, quand il s'agiſſoit de gagner les ames à Jeſus-Chriſt, tandis que les eſclaves de la cupidité affrontoient hardiment les plus grands dangers, & comptoient pour rien toutes leurs fatigues, par la ſeule eſpérance d'amaſſer des richeſſes temporelles qu'ils n'étoient pas aſſurés d'acquérir, & qu'ils étoient certains de perdre un jour.

XCIX. Ses premieres occupations dans les Ecoles de Mexico.

Arrivé dans la nouvelle Eſpagne, Pierre de Pravia fut d'abord arrêté dans le Couvent des Dominicains de Mexico, pour y enſeigner la Philoſophie & la Théologie aux jeunes Religieux. Il auroit volontiers préféré à cette occupation, celle de prêcher aux Gentils & de catéchiſer quelques pauvres Indiens. Il ſe conſoloit cependant, & parce qu'il faiſoit l'obéïſſance en formant des Miniſtres de la parole, & parce qu'il eſpéroit toujours que lorſqu'il auroit profeſſé un certain

tems, il lui ſeroit enfin permis de ſuivre ſon attrait pour la prédication. La Providence ne lui en fournit pas ſitôt les moyens, & le premier obſtacle qu'il y trouva fut la réputation même qu'il s'étoit faite, d'habile & judicieux Profeſſeur, également clair, profond, exact & methodique. Après avoir donné des leçons aux jeunes Religieux dans le cloître, on l'obligea d'en faire publiquement dans l'Univerſité de Mexique. Et pendant qu'il y rempliſſoit avec un applaudiſſement général une chaire de Philoſophie, Barthelemy de Ledeſma, qui y occupoit la premiere chaire de Théologie, ayant été promu à l'Evêché de Guaxaca, cette même chaire fut donnée de ſuite à Pierre de Pravia. Le Viceroi, l'Archevêque & l'Univerſité de Mexique ſe trouverent réunis en faveur du même ſujet, ſans ſouffrir même que (ſelon la coutume) la chaire fût miſe à la diſpute.

C.

Il forme d'excellens Miniſtres de la pa-

Tout cela donne une aſſez haute idée du mérite de ce Théologien, & de l'opinion qu'on avoit de ſes

talens. Il la ſoutint bien par tous les endroits qui peuvent faire honneur à un Profeſſeur public, mais plus particuliérement par le grand nombre d'excellens Sujets, qu'il mit en état de ſervir utilement la Religion, & de la répandre. Quelques-uns ont fait depuis des ouvrages eſtimés; pluſieurs autres ont rempli les principales dignités des Egliſes, & même des Cathédrales de la nouvelle Eſpagne. Il voyoit déjà quelques-uns de ſes diſciples dans les premieres places, & après avoir volontairement quitté la ſienne, il s'eſtimoit heureux de pouvoir ſervir Dieu & l'Egliſe dans les fonctions de l'Apoſtolat. Comme c'étoit ſa vocation particuliere, il ne faut pas être ſurpris s'il y fit, pendant le cours de pluſieurs années, des fruits qu'on appelle immenſes.

role, pour la propagation de la Foi.

CI. Vigilance dans la place de grand Vicaire & d'Adminiſtrateur du Diocèſe de Mexico.

Il eſt vrai qu'il ne travailla pas toujours en ſimple Miſſionnaire : on le força d'accepter diverſes charges, & dans le Cloître & dans l'Egliſe; mais il ſçut les faire ſervir comme de nouveaux moyens à ſon grand objet, qui étoit l'inſtruction & la

conversion des infidèles, ou la réforme des mœurs des anciens & des nouveaux Chrétiens. D'abord la charge de Prieur du Couvent de Mexico, & ensuite de Provincial de la même Province, sans lui ôter la liberté de prêcher & d'instruire, le mirent en état de pourvoir plus facilement aux besoins des peuples, en leur procurant des Ministres de la parole. L'Archevêque de Mexico l'ayant depuis engagé à accepter la qualité de son Vicaire Général & d'Administrateur de ce grand Diocèse, il se trouva dans l'obligation, & avec plus de moyens, d'y faire tout le bien qu'on pouvoit attendre de ses lumieres, de sa prudence & de son zèle. Le Prélat infirme se reposoit sur ses soins, & tout le Clergé, soit séculier ou régulier, ne lui marqua pas une moindre confiance. Ennemi du faste & de tout esprit de domination, il aimoit à agir toujours de concert avec tous ceux qu'il regardoit comme ses freres, & ses coopérateurs dans le saint Ministère.

CII. Il conserve

Dans la Ville de Mexico il y avoit

ſept Monaſtères de Religieuſes ſous la juriſdiction de l'Ordinaire : ces ſanctuaires de piété attirerent les attentions particulieres du zèlé Administrateur, qui par ſa vigilance y conſerva toujours la régularité & la paix, écartant avec le même ſoin tout ce qui auroit pu introduire la diſſipation dans ces ſaintes retraites, ou troubler le repos des épouſes de Jeſus-Chriſt.

la régularité & la paix dans les Monaſtères des Religieuſes.

CIII. Sévérité bien placée.

La ferveur & la régularité du Clergé ne contribuoient pas peu au réglement des mœurs des fidèles dans tout le Diocèſe, dans la conduite duquel ce Vicaire Général donna autant d'exemples de modération & de prudence, que de zèle & de fermeté. S'il montroit quelque ſévérité, ce n'étoit que contre les ſcandales & envers ceux qui les donnoient, ou dans l'examen des livres qui ſe répandoient dans le pays, perſuadé que les Paſteurs, à qui eſt confié le dépôt de la doctrine, ne ſçauroient trop veiller, pour prévenir ou proſcrire l'erreur & les nouvelles doctrines capables de corrompre la Foi, en ſubſtituant à la

parole de Dieu les imaginations des hommes. Dans le Concile Provincial qui fut tenu à Mexique l'an 1585, l'Administrateur proposa aux Prélats quelques réglemens sur ce point, qui furent jugés importans & autorisés par le Synode.

CIV. Fermeté & constance à refuser la dignité épiscopale.

Vers le même tems Pierre de Pravia fut nommé à l'Evêché de Panama par le Roi Catholique, qui vouloit procurer à cette Eglise un Pasteur d'une vertu éprouvée, en état de faire dans un nouveau Diocèse tout le bien qu'il faisoit depuis longtems dans celui de Mexique. Mais il ne fut pas possible d'avoir son consentement; rien ne fut capable de lui faire accepter cette nouvelle dignité, ni les lettres très-pressantes de Sa Majesté, ni les conseils de plusieurs de ses amis, ni enfin les menaces de l'y contraindre par un ordre exprès de ses Supérieurs. Il sçavoit jusqu'où pouvoit s'étendre en cela leur autorité. » Hélas, disoit-» il, il y a quarante ans que je tra-» vaille bien ou mal pour le public, » & que je tâche de régler les affaires » de mon ame avec Dieu, sans oser

» me répondre que tout ce que j'ai » voulu faire pour sa gloire, ait » toujours été trouvé pur à ses yeux. » Convient-il dans la vieillesse de » multiplier les embarras? Et n'est-» il pas plus sage de se débarrasser » de tout le reste, pour n'être dés-» ormais qu'à Dieu & à soi-même » sans distraction? » Il écrivit dans ce goût en Espagne, & il le fit d'une maniere, qu'on ne put lui refuser ce qu'il desiroit avec tant de raison.

CV. Avantages de la conversation avec les amis de Dieu.

Sans cesser d'édifier & de servir l'Eglise, ce S. Religieux coula ses dernieres années dans la priere & dans la méditation de ces grandes vérités, qui avoient toujours été l'objet de ses leçons & de ses prédications. Il aimoit à connoître & à pratiquer les grands serviteurs de Dieu, parce qu'il trouvoit toujours dans la douceur de leurs conversations de quoi s'édifier lui-même, & s'exciter à une nouvelle ferveur d'esprit. Ce fut, sans doute, le motif qui lui fit entreprendre le voyage de Guastepec, pour avoir quelques entretiens familiers avec le célebre Gregoire

Lopez, & lier une sainte amitié avec un homme d'une si éminente piété. Nous avons vu ce que François Losa a écrit du sujet & du succès de ces entretiens secrets. Mais comme cet Auteur ne marque pas toujours les époques, & que dans ce qu'on vient de rapporter, il n'est rien dit de l'explication du Livre de l'Apocalypse, écrite en Castillan par Lopez, on peut douter que le Pere de Pravia en eût alors aucune connoissance.

CVI.
Pierre de Pravia examine en rigueur un Livre dont il estimoit l'Auteur.

Nous sçavons cependant que ce Livre étant tombé depuis entre les mains de notre Théologien, il fut extrêmement surpris qu'un Laïque, sans lettres & sans étude, eût entrepris d'expliquer celui de tous les Livres saints, que les Peres ont toujours regardé comme le plus obscur & le plus profond. Quelque bonne opinion qu'on eût de la haute piété de Lopez, la prudence permettoit, & le zèle de la Religion sembloit demander qu'on examinât avec soin son ouvrage, avant qu'il fût répandu parmi les fidèles. C'est aussi ce que fit le Pere de Pravia. Quoiqu'un sçavant

ſçavant Eccléſiaſtique l'aſſurât qu'il avoit lû avec attention cette explication de l'Apocalypſe, & qu'il n'y avoit abſolument rien trouvé qui ne fût exact & conforme à l'analogie de la Foi, il exigea qu'on ſoumît le Livre à un rigoureux examen. Il fut obéi, & on ne pouvoit que louer cette conduite; car plus un Ecrivain eſt en réputation, plus les productions de ſon eſprit peuvent devenir funeſtes, ſi faute de lumieres, ou par une ſuite de la fragilité humaine, il donne malheureuſement dans des écarts ou des erreurs.

CVII. L'examen fait l'éloge de l'Auteur & de l'ouvrage.

Gregoire Lopez n'étoit pas tombé dans cet écueil : auſſi l'examen que pluſieurs ſçavans firent de ſon explication, ne ſervit-il qu'à en faire mieux connoître l'exactitude & le prix. On reconnut avec ſatisfaction que le même eſprit qui avoit dicté le Livre des Révélations, ſembloit avoir ſpécialement éclairé le pieux Laïque qui avoit oſé l'interprêter, & qui étoit d'autant plus propre à recevoir les lumieres du Ciel, qu'il préſumoit moins de lui-

même, sa sainteté étant établie sur une solide humilité.

Comme ce n'étoit point la passion, mais un véritable zèle, qui avoit inspiré tant de fermeté au P. de Pravia, il se réjouit encore plus qu'un autre de l'heureux succès de l'examen qu'il avoit exigé. Il ne se montra jamais contraire à l'estime qu'on faisoit du Livre, & il en aima plus tendrement l'Auteur.

CVIII. Mort de l'illustre Pierre de Pravia.

Après une vie si remplie de bonnes œuvres, le saint Religieux se reposa dans le Seigneur le 6 de Janvier 1589. On prononça son oraison funebre la veille de l'enterrement, & le Pere Augustin d'Avila, autrefois son disciple, depuis Archevêque de Saint-Domingue, fit de nouveau son éloge le jour même des obseques, qui furent très-solemnelles. Tout le peuple donnoit, comme à l'envi, mille bénédictions à la mémoire de cet homme charitable, que la Ville & le Diocèse avoient long-tems regardé comme leur Docteur, leur consolateur & leur Apôtre.

CIX. Bernard d'Alburquerque.

L'illustre d'Alburquerque, occu-

pé aux mêmes fonctions, n'avoit pas poussé si loin sa course ; son travail néanmoins ne fut ni moins glorieux à l'Eglise chrétienne, ni moins utile aux peuples de l'Amérique, qu'on vouloit faire entrer dans son sein. C'est ce qu'on verra dans le simple récit de ses travaux.

CX.
Sa naissance: éducation chrétienne.

La Ville d'Alburquerque, dans le Royaume de Léon, sur les frontieres de celui de Portugal, fut la patrie du pieux Prélat, dont la sainte vie a édifié l'ancienne & la nouvelle Espagne. Quoiqu'il ne fut pas de l'illustre Maison des Seigneurs d'Alburquerque, il appartenoit à des parens nobles & riches, qui le firent élever avec beaucoup de soin dans l'Université d'Alcala. Les progrès qu'il y fit dans l'étude des lettres divines & humaines, bien loin de lui inspirer des sentimens de vanité ou d'ambition, ne servirent au contraire qu'à le rendre toujours plus modeste & plus humble, & les sages réflexions qu'il sçut faire sur lui-même, ou sur les dangers des grandeurs du siècle, fermerent son cœur à l'amour de tout ce que le

monde eſtime, pour ne l'ouvrir qu'aux douces impreſſions de la grace. Après avoir long-tems médité ſur ces paroles du Prophête : *j'ai choiſi d'être plutôt des derniers dans la Maiſon du Seigneur, que d'habiter dans les tentes des pécheurs*, il forma là-deſſus tout le plan de ſa vie.

CXI.
Rare exemple de modeſtie & d'humilité.

Sans communiquer ſes penſées ni à ſa famille, ni à aucun de ſes amis, Bernard d'Alburquerque, dans un âge déja mur, ſortit d'Alcala, où il étoit plus connu que ne le demandoit l'exécution de ſon deſſein ; & s'étant rendu ſans ſuite ni équipage à Salamanque, il ſe préſenta aux Religieux de Saint Dominique pour être reçu dans leur Maiſon. Non-content de cacher le nom de ſa famille ſous celui du lieu de ſa naiſſance, il laiſſa ignorer qu'il eût fait ſes études de philoſophie & de theologie, & ne demanda que l'habit de Frere lai : on le lui accorda après les épreuves ordinaires, & on l'occupa d'abord ſelon ſon état. L'humble Religieux crut alors avoir trouvé ce qu'il avoit demandé à Dieu par de longues & ferventes prieres,

Il les continuoit toujours avec une nouvelle ardeur, oubliant le monde, & aimant à vivre inconnu des mondains, il trouvoit toute sa consolation dans l'union qu'il faisoit de la priere avec le travail le plus rude & le plus assidu. Mais, sans le vouloir, il attiroit sur lui les regards de toute la Communauté, & particuliérement des Supérieurs. Sa docilité, son recueillement, sa prompte obéissance & une modestie angélique édifioient tous les Religieux. Ses manieres, malgré son attention à se cacher, faisoient assez connoître qu'il n'avoit pas moins d'éducation que de piété : on commençoit à soupçonner que sa naissance devoit répondre à l'une & à l'autre; & on auroit craint de l'offenser, que de lui faire des questions sur cet article.

CXII. Le pieux artifice est découvert.

La Providence, qui vouloit se servir de son ministère pour la conversion d'un grand nombre de pécheurs & d'infidèles, permit que, dans une rencontre imprévue, la charité décéla une partie de ce que l'humilité lui faisoit cacher. Deux

jeunes Religieux du Couvent de Salamanque disputoient un jour avec chaleur sur quelques questions de Théologie, & chacun croyant avoir pour lui l'autorité de Saint Thomas, ils s'opiniâtroient également à soutenir ce qu'ils avoient avancé. Le Frere Bernard d'Alburquerque, occupé de son travail, & témoin de leur dispute, crut pouvoir sans conséquence la terminer en peu de mots, comme il fit, ayant expliqué par divers textes de Saint Thomas, celui que l'un des deux jeunes Théologiens faisoit valoir. Leur surprise fut d'autant plus grande, que n'ayant parlé qu'en latin, ils n'avoient pas même imaginé que ce bon Frere Jardinier eût pû rien comprendre dans la suite de leur dispute. Le Supérieur, bientôt instruit de tout, lui fit à propos quelques questions, qui ne lui permirent plus d'ignorer de quoi il étoit capable.

CXIII. D'Alburquerque obligé de quitter l'habit de F. lai : progrès dans les

Après cette découverte on l'obligea de changer d'Etat, & au lieu du travail manuel on lui fit reprendre les études. Ce changement lui fut véritablement sensible, parce qu'il

aimoit sa premiere condition, & qu'il redoutoit les obligations de la seconde : il se soumit néanmoins à la volonté de Dieu, dont il croyoit entendre la voix dans celle de son Supérieur. Ses craintes ou ses pieuses inquiétudes se renouvellerent toutes les fois qu'il lui fallut recevoir les ordres sacrés ; mais sa vertu ne se démentit jamais. D'autant plus humble qu'on l'élevoit davantage, il continuoit à joindre à la priere & à l'étude le travail des mains, & tous les exercices d'une charité officieuse, qui lui faisoit toujours prévenir les besoins de ses freres.

sciences & dans la piété.

CXIV. Il est conduit aux Missions de l'Amérique.

Tel étoit le Pere Bernard d'Alburquerque, lorsque le célebre Barthelemi de Las-Casas ayant obtenu de l'Empereur Charles-Quint les Réglemens qu'il sollicitoit en faveur des Indiens, se préparoit à faire de nouveau le voyage des Indes occidentales. Son séjour dans la Castille lui avoit souvent donné occasion de parler des grands fruits que les ouvriers évangéliques faisoient tous les jours parmi les Amé-

ricains, & de la juſte eſpérance qu'on avoit de voir multiplier les converſions, à meſure qu'on auroit ſoin d'envoyer dans ce pays des Miniſtres habiles & déſintéreſſés. Pluſieurs Religieux de Saint Dominique y prêchoient depuis long-tems avec ſuccès; d'autres s'étoient déterminés à partir avec le ſaint Evêque de Chiapa, & d'Alburquerque ne refuſa pas de ſe joindre à eux, ſi les Supérieurs vouloient bien l'agréer. On connoiſſoit trop la ſolidité de ſa vertu, ſa capacité & ſes talens, pour ne pas profiter de ſa bonne volonté. Il arriva dans le Mexique l'an 1545.

CXV. Continuant à travailler à ſa propre perfection, il ſert utilement à la converſion des infidèles.

L'étroite obſervance dans laquelle nos Religieux vivoient dans les Couvens de cette nouvelle Province; la ſageſſe & le zèle de ceux qui la gouvernoient, & l'attention des Miſſionnaires à faire reſpecter leurs prédications, par la ſainteté de leurs exemples, tout cela réjouit infiniment Bernard d'Alburquerque, qui trouvoit en même tems de grands moyens de travailler à ſa propre perfection, & des guides qu'il pouvoit

ſuivre, pour procurer le ſalut des infidèles. Le quartier qu'on lui aſſigna d'abord pour ſa Miſſion, fut le long du golfe de Mexique, dans la Province de Guaxaca. Les habitans de ce pays, appellés les Zapotecas, ſont naturellement guerriers, fiers & farouches, & leur langue, l'une des principales de ces contrées, n'eſt pas des plus faciles à apprendre. Le Serviteur de Dieu l'étudia avec ſoin, & il ne s'appliqua pas moins à connoître les mœurs, les coutumes & le génie de ces peuples, afin de leur rendre ſon Miniſtère utile. On aſſure qu'en aſſez peu de tems il vint à bout de tout ce qu'il s'étoit propoſé. Il faiſoit ſes inſtructions familieres en langue Zapotéque; & comme il aimoit tendrement les Indiens, qu'il les enſeignoit avec patience, qu'il leur parloit toujours avec douceur, & les défendoit généreuſement contre ceux qui leur faiſoient tort, cette affabilité lui donna un tel aſcendant ſur leur eſprit, qu'il en diſpoſoit preſque abſolument. Il ſçut bien en profiter, pour adoucir ou corriger in-

ſenſiblement leurs mœurs, & leur donner la connoiſſance de Jeſus-Chriſt; car quoique la prédication de l'Evangile eût déjà fait des progrès conſidérables parmi ces ſauvages, il ne s'en trouvoit encore que trop qui étoient plongés dans l'idolâtrie, ou qui n'avoient aucune Religion.

CXVI.
Vrai caractère d'un homme apoſtolique.

Auguſtin d'Avila qui a écrit le premier, & ſur les lieux, l'hiſtoire de ce ſaint Miſſionnaire, le repréſente par-tout comme un homme vraiment apoſtolique, zèlé, pénitent; infatigable, puiſſant en œuvres & en paroles, toujours prêt à courir après les brebis égarées, à travers les rochers, les précipices, les forêts ou les montagnes, & plus empreſſé à gagner une ame à Jeſus-Chriſt, que les avares ne le ſont à acquérir ou à conſerver les plus grands tréſors. Après avoir marché tout le jour par des chemins rudes & difficiles, pour aller inſtruire, catéchiſer & préparer ces pauvres Indiens à la grace du Baptême, il n'avoit ſouvent pour nourriture que quelques légumes & de l'eau. La foi

le ſoutenoit, la charité dont il étoit embraſé lui rendoit ſupportables les plus grandes fatigues, & ſes forces à l'épreuve de ce rude travail, vérifioient en ſa perſonne ce qu'a dit Jeſus-Chriſt, que l'homme ne vit pas ſeulement de pain, mais de toute parole qui ſort de la bouche de Dieu. Il avoit toujours fait ſes délices de la priere, & les travaux de l'Apoſtolat ne l'empêchoient pas de paſſer une partie de la nuit en oraiſon. Mais quelque grand que fût ſon attrait pour ce ſaint exercice, le zèle qui le conſumoit pour la converſion des infidèles, lui faiſoit tout quitter pour remplir cette partie de ſon miniſtère : dans l'exercice de la vie active, il étoit un Elie ; il ſçavoit cependant tempérer la vivacité du zèle par les charmes de la douceur ; & c'eſt ce qui le rendoit plus propre à gagner les cœurs, en perſuadant les eſprits.

Les Religieux du Couvent de Guaxaca, qui a été depuis le Chef de tous ceux de la Province de S. Hypolite, l'élurent unanimement pour leur Prieur, afin qu'ayant à

CXVII. Provincial, & toujours Miſſionnaire, il enrichit en même tems l'Egliſe & ſon Ordre.

leur tête un homme ſi rempli de l'eſprit de Dieu, ils puſſent étendre ou continuer avec plus de fruit leurs Miſſions. La vigilance qu'il apporta dans la conduite de cette Communauté, ſa ſageſſe, ſa diſcrétion, ſon application au travail, ſon exactitude ſur-tout à faire toujours le premier ce qu'il conſeilloit aux autres, & plus qu'il n'en exigeoit, donnant un nouvel éclat à ſon rare mérite, il fut fait Provincial de la même Province l'an 1553. On ne ſe repentit point d'avoir fait violence à ſa modeſtie, pour l'obliger d'accepter cet emploi. Il eſt vrai qu'il avoit ſous ſa conduite bien des Religieux d'une vertu conſommée, dont pluſieurs étoient entrés avant lui dans la vigne du Seigneur, & dont quelques-uns furent depuis élevés ſur différens Siéges; mais le zèle & les talens du nouveau Provincial ne parurent pas inférieurs au mérite des plus diſtingués; & dans l'exercice de ſa Charge il ne ſe diſtingua lui-même que par les endroits qui font toujours honneur aux Supérieurs que Dieu a lui-même choiſis.

Egalement attentif à procurer l'avancement ſpirituel de ſes freres, & la propagation de la Foi par l'inſtruction des Indiens, il donnoit aux uns & aux autres les plus beaux exemples de la piété chrétienne, & d'un zèle qui s'étendoit à tous. Dans la diſtribution qu'il fit des Miſſionnaires, en leur partageant le travail, il fit enſorte que, dans cette vaſte Province, il n'y eût aucun quartier où le peuple ne pût entendre la prédication de l'Evangile & recevoir les Sacremens. Il ne recommandoit rien tant aux Miniſtres de la parole, que le parfait déſintéreſſement, le zèle, la douceur, la patience, la charité. L'expérience lui avoit appris que ces moyens ſont toujours efficaces pour faire des converſions.

CXVIII. Les converſions ſe multiplient, ainſi que les ouvriers évangéliques.

Depuis huit ans qu'il travailloit dans cette partie du Mexique, il avoit ſouvent remarqué que les Américains, les plus féroces comme les plus ſuperſtitieux, ne tenoient pas long-tems contre la vertu de la parole de Dieu, quand elle leur étoit annoncée par des hommes

qui se conduisoient eux-mêmes selon les regles de l'Evangile. C'est ce qu'il vit encore avec plaisir pendant les quatre années de son gouvernement. Le Seigneur répandit de nouvelles bénédictions sur ses travaux & sur ceux de ses freres : les conversions se multiplierent presque à l'infini. Comme il n'étoit allé chercher si loin le travail, que par le seul desir d'appeller ces peuples à la foi, il souhaitoit avec ardeur être libre de toute autre occupation, afin de vaquer uniquement à celle-là ; il comptoit bien que la fin de son Provincialat le remettroit dans cette heureuse liberté. La Providence en disposa autrement : à peine fut-il déchargé de son emploi, qu'on lui commit une seconde fois la conduite de la Communauté de Guaxaca ; & pendant qu'il remplissoit les devoirs de Prieur, sans négliger ceux de Missionnaire, le Roi Catholique le nomma à l'Evêché de la même Ville, ou plutôt de la même Province.

CXIX. D'Alburquerque, mal- Bernard d'Alburquerque, en 1559 ou 1560, reçut presque en même

tems le Brevet de Sa Majesté, les Bulles de Pie IV, & les lettres de ses Supérieurs, qui ne lui permettoient point de se refuser aux ordres de Sa Sainteté. Ce fut pour cet homme modeste le plus rude coup qu'il eût encore éprouvé. La grace l'avoit fait per[illegible] mes sentimens où nous l'avons vu dans sa jeunesse ; & autant qu'il aimoit l'état d'humilité qu'il avoit d'abord choisi en entrant dans le Couvent de Salamanque, autant craignoit-il une place d'honneur, qui exposoit son salut à plusieurs périls. Ce fut cependant Barthelemi de Las-Casas, l'un de ses plus intimes amis, qui, en faisant connoître à la Cour de Castille son mérite & ses services, lui attiroit ce qu'il appelloit un orage & une tempête. Tout ce que les Saints ont coutume de faire pour fuir les dignités, l'Evêque nommé le fit pour ne point accepter celle-ci. Il prétendoit que par la trop bonne opinion qu'on avoit de lui, on avoit surpris la religion du Pape & du Roi, & il demandoit qu'on lui accordât, du moins, le tems de re-

gré ses résistances, est placé sur le siége de Huaxaca.

cevoir la réponſe à ce qu'il ſe propoſoit d'écrire en Eſpagne & à Rome. En s'humiliant ainſi, il ne faiſoit que confirmer l'idée où tout le monde étoit en ſa faveur. On s'étoit attendu à cette réſiſtance, & le P. Pierre de la Penna, alors Provincial (qui [illegible] depuis Evêque de Quito, dans la partie ſeptentrionale du Pérou) croyoit pouvoir abréger les difficultés, en lui faiſant un précepte pour l'obliger de ſe ſoumettre. Mais d'Alburquerque, ſans s'étonner, lui répondit reſpectueuſement, que ſon pouvoir ne s'étendoit point juſques-là : je dois vous obéir, lui dit-il, pour remplir tous les devoirs de mon état, mais non pas pour accepter un Evêché, qui me mettroit hors de l'obéiſſance de l'Ordre.

CXX. La Religion le fait triompher de ſes répugnances.

Le ſage Supérieur ſentit bien la ſolidité de la réponſe ; & pour ne pas commettre ſon autorité, il s'en tint aux prieres & aux ſollicitations. Bien des perſonnes de conſidération ſe joignirent à lui : on repréſenta au Prélat qu'inutilement il attendroit que le Roi Catholique révoquât ſa

nomination, & que si l'obéissance qu'il devoit au Provincial ne l'obligeoit pas de se faire sacrer, la charité, qui est la premiere des vertus & la regle de toutes, exigeoit cela de lui, d'autant plus que sçachant très-bien la langue du pays, & y étant généralement aimé & estimé de tout le monde, il pouvoit être beaucoup plus utile à ces peuples, que ne le seroit un autre, qui, avec plus de mérite, n'auroit pas les mêmes avantages. On ajoutoit que s'il aimoit son Ordre, il ne devoit pas refuser une dignité qui l'honoroit, & qui le mettoit en état de le protéger & de le défendre. Ces considérations ne le déterminoient pas encore ; mais il se rendit à cette réflexion, que ne sçachant pas d'ailleurs avec certitude, si Dieu demandoit ou ne demandoit pas de lui qu'il acceptât l'Episcopat, il ne pouvoit mieux connoître quelle étoit la volonté divine, que par la voix de ses Supérieurs.

CXXI. Sainte conduite du religieux Evêque.

Alfonse de Montufar fit la consécration du nouvel Evêque, & fut témoin des larmes que ce sacrifice

lui faisoit répandre. Toute la suite répondit à de si beaux commencemens : si son entrée dans l'Episcopat fut si pure, son gouvernement fut tout apostolique, & sa vie toujours sainte. Persuadé qu'il ne pouvoit mieux se disposer à remplir les fonctions de son divin ministère, qu'en pratiquant exactement les mêmes exercices qu'il avoit pratiqués dans la Religion, il se considéra moins comme un Prince de l'Eglise, que comme un pauvre de Jesus-Christ, & continua à garder tous les points de sa regle, qui n'étoient point incompatibles avec les devoirs de la sollicitude pastorale. Il avoit prié les Supérieurs de l'Ordre de lui donner un compagnon fidèle, qui pût prendre connoissance du temporel, diriger sa conscience & soutenir sa ferveur par ses exemples. Le Pere Pierre Castillo remplit parfaitement tous ces devoirs, & le pieux Evêque, uniquement occupé du salut de ses Diocésains, ne s'étoit réservé que le droit de distribuer les aumônes. La dépense de sa maison étoit très-petite, & ses

charités furent toujours abondantes.

CXXII. Simplicité pastorale admirée des uns, & méprisée des autres.

Il aimoit tendrement les pauvres ; il alloit visiter les malades & les nécessiteux dans leurs maisons, & il marchoit avec tant de simplicité, qu'il n'avoit ordinairement avec lui que son Compagnon Religieux, & lorsque celui-ci étoit occupé ailleurs, le saint Evêque ne se faisoit suivre que d'un petit Indien. Ses Clercs admirant son humilité, s'offroient quelquefois de l'accompagner ; mais il leur répondit, avec sa douceur ordinaire, que pour ce qu'il avoit à faire, ce seul Compagnon lui suffisoit. Les vertus du Prélat étoient trop connues, pour que le dehors le plus simple avilît, en quelque maniere, son caractère. Sa réputation & sa piété lui attiroient plus l'estime des peuples & leurs respects, que n'auroit pû faire le train le plus magnifique. Il se trouva cependant quelques Ecclésiastiques qui murmurerent de ce qu'ils appelloient un excès d'humilité. » Le Pere Bernard d'Alburquerque » (disoient-ils) sçait bien être Saint,

» mais il ne ſçait pas être Evêque. » Ne pouvoit-on pas répliquer, ajoute d'Avila, que ceux qui parloient de la ſorte, pouvoient bien ſçavoir être Bacheliers, mais qu'ils ne ſçavoient point être humbles ?

CXXIII. Sage fermeté dans le beſoin.

L'humilité du ſaint Evêque ne ſied pas mal à un Succeſſeur des Apôtres. Eclairé par le don de la ſçience & de la ſageſſe, il étoit du nombre de ces Paſteurs, qui, ſelon l'expreſſion de Saint Gregoire, peuvent faire ce que Dieu commande, parce qu'ils ſont humbles, & commander aux autres ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils ſont ſages. Cette humilité qui relevoit l'éclat de ſes autres vertus, ne le fit jamais mollir, quand il fallut agir avec vigueur & avec fermeté. Il eſt vrai que dans ces occaſions il étoit obligé de ſe faire violence & de ſortir, en quelque maniere, hors de ſon caractère, naturellement doux, pacifique, toujours porté à la compaſſion. Il vouloit inſtruire les bons, plutôt par ſes exemples que par ſes diſcours, & il cherchoit moins à ſe faire craindre des méchans, par les

punitions & la verge, qu'à les gagner par les ſaintes adreſſes de la charité paſtorale.

CXXIV. Caractère de deux hommes apoſtoliques, qui vont à la même fin par des moyens différens.

Quelque étroite que fût l'union que l'eſprit du Seigneur avoit formée entre l'illuſtre Barthelemi de Las-Caſas & Bernard d'Alburquerque, on peut dire qu'ils ne ſe conduiſirent pas l'un & l'autre par les mêmes voies pour arriver à la même fin, & leur caractère étoit auſſi différent que leur vertu ſemblable. Ils ne ſe propoſoient tous deux, dans le ſaint Miniſtère, que la gloire de Dieu, la propagation de la foi, le ſalut des ames. Leur déſintéreſſement fut égal, & ils travaillerent avec la même application à procurer la connoiſſance de Jeſus-Chriſt aux Indiens, qu'ils portoient toujours dans le cœur. Mais ils ne s'y prirent pas de la même maniere, pour les défendre contre la tyrannie des oppreſſeurs de leur liberté. Le zèle du premier, vif, ardent, toujours armé contre l'iniquité, & incapable de diſſimuler ce qui paroiſſoit contraire à la juſtice, lui fit entreprendre de longs & fréquens

voyages & essuyer mille travaux, en l'exposant aux plus grands dangers. Un esprit de douceur & de modération regloit toujours le zèle du second. Sans jamais approuver ni ce qu'il y avoit de repréhensible dans la conduite de quelques Gouverneurs, ni les excès de plusieurs autres Officiers Espagnols, il ménageoit prudemment leur délicatesse, prenoit son tems pour faire ses corrections, leur montroit de la confiance, en leur communiquant quelquefois ses vues sur ce qui pouvoit intéresser l'Etat ou la Religion, le service de Dieu, ou celui du Prince. Souvent, par ses manieres douces & insinuantes, il gagnoit sur leur esprit ce qu'il n'auroit pû obtenir ni par les menaces, ni par les justes plaintes qu'il étoit en droit de porter à la Cour de Castille.

CXXV. Fruits des visites pastorales.

C'est ce qu'il eut occasion d'éprouver, particuliérement dans le cours de ses visites épiscopales. Quoique son Diocèse ne fût pas moins étendu que la Province de Guaxaca, le zèlé Prélat en visita plus d'une fois tous les quartiers, &

par-tout il fut reçu par les Officiers du Roi avec les témoignages de respect qui étoient dus à son caractère & à son mérite. Il ne profita de cette bonne volonté qu'ils lui marquoient, que pour les engager à donner de bons exemples aux Indiens, & à les traiter avec humanité, afin de ne point mettre d'obstacle à leur conversion.

CXXVI. Sollicitude envers les plus sauvages, envers leurs Catéchistes & leurs Missionnaires.

Au reste Augustin d'Avila assure que ces visites de notre Evêque étoient une mission continuelle : il annonçoit lui-même la parole de Dieu dans tous les bourgs & hameaux, & il ne dédaignoit pas d'aller chercher sur les montagnes les plus reculées les sauvages qui y faisoient leur demeure. Il s'informoit avec soin de quelle maniere les Missionnaires, les Catéchistes & les Curés s'acquittoient de leurs devoirs, & il aidoit de ses revenus ceux qui n'en avoient pas assez. En corrigeant les négligens, il animoit par de justes louanges les Ministres de l'Evangile, qui remplissoient dignement leurs fonctions. Sa vie étoit un exemple que les plus ver-

tueux pouvoient imiter. Qnoiqu'il fît presque toujours ses voyages à pied, il ne relâchoit rien de ses abstinences ni de ses jeûnes ordinaires, & quelque incommodes que fussent quelquefois les maisons où on étoit obligé de le loger, il ne manquoit jamais de se lever de nuit pour donner un tems à la priere.

CXXVII. Nouvel asile pour les jeunes Indiennes, appelées à la retraite.

Il ne faut donc pas s'étonner que ses prédications, soutenues par la bonne odeur d'une vie si exemplaire, fissent toujours de grands fruits, & parmi les Espagnols, & parmi les naturels du pays. Ceux-là respectoient en lui un Prélat qui faisoit la gloire de leur nation, & ceux-ci l'aimoient comme leur Pasteur, leur Apôtre, leur bon pere. Les uns & les autres favoriserent à l'envi la fondation qu'il entreprit de faire dans sa Ville épiscopale. Il n'y avoit pas encore de Monastere de filles; plusieurs cependant, embrasées du desir de la perfection chrétienne, souhaitoient consacrer leur virginité à Jesus-Christ dans une sainte retraite. Bernard d'Alburquerque résolut de bâtir un Monastère

ſtère de Religieuſes de ſon Ordre : le Pape ayant loué ſon deſſein & accordé les Bulles néceſſaires pour l'exécution, l'Evêque mit auſſitôt la main à l'œuvre ; & les lieux réguliers ne furent pas plutôt en état d'être habités, qu'il donna de ſa main l'habit de Saint Dominique à neuf vertueuſes Demoiſelles, dont deux étoient ſes proches parentes.

CXXVIII. Dernieres actions, & mort du pieux Evêque.

Il leur preſcrivoit les loix & les ſtatuts qu'elles devoient ſuivre, & les ayant formées avec ſoin à tous les exercices de la vie Religieuſe, il reçut leurs vœux ; mais il les ſoumit à la juriſdiction de ſon Ordre, ſelon la Bulle du Pape Gregoire XIII, datée du premier Mars 1577. Barthelemi de Ledeſma, qui lui ſucceda dans le Siége épiſcopal, eut les mêmes attentions pour ce troupeau choiſi ; & le Monaſtère augmentant tous les jours, tant pour le temporel que pour le ſpirituel, on y compta bientôt juſqu'à ſoixante-dix Religieuſes, dont la régularité faiſoit l'admiration de tout ce pays. C'eſt la derniere action qu'on ait remarquée dans l'hiſtoire de notre

Prélat, qui, après avoir saintement gouverné son Eglise pendant dix-neuf ou vingt ans, mourut dans une heureuse vieillesse le 23 de Juillet 1579, & alla sans doute recevoir la récompense promise à ceux qui auront appris de Jesus-Christ à être doux & humbles de cœur. Il voulut être enterré avec ses freres.

CXXIX. Catéchisme en langue Zapoteque.

On ne lui attribue qu'un seul écrit, que le Pere Echard, après d'Avila, appelle un excellent Traité de la Doctrine Chrétienne, en forme de Catéchisme, & très-utile aux Missionnaires qui annoncent l'Evangile aux peuples appellés Zapotecas (1).

CXXX. Beaux commencemens de Mathias de la Paix.

L'Eglise de l'Amérique fit dans le même tems une autre perte, par la mort du Pere Mathias de la Paix. Ce saint Ministre de l'Evangile, l'un des Fondateurs de la Province de Saint-Vincent, étoit né dans la Ville Royale de Mexique : ses pa-

---

Echard de script. Ord. FF. PP. t. 2. p. 252.

(1) *Scripsit linguâ Zapotecâ, Catechismum, sive tractatum de Doctrina Christiana elegantem, & Missionnariis ejus regionis apprimè utilem.*

rens nobles, & anciens chrétiens, veillerent avec la même attention à cultiver ſon beau naturel & à éloigner de lui tout ce qui auroit pu corrompre la pureté de ſes mœurs. Après qu'il eut fait ſes études, ils l'appliquerent d'abord aux affaires, & lui choiſirent une épouſe; mais le jour même qu'on devoit célébrer les nôces, le jeune homme appellé à un autre genre de vie, ſe retira dans le Couvent de Saint Dominique. Sa vocation venoit de Dieu, & ſes progrès dans toutes ſortes de vertus parurent ſi beaux, qu'on ne différa guere à l'employer au ſervice du prochain.

CXXXI. Zèle & tendreſſe pour les pauvres Indiens.

Pierre de Angulo, deſtiné à la converſion des Indiens & à la propagation de ſon Ordre dans le pays de Guatimala, prit le jeune Profès pour un de ſes compagnons, dans le deſſein de le former par l'exercice aux fonctions apoſtoliques. On ne douta pas que la main du Seigneur ne fût avec lui, quand on lui vit entreprendre & exécuter heureuſement pour la gloire de la Religion bien des choſes, dont des hommes

consommés dans la science & dans la pratique des bonnes œuvres, auroient considéré le succès comme douteux ou trop difficile. La tendre charité dont la grace l'avoit rempli envers les pauvres Indiens, le rendoit ingénieux à leur procurer toutes sortes de bons offices, & pour l'ame & pour le corps. Il les alloit chercher avec un zèle que rien n'étoit capable de rebuter, & lorsqu'il se fut attiré leur confiance, autant par l'éclat de ses vertus, que par tout le bien qu'il ne se lassoit pas de leur faire, ou de leur procurer, ils couroient d'eux-mêmes à lui dans tous les besoins. Il les recevoit toujours avec la même charité, les écoutoit avec bonté, les consoloit & s'employoit pour leur soulagement, souffrant avec une patience invincible la mauvaise humeur des Espagnols, qu'il s'efforçoit de rendre plus indulgens ou plus équitables envers ce peuple affligé.

CXXXII. Nouveaux secours procurés aux plus nécessiteux,

Peu content de partager avec les plus pauvres le peu qui étoit destiné pour sa propre nourriture, il sollicitoit continuellement la charité des

riches en leur faveur. La bonne odeur de sa vie laborieuse & pénitente faisoit que les plus avares ouvroient quelquefois leurs mains pour l'aider à soulager les indigens. il bâtit en même tems une petite chapelle à l'honneur de la Sainte Vierge, dans un lieu qu'on appelle aujourd'hui *la place du Comte*, parce que le Comte de Gomara touché du zèle du saint Religieux, fit faire dans le même endroit une fontaine qu'on y voit encore, & rendit cette chapelle plus solide, plus grande & plus ornée. C'étoit là que le P. Mathias assembloit ordinairement les Indiens pour les catéchiser, leur apprendre à prier Dieu, & leur administrer les Sacremens.

CXXXIII. Aux infirmes & aux malades.

Le nombre augmentoit toujours, il arrivoit quelquefois que parmi les malades ou infirmes qui s'étoient fait conduire à l'instruction, il y en avoit qui manquoient de forces ou de secours pour s'en retourner chez eux ; mais la charité du Ministre de Jesus-Christ ne leur manquoit jamais au besoin. Tout près de sa chapelle il s'étoit pratiqué une es-

pece de petite maiſon ou de cabane, qu'il avoit couverte, ſelon ſon eſprit de pauvreté, de paille ou de branches d'arbre : quelque peu commode que fût ce logement, il trouvoit qu'il l'étoit aſſez pour un pénitent, & dans un ſi petit eſpace, il avoit encore l'adreſſe de loger ces pauvres ou ces malades dont les miſeres l'attendriſſoient. On l'a vu plus d'une fois aller chercher dans les champs ou ſur les rues les plus abandonnés, pour les conduire ou les porter ſur ſes épaules dans ſa maiſon, leur ſervant en même tems de pere & de médecin ſpirituel & temporel, auſſi attentif à nourrir les corps, qu'à procurer la ſanté de l'ame.

CXXXIV. Origine de l'hôpital de Saint Alexis.

Ce fut l'origine de l'hôpital, appellé de Saint Alexis, que les Dominicains de Guatimala firent bâtir, & qu'ils s'obligerent d'entretenir. Comme les Indiens avoient été dépouillés de leurs biens, & qu'ils n'étoient pas accoutumés au travail qu'on les forçoit de faire au profit de leurs nouveaux maîtres, il n'étoit pas ſurprenant de voir parmi eux

une multitude de pauvres, malades & estropiés, qui périssoient tous les jours, lorsque les Religieux ou les pieux Ecclésiastiques n'étoient point à portée de les secourir. Quelque grand que fût le nouvel Hôpital, il étoit toujours garni, & on ne pouvoit qu'admirer la divine Providence, de ce qu'une Communauté, qui n'avoit elle-même ni fonds, ni rentes, continuoit cependant de fournir tout le nécessaire à ce grand nombre de pauvres affligés. Il est vrai que le Roi Catholique, informé de tout, ne se contenta pas de louer la charité de ces bons Religieux, il ordonna encore qu'on prît tous les ans de la caisse royale, une somme considérable pour l'entretien de l'hôpital.

CXXXV. Second hôpital : les Indiens malades ne veulent avoir rien de commun avec ceux des Espagnols.

L'Evêque de Guatimala, François Marroquin, dont le zèle & la haute piété procuroient dans le même tems de grands biens à cette Eglise, faisoit bâtir un second hôpital pour les Espagnols malades, & il souhaitoit que l'un fût contigu à l'autre, afin que les attentions des mêmes Religieux pussent

plus facilement s'étendre ſur tous. Mais les Indiens ne voulurent jamais y entendre ; ſoit antipathie, ſoit crainte réelle, ils déclarerent qu'ils aimoient mieux périr dans leurs cabanes, ou au milieu des champs, que de ſe trouver ſous le même toit avec les Eſpagnols. Leur imagination étoit ſi frappée, que quelques-uns ne craignoient pas de dire que leurs vainqueurs, malgré leur maladie, ſortiroient de leur lit pour les achever & les faire mourir. Il fallut ſéparer les deux hôpitaux.

CXXXVI. Charité perſévérante du P. Mathias de la Paix, dans le ſervice des Indiens malades.

Le Pere Mathias ſe conſacra tout entier au ſervice de celui de Saint Alexis, qui étoit proprement ſon ouvrage. Quoiqu'il fît le travail de pluſieurs, il ne fut jamais rebuté ni des peines & des fatigues, ni de l'infection ou de l'horreur des playes, ni des humeurs des ſauvages, quelque difficiles qu'elles fuſſent. La grace qui lui inſpiroit tant de courage, lui donnoit auſſi les forces dont il avoit beſoin pour ne pas ſuccomber au travail. Lorſqu'il voyoit quelques-uns de ces pauvres malades dans les ſaintes diſpoſitions

où il les souhaitoit, cette consolation lui faisoit oublier toutes ses peines, ou les lui rendoit bien agréables. Il eut souvent occasion de bénir les miséricordes du Seigneur, qui mettoit dans le cœur de ces anciens infidèles des sentimens si vifs de foi, de charité & de reconnoissance, qu'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que la Providence n'avoit permis leur ruine temporelle, que pour leur assurer les biens solides de l'éternité.

CXXXVII. Fruits abondans de cette charité.

Le Pere Thomas de la Tour, ou de Torrés, célebre Dominicain, qui a travaillé long-tems avec gloire & avec beaucoup de fruit à la conversion des Indiens, a souvent avoué que les merveilles que Dieu opéroit par le ministère de la parole en faveur de ces peuples, étoit une des preuves les plus convaincantes, & de la vérité de notre Religion, & de la puissance de la grace de Jesus-Christ. Il avoit été lui-même ou le Ministre de Jesus-Christ, ou le témoin d'une partie de ces merveilles; mais plus appliqué à continuer toujours ses fonctions apo-

ſtoliques, qu'à en raconter les fruits, il n'a pas écrit lui-même ce qu'il jugeoit ſi digne de l'être pour l'édification de la poſtérité. Nous nous contenterons de rapporter ici un ſeul trait par lequel on peut connoître quelle étoit la vivacité de la foi dans quelques-uns de ces nouveaux Chrétiens.

CXXXVIII. Tremblement de terre : vive foi d'un nouveau Chrétien.

Pendant un horrible tremblement de terre, qui avoit porté la conſternation dans tous les cœurs, & dont les violentes ſecouſſes réitérées coup ſur coup, ébranloient ou renverſoient les plus ſolides bâtimens, tout le monde ſe hâtoit d'en ſortir & de s'en éloigner, pour n'être point enſeveli ſous les ruines. Ceux qui ſe trouvoient alors dans une Egliſe, ne s'empreſſoient pas moins de ſe retirer à la campagne, où ils avoient naturellement moins à craindre pour la vie, à moins que la terre ne vînt à s'ouvrir ſous leurs pieds, ce qui arrivoit quelquefois. Durant l'effort de ces terribles ſecouſſes, le Pere Mathias ſortant du cloître vit venir un Indien, qu'il avoit baptiſé depuis peu : *Et où allez-vous*, lui de-

manda-t-il? *Mon Pere*, répondit le nouveau Chrétien, *je m'en vai à l'Eglise, pour trouver auprès du Très-Saint Sacrement quelque remède contre ce tremblement de terre, qui semble devoir tout abîmer.*

CXXXIX. Sujet de plusieurs nouvelles conversions.

La foi du Néophite excita celle du Religieux : ils entrerent ensemble dans l'Eglise avec ceux qui oserent les suivre ; & pendant qu'ils continuoient leur priere, avec cette ferveur que la confiance animoit, le tremblement de terre cessa. Si cette Eglise ne fut pas le seul édifice qui demeura sur pied, ce fut peut-être le seul qui ne se trouva point endommagé par ces terribles secousses. La Providence fit encore servir cet événement à la conversion de plusieurs, & les dommages qu'il avoit causés donnerent de nouvelles occasions au Pere Mathias de montrer tout ce que Dieu lui avoit donné de tendresse pour ses chers Indiens.

CXL. Ce qui soutient les forces & ranime le courage du bon Missionnaire.

Le succès sembloit soutenir ses forces & ranimer son courage, parce que la grace inspiroit la plus parfaite docilité à ces Indiens : la semence évangélique étoit reçue dans

leurs esprits & dans leurs cœurs ; comme dans une terre bien préparée qui portoit toujours de nouveaux fruits. Ce qu'un Evêque de Chiapa avoit écrit dans une autre occasion au Roi Catholique Philippe II, à la gloire de Dieu & à l'honneur d'un autre peuple, on pourroit le dire sans exagération de ceux-ci & de leur Apôtre.

CXLI. Témoignage d'un Evêque de Chiapa en faveur des Zapotecas & de leurs Pasteurs.

» J'ai visité, disoit ce Prélat, la » contrée appellée des Zapotecas, » la plus fertile & la plus peuplée de » ce pays. J'ai trouvé que la doctri» ne, les catéchismes & toutes les » instructions y étoient faites avec » un grand soin, & que les Indiens » non-seulement sont bien instruits » de ce qui est nécessaire au salut, » mais que plusieurs même d'entre » eux font profession de garder les » conseils évangéliques. Pieux, cha» ritables, aumôniers, ils entendent » tous les jours la Messe, assistent » réguliérement aux prédications, » fréquentent les Sacremens ; & (ce » qui est bien remarquable) quoique » les excès du vin soient si communs » dans quelques Provinces de la

» nouvelle Eſpagne, on peut dire » des Zapotecas qu'ils ne connoiſ- » ſent point ce vice, qui eſt ailleurs » la ſource de pluſieurs autres. J'ai » trouvé qu'ils s'étoient tous con- » feſſés, qu'ils avoient fait la Com- » munion, & que pas un n'y étoit » mort ſans avoir été adminiſtré ».

CXLII. Dominique de Tinco, Jérôme de St. Vincent.

Si ce témoignage, qui fait connoître l'état de cette Egliſe naiſſante, eſt glorieux aux deux Miſſionnaires, Dominique de Tinco & Jérôme de Saint Vincent, qui avoient ſoin alors de cette portion du troupeau de Jeſus-Chriſt, il ne l'eſt pas moins au troupeau, dont la docilité à la voix du Paſteur étoit toujours la même.

CXLIII. Caractère du Pere Mathias de la Paix.

Le Ciel accorda une ſemblable conſolation au Pere Mathias de la Paix, homme droit, doux, pacifique, plein de charité; ce n'étoit point par ſes talens, mais par ſa candeur, ſa ſimplicité & ſes autres vertus, qu'il s'étoit concilié l'amour & la confiance de tous ces peuples, qu'il vouloit appeller & qu'il appella à la foi.

CXLIV. Sa mort précieuſe.

Il faut ajouter que, quelque con-

noiſſance qu'il eût, & des vérités de la Religion, & des voies intérieures, c'étoit moins à l'étude qu'à l'oraiſon & à la pratique même de la charité qu'il devoit ſes lumieres. On ne le met pas au rang des ſçavans; mais il en tenoit un fort diſtingué parmi les hommes apoſtoliques, les plus zélés, les plus laborieux & les plus utilement appliqués au ſalut des ames. Il finit ſa carrière dans le Couvent de Guatimala le 22 Août 1579.

CXLV. Ce qui modere les douleurs des Indiens affligés.

Les nouveaux Chrétiens arroſerent de leurs larmes le tombeau de cet ami de Dieu, qu'ils appelloient leur pere, leur bon pere & leur protecteur. Leur conſolation fut de retrouver le même zèle & les mêmes ſentimens de charité pour eux, dans pluſieurs bons Miſſionnaires qui avoient long-tems travaillé avec Mathias de la Paix, & qui continuoient à travailler après lui dans les mêmes pays. Nous avons eu & nous aurons encore occaſion d'en faire connoître quelques-uns, parmi leſquels on doit diſtinguer Thomas de Cardenas, dont les travaux

& les vertus ne furent pas moindres que les talens.

CXLVI. Talens de Thomas de Cardenas : son arrivée dans la nouvelle-Espagne.

Thomas de Cardenas, Profès du Couvent de Cordoue, s'étoit déja rendu illustre dans l'Andalousie par le talent de la parole & par la direction des ames, lorsque l'esprit de Dieu le fit passer dans l'Amérique, où la moisson étoit plus grande & le nombre des ouvriers plus petit. Ce fut l'an 1553 qu'il arriva dans la nouvelle Espagne avec cinq autres Religieux de mérite, François de la Croix, Alfonse Vayllo, Sebastien d'Oviedo, Pierre d'Avila & Fernandez Serrano. Ils furent d'abord distribués selon les besoins des peuples. Thomas de Torrés amena avec lui le Pere Thomas de Cardenas à Guatimala; il lui assigna depuis le quartier de *Zacapula*, pays peu gracieux, rempli de montages ou de marais, & de sauvages qui donnerent bien de l'exercice au zèle du fervent Missionnaire.

CXLVII. Premiers fruits de son apostolat dans le pays de Zacapula.

Son Historien s'étend ici sur les incommodités, les fatigues, les traverses de toute espece qu'il eut à essuyer, & sur les fruits dont le Sei-

gneur couronna ſes travaux. Le plus remarquable fut la converſion de plus de dix mille de ces ſauvages, qui portoient déja le nom de Chrétien, & qui vouloient paſſer pour tels, ſans avoir ni reçu le baptême, ni abandonné le culte des idoles, qu'ils adoroient toujours en ſecret. Ils avoient eu juſqu'alors d'autant plus de facilité à cacher leur hypocriſie, que vivant diſperſés & toujours errans ſur leurs montagnes, ils ne fréquentoient pas les autres peuples, & en étoient peu connus.

CXLVIII. Les infidèles briſent eux-mêmes leurs idoles, & renoncent à la poligamie.

Le ſerviteur de Dieu ſe roidiſſant contre les difficultés, & ſupportant avec une patience héroïque tout ce que le climat, le terrein & le naturel féroce des habitans ſembloient oppoſer au ſuccès de la Miſſion, il s'appliqua plus particuliérement à connoître le génie & les mœurs de ces peuples. La douceur & l'adreſſe lui ſervirent enſuite à gagner leur confiance; & le Seigneur qui avoit réſervé à ſon miniſtère la converſion de ces Indiens, donna la vertu à ſa parole pour éclairer les eſprits, toucher les cœurs & les

changer. La premiere preuve qu'ils donnerent de ce changement fut de porter eux-mêmes au Miſſionnaire leurs idoles, ou de le conduire dans les lieux ſecrets où on étoit en coutume de les adorer, & ils les briſoient en ſa préſence. Ils ne parurent pas moins traitables au ſujet de la poligamie; chacun ſe contentant de ſa premiere épouſe, renvoya toutes les autres, & la plûpart de ces femmes, touchées de la grace, ſe diſpoſerent à celle du baptême par une conduite conforme à l'Evangile.

CXLIX. On les réunit ſous un gouvernement ſagement policé.

Ces heureux commencemens faiſoient oublier au Miſſionnaire toutes ſes fatigues; mais pour les porter à leur perfection, il exigea & il obtint des Indiens qu'ils renonceroient à leur vie errante, pour vivre déſormais en ſociété dans des Bourgs, ou pour former de nouvelles peuplades (1). Ils ſe porterent d'eux-mêmes à bâtir quelques Chapelles

---

(1) *Bantizo gran numero de Indios, y alcaçò que viviessen en poblaciones formadas, con govierno y policia, y quemò infinitos idolos, &c.* Th. Eccl. p. 173.

ou petites Eglifes, dans lefquelles on les affembloit pour les inftruire & baptifer ceux qui avoient profité des inftructions. En tout cela Thomas de Cardenas fut aidé par le P. Dominique de Vic, & par quelques autres de fes freres. Il en laiffa plufieurs pour cultiver & conduire cette nouvelle chretienté, lorfque l'obéiffance l'appella ailleurs.

CL.
Thomas de Cardenas va chercher de nouveaux ouvriers en Efpagne : fuites de ce voyage.

Sa réputation & fon mérite, connus fur-tout dans l'Andaloufie, furent les motifs qui engagerent les Supérieurs à le choifir pour aller chercher de nouveaux ouvriers en Efpagne. Il fit ce long voyage avec un autre Religieux appellé Vincent Lopez : après plufieurs dangers qu'il courut fur terre & fur mer, il revint à Guatimala accompagné de quelques Miffionnaires & de deux jeunes poftulans, qui prirent depuis l'habit de Religieux & firent profeffion dans la Province. Le P. Thomas de Torrés qui la gouvernoit avec autant de prudence que de zèle, étant décédé l'an 1567, on lui donna Thomas de Cardenas pour fucceffeur. A l'exemple des faints Per-

ſonnages qui l'avoient précédé dans la même Charge, il ſe propoſa pour objet la propagation de la foi; & les deux moyens qui lui parurent les plus propres pour le conduire à cette fin, furent de conſerver, par ſes ſoins & par ſes exemples, l'eſprit de ferveur & de régularité dans ſa Province, & de fournir aux peuples des Miniſtres zèlés, capables de les faire entrer dans les voies de la juſtice, ou de les y affermir.

CLI. Mort de Fr. Marroquin: ſon indigne ſucceſſeur trouble la paix de l'Egliſe de Guatimala.

Pendant qu'il travailloit ſur ce plan avec toute la fermeté & la conſtance qu'on lui connoiſſoit, Dieu permit que la paix de l'Egliſe de Guatimala fut troublée par l'inquiétude ou l'ambition d'un Prélat, qui auroit dû réprimer les mêmes paſſions dans un autre. Le ſaint Evêque François Marroquin, dont le nom n'eſt jamais cité qu'avec éloge dans les annales de l'Amérique, étoit mort dans le mois d'Avril 1563, également regretté des Eſpagnols & des Indiens. Celui qui lui ſuccéda (nommé Bernardin de Villapando, natif de Talavera) n'avoit ni ſes talens, ni ſes vertus. Le contraſte affligea

doublement cette Eglise. Le nouveau Prélat ne mettoit pas au nombre de ses devoirs la visite de son Diocèse quoique, dans ces commencemens sur-tout, la présence des Pasteurs fût nécessaire aux peuples. Celui-ci ne visita qu'une fois une partie du Diocèse, & ce fut encore à la charge des fidèles, de qui il exigeoit des présens, & ceux qui l'accompagnoient ou qui le précédoient pour annoncer son arrivée, en extorquoient d'autres encore plus considérables.

CLII. Il inquiete les Missionnaires, qui avoient formé & cultivé son troupeau.

Après avoir indisposé contre lui les Indiens & les Espagnols, & s'être brouillé avec le Gouverneur, cet Evêque entreprit encore de troubler ceux qui par des soins assidus cultivoient dans le pays la foi qu'ils y avoient plantée par leurs sueurs & leurs travaux. Il ôta aux Religieux de Saint François la conduite de plusieurs peuples Indiens dont ils étoient chargés, & défendit à quelques autres d'aller entendre la Messe chez les Religieux de Saint Dominique. Comme un zèle amer est capable de tout, & que moins

on eſt éclairé, plus on ſe prévient de ſes propres idées, le nouvel Evêque de Guatimala porta ſi loin la vexation, que les Religieux mêmes qui lui avoient formé le peuple fidèle ſur lequel il dominoit alors, réſolurent de ſe retirer pour aller prêcher à d'autres peuples. Ils lui auroient abandonné leurs maiſons & leurs Egliſes, ſi les larmes des Indiens, d'une part, & la fermeté de Thomas de Cardenas de l'autre, ne s'étoient oppoſées à cette réſolution.

CLIII. Fermeté de Th. de Cardenas : ordres du Pape Pie V, & du Roi Philippe II.

La modération du ſage Provincial avoit prévenu ou empêché bien des ſcandales : ſa vigilance & ſon crédit firent le reſte. Le Pape Pie V, qui occupoit alors le S. Siége, & le Roi Catholique Philippe II, ayant appris par des relations exactes tout ce qui ſe paſſoit dans la Province de Guatimala, donnerent des ordres très-précis, les plus capables de faire ceſſer le ſcandale. Le Bref de Sa Sainteté fut publié dans tout le pays avec les Lettres du Prince. Leur objet étoit de maintenir les nouveaux Chrétiens dans la

paix, & leurs Miſſionnaires dans la poſſeſſion où ils étoient de les inſtruire, de leur adminiſtrer les Sacremens, & de les conduire ſelon la loi de Dieu & les réglemens qu'on avoit juſqu'alors obſervés dans cette nouvelle Egliſe. On avertiſſoit en même tems le Prélat de remplir lui-même ſes devoirs & de ſe contenir dans les bornes. L'ancien Hiſtorien inſinue que le Pape & le Roi d'Eſpagne furent obligés de prendre d'autres meſures plus humiliantes pour l'auteur des troubles. Gilles Gonzales fait entendre la même choſe (1). La mort de ce Prélat fut l'époque du retour de la paix.

CLIV. Longue vacance du Siége de Guatimala.

L'Egliſe de Guatimala, malgré la vigilance des Paſteurs du ſecond ordre & les travaux aſſidus de quel-

---

(1) *Dio principio à ſu govierno, innovando en muchas coſas....*

En el ſegundo año de ſu Pontificado fueron tantas las quexas que ſe dieron contra el obiſpo, que fue meneſter ceſſar en demanda, por no dar en un grande, ò mayar inconveniente, que todo ceſsò con la muerte del obiſpo.

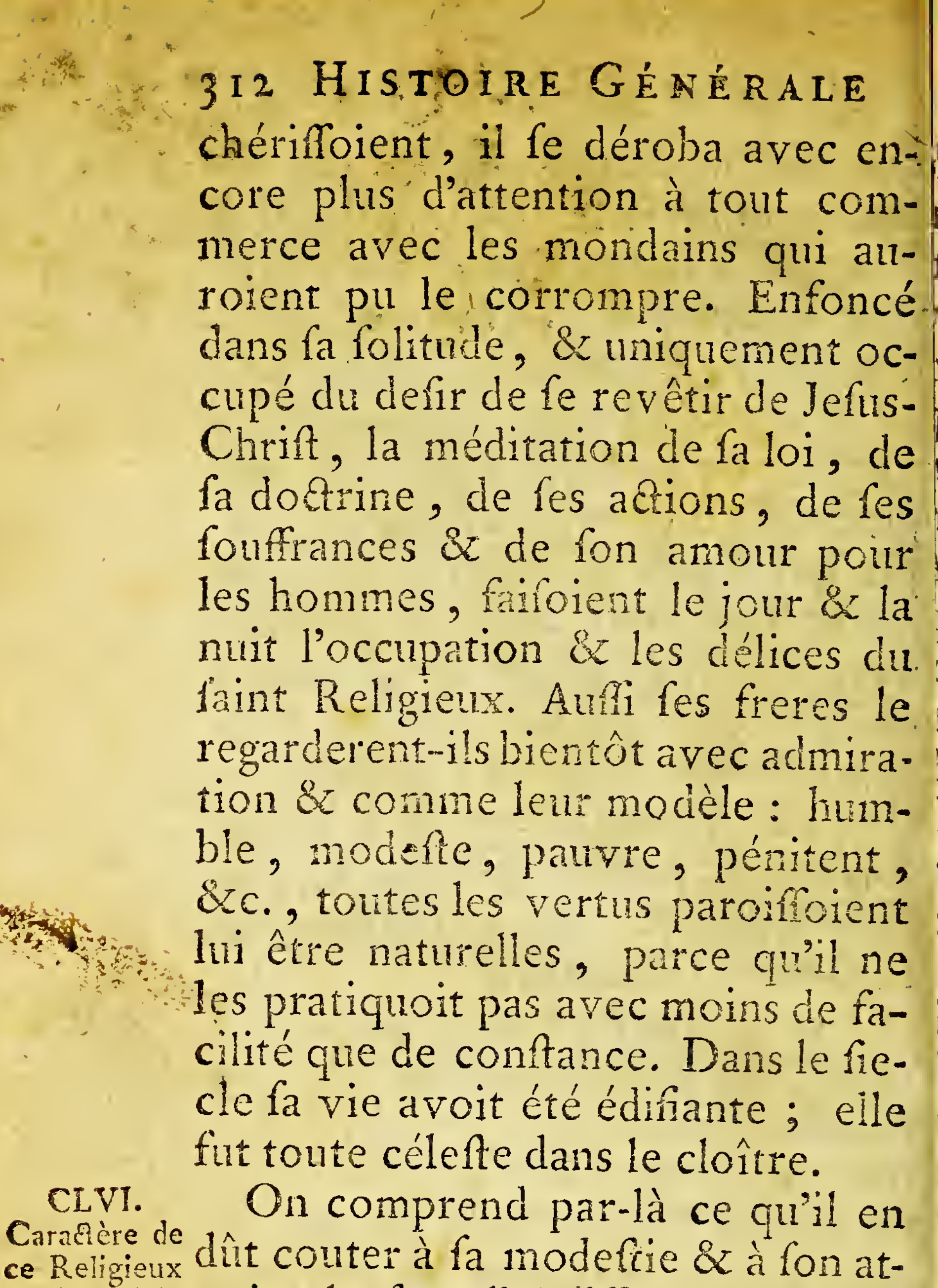
Murio en el Beneficio de Santa Ana.

Th. Eccl. p. 153.

ques Missionnaires zèlés, ne se relevoit point de ses pertes, causées tant par les scandales & les désordres auxquels la conduite peu épiscopale de D. Bernardin Villapando avoit donné lieu, que par la longue vacance de ce Siége : mais le Seigneur n'avoit point oublié un peuple qui depuis plusieurs années glorifioit son saint nom & profitoit avec action de graces de la lumiere qui avoit dissipé ses ténebres. Si le bon Pasteur éprouvoit son troupeau, il ne l'abandonnoit pas, & il le consola par le présent qu'il lui fit d'un saint Evêque, dans la personne de F. Gomez Fernandez.

CLV. Gomez Fernandez est destiné à rendre à cette Eglise le repos, & son premier éclat.

Cet illustre Personnage né à Cordoue, de parens encore plus recommandables par leur piété, que par la noblesse du sang, ayant coulé ses jeunes années dans l'étude des lettres & la pratique des vertus chrétiennes, se consacra au service du Seigneur dans l'Ordre de Saint Jérôme, & dans la Ville de Grenade. Si pour répondre à sa vocation il ne craignit pas de s'éloigner de la compagnie de parens pieux qui le



chériſſoient, il ſe déroba avec encore plus d'attention à tout commerce avec les mondains qui auroient pu le corrompre. Enfoncé dans ſa ſolitude, & uniquement occupé du deſir de ſe revêtir de Jeſus-Chriſt, la méditation de ſa loi, de ſa doctrine, de ſes actions, de ſes ſouffrances & de ſon amour pour les hommes, faiſoient le jour & la nuit l'occupation & les délices du ſaint Religieux. Auſſi ſes freres le regarderent-ils bientôt avec admiration & comme leur modèle : humble, modeſte, pauvre, pénitent, &c., toutes les vertus paroiſſoient lui être naturelles, parce qu'il ne les pratiquoit pas avec moins de facilité que de conſtance. Dans le ſiecle ſa vie avoit été édifiante ; elle fut toute céleſte dans le cloître.

CLVI. Caractère de ce Religieux de St. Jérôme.

On comprend par-là ce qu'il en dût couter à ſa modeſtie & à ſon attrait, lorſque l'obéiſſance l'obligea de prendre la conduite de quelques Communautés de ſon Ordre. Il vouloit être le dernier dans la Maiſon du Seigneur : ce rang très-conforme aux bas ſentimens qu'il avoit de lui;

lui-même, ne l'étoit pas moins à ce recueillement intérieur qui l'unissoit toujours à Dieu, & lui faisoit trouver la sûreté dans un délicieux repos. Le sacrifice qu'il fit de sa propre volonté à celle de ses Supérieurs, ne pouvoit donc être que rude & méritoire à proportion. Ami du bon ordre & jaloux de la perfection de ses freres, il leur déclara d'abord qu'il ne souffriroit ni relâchement dans la discipline, ni la dissipation ou la perte de tems, résolu de punir les vains amusemens comme des transgressions. Le zèle cependant étoit tempéré en lui par la douceur, & sous sa conduite on se portoit d'autant plus volontiers à l'observance des loix, qu'on voyoit en lui une loi vivante. Son gouvernement, dit un Historien, fut également utile & agréable (1).

CLVII. Il est nommé d'abord pour le Siege de Nicaragua, & bientôt après transféré à celui de Guatimala. The. Eccl. p. 153.

Tel étoit Don Gomez Fernandez de Cordoue, lorsque le Roi Catholique Philippe II le nomma d'abord

(1) *Fue en su Religion prior de algunos Conventos, que los governò con gran satisfacion de la Orden.*

à l'Evêché de Nicaragua ; honneur qu'il n'accepta qu'avec la plus grande répugnance, & après avoir fait autant de prieres & de ſupplications pour en être diſpenſé, qu'on lui en faiſoit pour l'obliger d'accepter. Ferme, ſans être opiniâtre, il ſe ſoumit enfin à l'obéiſſance, & après avoir reçu la conſécration en Eſpagne, il s'embarqua pour l'Amérique. Son ſejour cependant ne fut pas long à Nicaragua, puiſque bientôt après les beſoins ſans doute plus preſſans de l'Egliſe de Guatimala, obligerent le Pape & le Roi Catholique de le transférer à ce Siége, où il arriva le 9 de Mars 1574. Il y avoit onze ans que cette Egliſe étoit ſans Paſteur, & ce long délai, auſſi contraire aux maximes des Rois Catholiques, qu'à l'avantage de leurs peuples, ne peut être attribué qu'à l'éloignement des pays & aux circonſtances des tems.

CLVIII. Sageſſe de ſon gouvernement.

Le zèle vigilant & la ſainteté de vie du nouvel Evêque ne tarderent pas à rétablir toutes choſes ; quoiqu'il commençât d'abord par corriger & abolir bien des abus qui s'in-

troduifoient ou s'accréditoient tous les jours ; il le fit avec tant de prudence & de fageffe, qu'on n'entendit ni plainte ni murmure, foit de la part des anciens ou des nouveaux Chrétiens, foit de celle des Séculiers ou des Eccléfiaftiques. Ce que le bon Evêque exigeoit, principalement de ceux-ci, étoit le bon exemple ; car fi les fidèles doivent fe regler fur leurs Conducteurs, ceux qui font chargés de l'inftruction & de la conduite des peuples, font doublement coupables, fi leur vie n'eft pas telle qu'elle mérite d'être imitée. Notre Prélat donnoit en cela, comme dans tout le refte, des exemples qu'il étoit toujours glorieux de fuivre, & qu'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer (1).

CLIX. Il fait revivre les SS. Evêques de l'Eglife primitive.

Dans le réglement de fa perfonne & de fa maifon, Gomez faifoit revivre les SS. Evêques de l'Eglife

(1) *Entrò en ella y dio principio à fu remedio poco à poco, y fin ruido, ni quexas de fus Ovejas. Dellas pretendiò fola una cofa, el buen exemplo de vida, y mas en los Ecclefiafticos y el le daba la bueno, que caufava admiracion.* The. Eccl. p. 154.

primitive. Il n'avoit des revenus que pour les distribuer ; sa maison épiscopale n'étoit ni plus ornée ni moins pauvre que l'avoit été sa cellule dans le noviciat de Grenade : bien loin qu'on y pût trouver le superflu ou le commode, il n'y avoit pas toujours le nécessaire ; & aussi ami de la pénitence que de la pauvreté, ses jeûnes étoient fréquens, ses disciplines rigoureuses & le cilice continuel ; mais ses aumônes étoient abondantes, il les multiplioit encore tous le Samedis, parce que c'étoit le jour qu'il avoit choisi pour les faire couler dans le sein des pauvres familles honteuses : dès le commencement de son Episcopat il s'en étoit fait donner un catalogue exact, sur lequel il regloit ses distributions (1).

Ibid.

(1) *La pobreza de espiritu era grande, no avia cosa sobrada en su casa. El silicio era ordinario, y tambien la diciplina. Los ayunos muy frequentes : el recogimiento de su casa, era como el de su celda. Las limosnas fueron muchas, y mucho mayores en los sabados, por las muchas que se davan à pobres vergonçantes ; que à esto dio principio en entrando en su obispado.*

Si ses pieuses profusions envers les nécessiteux exciterent quelques riches à donner au moins une partie de leur superflu à ceux qui manquoient souvent du nécessaire, l'exemple de sa modestie ne produisit pas le même effet dans la conduite de tous les Bénéficiers. Le luxe immodéré de quelques-uns & leur faste, sur-tout dans les habits, sembloit insulter à la misere des pauvres, & ne pouvoit que scandaliser les nouveaux convertis. Ce n'étoit point une petite tentation pour eux, ni un petit embarras, que ce contraste qu'ils remarquoient entre le saint Evangile qu'on leur annonçoit, & la façon de vivre de ceux qui vivoient de l'autel, comme Ministres de l'Evangile. Quelle amertume ! quelle plaie plus sensible au cœur d'un Prélat zèlé pour l'honneur de la Religion & pour le salut des ames, qu'un scandale qui deshonoroit l'Eglise, rendoit méprisables ses Ministres, & devenoit un sujet de chûte pour les foibles Chrétiens !

CLX. Quelques riches imitent sa charité, & quelques Bénéficiers refusent d'imiter sa modestie.

Cependant le zèle du pieux Evêque se trouvoit encore arrêté par les

CLXI. Ménagemens nécessaires.

circonſtances & par pluſieurs conſidérations : il devoit ménager la réputation de ſes coopérateurs & ne pas aigrir leur eſprit altier. Il craignoit qu'une correction publique, ſi elle n'étoit pas bien reçue, n'augmentât encore le ſcandale, ou en les portant à d'autres excès, ou en les aviliſſant de plus en plus aux yeux du peuple, qui devoit les reſpecter malgré leurs défauts. Cet Evêque, dit un Hiſtorien, agiſſoit toujours envers les Eccléſiaſtiques avec une très-grande prudence (1). Il ne ſe taiſoit pas, puiſque ſon devoir l'obligeoit de parler ; mais quoique le ſcandale fût public, ſes avertiſſemens ou ſes corrections ne ſe faiſoient qu'en particulier. Dans ſes fréquentes prédications, ſa morale portoit toujours ſur le général. Après la lecture de l'Evangile, il faiſoit remarquer à ſon grand Auditoire ce qui convenoit à tous les Etats, & ce qui étoit ſpécial ou plus propre à chacun, & il inſiſtoit fortement

---

The. Eccl. p. 154.

(1) *Con los Eccleſiaſticos procedia con otra prudencia muy grande.*

ſur l'humilité & la modeſtie chrétienne, ſur le renoncement au faſte mondain & à cette triſte concupiſcence que Saint Jean a proſcrite, comme la ſource de tous les maux.

CLXII. Inſtructions générales, mais utiles : correction ſecrete à un particulier, qui change enfin de conduite.

Cette morale inſtruiſoit & édifioit les ſimples fidèles ; elle plaiſoit aux bons Miniſtres (& il y en avoit pluſieurs) elle ne devoit point révolter les autres, puiſqu'on ne faiſoit point d'application : c'étoit à eux-mêmes à ſe reconnoître dans le miroir qu'on leur préſentoit. Il ne faut pas douter que quelques-uns n'en fiſſent leur profit ; mais après pluſieurs années de priere & de patience, le charitable Paſteur n'avoit pas la ſatisfaction de voir que la réforme ſur ce point fût générale. Il fit appeller un de ces Bénéficiers, qui aimoit le plus à ſe diſtinguer, autant par la galanterie, que par la richeſſe de ſes habits. Il lui parla en Evêque, & le Seigneur donna tant d'efficace à ſes paroles, que le coupable humilié, confus & contrit, ne répondit d'abord que par ſes larmes ; mais ſon changement fut tel, que quittant pour toujours ſes habits de ſoie, &

travaillant sérieusement à la réforme du cœur, il devint un des Ecclésiastiques les plus édifians (1).

CLXIII. Sollicitude continuelle du bon Evêque de Guatimala.

Lorsque l'Evêque de Guatimala se rendit au Concile Provincial, convoqué dans la ville de Mexique en 1585, il avoit la consolation de voir que sa sollicitude pastorale n'avoit pas toujours été sans fruit. Il y avoit déja dix ou onze ans qu'il travailloit sans relâche à augmenter & perfectionner son troupeau; à appeller les Infidèles à la foi; à faire marcher dans les sentiers de la justice ceux qui l'avoient déja embrassée; à soulager la misere des uns, à encourager le zèle des autres, & à se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jesus-Christ.

CLXIV. Ce qu'il se propose principalement dans le Concile de la Province.

Il espéroit cependant que le Concile de la Province, où il étoit ap-

---

(1) *Entre los abusos que hallò en Guatimala, uno fue la profanidad de los trages, en que gastavan lo mas de los Beneficios, con escandalo de muchos. A uno que iba muy galano, le mando llamar, y con una platica que le hizo, le dexò tan mortificado, y contrito, que nunca mas vistio seda, y fue muy buen Ecclesiastico.*

The. Eccl. p. 154.

pellé, lui fourniroit de nouvelles lumieres, & de nouveaux moyens de rendre ſes travaux plus utiles, tant pour l'entiere réformation de ſon Clergé, que pour le ſoulagement des Indiens, qui faiſoient la plus nombreuſe partie de ſon troupeau. Ce fut auſſi à ces deux objets qu'il s'attacha principalement, ſoit dans le Concile même, pour faire porter de bons réglemens; ſoit depuis dans ſon Diocèſe, pour procurer l'exécution des Decrets. Ce fut dans le même eſprit qu'il fit quelques fondations utiles : il érigea l'Hermitage de Saint Sebaſtien, & fit une Paroiſſe de celui qu'on appelloit de Notre-Dame des Remédes : il fonda encore une Communauté, ſous le nom de la Conception, pour ouvrir une nouvelle retraite aux perſonnes de piété, qui cherchoient un aſile contre la contagion du ſiecle.

CLXV. Il demande un Coadjuteur, qu'il ne peut obtenir.

Après plus de vingt-trois ans d'Epiſcopat, chargé d'infirmités, & épuiſé par un ſi long travail, l'Evêque de Guatimala avoit beſoin de quelque repos : mais parce qu'il aimoit ſes brebis autant qu'il en étoit

aimé, il ne pouvoit se résoudre à les perdre de vue; & il craignoit encore plus de leur faire tort, par l'impossibilité de continuer ses fonctions pastorales avec la même régularité & sa sollicitude ordinaire. Il se crut donc dans le cas de pouvoir demander un Coadjuteur, & de proposer pour cela un Sujet dont le mérite lui étoit bien connu. Mais cette proposition parut à la Cour de Castille doublement contraire au bon gouvernement. On ne vouloit point introduire l'usage de donner des Coadjuteurs aux Evêques de l'Amérique; & on étoit encore plus éloigné de leur permettre de proposer eux-mêmes le Sujet. Notre Prélat se borna donc à demander un successeur, & on le satisfit.

CLXVI. On nomme pour lui succéder un excellent Ecclésiastique, qui meurt avant que d'être consacré.

Don Fernand Ortiz de Hinojosa, Chanoine de la Cathédrale de Mexique, & Proviseur de cet Archevêché, fut nommé par Sa Majesté Catholique, & agréé par le Pape, pour remplir le Siege de Guatimala. Selon Gilles Gonzalès, c'étoit un Ecclésiastique sçavant & vertueux, non moins distingué par ses talens

que par ſa naiſſance : iſſu des premiers Conquérans de la Nouvelle Eſpagne, la Ville Royale de Mexique, ſa patrie, l'avoit déja vu remplir avec honneur les premieres Chaires de Droit Canon & de Théologie dans ſon Univerſité. Cette nomination ne pouvoit donc qu'être applaudie, mais elle n'eut point lieu : l'Evêque élu mourut l'année ſuivante, ſans avoir reçu la conſécration. Les qualités de Jean Ramirez, qui le remplaça, n'étoient pas moins eſtimables : nous pourrons en parler en ſon tems.

CLXVII. Retraite de l'ancien Evêque ; ſa derniere maladie ; ſa mort : regrets de tous les Indiens.

Cependant l'ancien Evêque de Guatimala couloit ſes derniers jours dans la priere & le repos de la retraite : il l'avoit choiſie dans un pauvre Hermitage qu'il avoit fait bâtir, & où les Indiens, comme ſes plus chers enfans, ne ceſſoient de le viſiter, & de lui apporter leurs fruits, pour ſe procurer l'avantage de recevoir ſa bénédiction, & de profiter de ſes avis. Le concours de ces nouveaux Chrétiens étoit continuel, & il devint encore plus grand quand ils furent menacés de le perdre. On

peut dire que leur ferveur & leur tendre empressement édifioient en même-tems le public, & consoloient le respectable vieillard. Son petit lit toujours environné d'une foule d'Indiens, étoit comme une école ou une chaire, d'où il les instruisoit, en les exhortant à la persévérance, sans que des enfans désolés pussent lui répondre que par leurs larmes, ou par les prieres qu'ils ne cessoient de faire pour sa conservation. Lorsque les accidens d'une fievre opiniâtre annonçerent les approches de la mort, ces bons Indiens porterent en diligence le malade à la Ville (de Saint Jacques) la plus voisine, où ayant reçu les derniers Sacremens, il s'endormit dans le Seigneur, ne laissant après lui que l'odeur de ses vertus, & les regrets de tous les Indiens, de ceux même qui ne le connoissoient que par sa réputation.

CLXVIII. Leur reconnoissance.

On met sa mort en l'année 1598 : il avoit choisi sa sépulture dans l'Eglise de Saint Dominique, & la Chapelle du Rosaire, où la piété des Fdèles & la reconnoissance des Indiens ont fait dresser un monument,

que l'Hiſtoire appelle ſomptueux (1).

CLXIX. SS. Miſſionnaires décédés ſous l'Epiſcopat de Gomez Fernandez.

Pendant le long Epiſcopat de Don Gomez Fernandez, l'Egliſe de l'Amérique, & celle de Guatimala en particulier, regreterent la mort de pluſieurs illuſtres Miniſtres de l'Evangile, qui ne les avoient pas moins édifiées par la ſainteté de l'exemple, qu'éclairées par leurs prédications. Nous ne parlerons ici que de Gonzale Mendez, de Vincent de Las-Caſas, & de Pierre de Feria. La ſuite de cette Hiſtoire fera connoître le mérite de pluſieurs autres, & le ſuccès de leurs travaux pour la propagation de la Foi.

CLXX. Gonzale Mendez, vrai enfant de St. François.

Gonzale Mendez, en recevant l'habit de Saint François, en reçut auſſi l'eſprit : eſprit d'humilité, de pauvreté & de pénitence, qui a fait

(1) *Acabò de vivir para eſta vida mortal, y començò à vivir en la Bienaventurança en el anno de 1598, y aunque mandò en ſu ultima voluntad ſe le dieſſe ſepultura en la Capilla de Neuſtra Señora del Roſario, del Convento de los Padres Dominicos, donde jace en un ſuntuoſo ſepulcro, que conſerva la memoria, y fama ſanta de ſu vida, y de ſus hechos.* The. Eccl. p. 155.

le vrai caractere du ſaint Patriarche, & qui fut celui du ſaint Religieux dont nous parlons. C'eſt par la pratique conſtante de ces trois vertus, que la Grace le prépara de bonne heure aux fonctions Apoſtoliques, & qu'elle rendit ſon miniſtere utile à pluſieurs peuples, l'eſpace de plus de quarante années. Ami de la plus étroite pauvreté, & martyr de la pénitence la plus rigoureuſe, le zèle du ſalut des ames lui faiſoit oublier, ou mépriſer ſes propres beſoins; & tandis que l'éclat de ſes vertus le rendoit un objet d'admiration aux Fidèles, qu'il avoit déja gagnés à Jeſus-Chriſt, & aux Infidèles, qu'il vouloit faire entrer dans ſon Egliſe, il n'étoit à ſes propres yeux, que le dernier des hommes, un inſigne pécheur, indigne de porter le nom auguſte de Chrétien.

CLXXI. Zèle ardent & rigoureuſes pénitences.

Telle eſt l'idée qu'Alfonſe Fernandez, après quelques autres Auteurs, nous donne du Pere Gonzale Mendez. Nous omettons volontiers le détail des ſaintes rigueurs qu'il exerçoit continuellement ſur ſon corps, déja affoibli par l'âge, &

épuiſé par ſes courſes évangéliques, dans les plus rudes ſaiſons ; nous paſſons de même ſous ſilence, les autres pratiques de perfection, dans la privation volontaire de toutes les commodités de la vie : tout cela lui étoit commun avec pluſieurs autres ſaints Miſſionnaires, dans ces heureux tems de l'Egliſe naiſſante de l'Amérique.

CLXXII. Ardeur pour la priere publique parmi les fatigues de l'Apoſtolat.

Supérieur de ſa Province, ou ſimple Particulier, Gonzale ne trouvoit de repos que dans un travail continuel, ni de conſolation qu'à prier, & à inſtruire les Indiens des principes de notre Foi. Il avouoit que le chœur & l'autel étoient ſon ciel ſur la terre : comme les plus grandes infirmités ne pouvoient interrompre l'exercice de ſon miniſtere, les fatigues, ni la maladie qui en étoit la ſuite, ne l'empêchoient point d'aller chanter les Matines à minuit ; & lorſqu'il ne pouvoit ſe traîner au chœur, il s'y faiſoit porter par deux Freres, qui lui rendoient le même ſervice à toutes les heures Canoniales (1).

(1) *Toda ſu vida ocupava en el Miniſterio*

CLXXIII. Fruits de ses travaux : sa mort.

Mais ni la psalmodie, ni les délices de l'oraison, ne le rendoient jamais moins actif, lorsqu'il s'agissoit de remplir les fonctions Apostoliques auprès de quelque Indien. Le nombre des conversions, dans tout le pays de Guatimala, répondit à l'ardeur de son zèle. On prétend qu'il eut révélation du jour de sa mort, qui arriva le cinq de Mai 1582 (1). Ses funérailles furent telles qu'on a coutume de les faire pour les amis de Dieu, décédés dans une haute opinion de sainteté. L'Evêque

---

de las conversiones, de la oracion y coro. En tanto grado, que siendo de la enfermedad muy penosa, se hazia llevar por dos compañeros al coro à maitines, y à todas las horas y à dezir Missa. Dezia que en la tierra no avia otro Cielo sino coro y altar.... Supo el dia de su muerte, y lo avia dicho à un Religioso amigo suyo : la qual succedio anno 1582, siendo de edad de 78.

Alf. Fern. Hist. Eccl. de Guat. c. 44. p. 152.

(1) *En su tiempo passò al Cielo el alma del Benedito P. Gonçalo Mendez, Religioso de la Orden de S. Francisco, à qui en Dios, le revelò la hora en que el alma del Emperador salio del Purgatorio.* Cette époque est remarquable dans les Annales des Franciscains.

The. Eccl. p. 156.

de Guatimala chanta la Meſſe, le corps préſent; & l'Evêque de Vera-Paz y aſſiſta avec l'Audience Royale, tout le Clergé, & un peuple infini, tant d'Eſpagnols que d'Indiens.

CLXXIV. Vincent de Las-Caſas, diſciple & imitateur de Dominique de Betancos.

Par la mort de Vincent de Las-Caſas, arrivée quatre ans après celle de Gonzale Mendez, la même Egliſe perdit un autre de ſes premiers Apôtres, & les Fidèles un grand modèle des vertus.

Ce ſaint perſonnage né à Séville vers l'an 1500, avoit reçu l'habit de Saint Dominique dans l'Iſle Eſpagnole, des mains du Pere Thomas Ortiz, alors Vicaire Général de la Miſſion. Conduit bientôt après, avec onze autres Religieux, dans la Nouvelle Eſpagne, par le célèbre Dominique de Betancos; il devint le Diſciple chéri de cet Apôtre, qui charmé de ſa candeur, de ſon innocence, & de ſa tendre piété, le forma avec ſoin à l'Apoſtolat.

CLXXV. Il fait honneur à ſon habit & à l'Egliſe de l'Amérique, par le travail aſſidu de ſoixante années.

Toute la vie de Vincent de Las-Caſas, pendant les ſoixante années qu'il honora ſa profeſſion, fut un exercice perpétuel d'étude, de priere, de pénitence, ou de prédica-

tion. Il étoit le premier Profès du Couvent de Mexique, & l'humilité fit qu'il se regarda toujours comme le dernier dans la maison du Seigneur. L'esprit de pauvreté, l'amour de la Croix, le renoncement à lui-même, le zèle du salut des ames, & toutes ces maximes de perfection que la Grace avoit gravées dans son cœur, sous la conduite d'un homme aussi saint qu'expérimenté, furent toujours présentes à l'esprit de son fidèle Disciple.

CLXXVI. Multitude d'idolâtres gagnés à J. C. dans la Province de Guatimala.

Lorsque le Pere de Betancos, suivant le plan qu'il avoit formé pour étendre la Religion, alla porter les premieres lumieres de la Foi aux Idolâtres de Guatimala, & faire quelque établissement de Missionnaires dans la même Province, pour y assurer & multiplier les conversions, il amena avec lui Vincent de Las-Casas. On peut dire que la sainteté de leur vie, la pureté & la douceur des mœurs, leur désintéressement surtout furent leurs premieres prédications : les Indiens ne purent leur refuser leur estime, ni leur confiance ; & le Ciel bénit leurs tra-

vaux par le prompt changement d'un nombre prodigieux de ces Infidèles, qui s'empressoient d'entrer dans le bercail de Jesus-Christ par le baptême. On les éprouvoit cependant, & on les instruisoit à loisir. Si leur assiduité dans les assemblées d'instruction & de priere, & leur docilité à tout ce qu'on leur prescrivoit pour le réglement des mœurs étoient déja une preuve de leur sincérité, ils en donnerent une seconde non moins sensible, en détruisant eux-mêmes leurs Idoles, & tous les Autels sacrileges des fabuleuses divinités qu'ils avoient jusqu'alors adorées.

CLXXVII. Continuation de ces travaux utiles.

Cet heureux succès encouragea bien nos fervens Missionnaires : si pour faire de nouvelles conquêtes à l'Eglise, ils parcoururent depuis de nouvelles contrées, ils ne sortirent pas de celle de Guatimala, sans y laisser quelques Missionnaires zèlés, en état de soutenir ou de perfectionner ces beaux commencemens; & ils reparurent plus d'une fois dans le même pays, où ils n'étoient pas moins chéris que respectés. Vincent

de Las-Casas auroit fait volontiers de Guatimala le théâtre ordinaire de ses missions ; & cependant les Supérieurs le trouverent toujours prêt à aller partout où sa présence & son travail pouvoient être nécessaires : plusieurs peuples, dans différentes Nations de l'Amérique, attirés par l'odeur de ses vertus, profiterent de son ministere, les uns pour sortir des horreurs du paganisme, & les autres pour se retirer du bourbier des péchés où ils avoient long-tems croupi.

CLXXVIII. Vincent de Las-Casas, après avoir rempli une commission à Rome & à la Cour d'Espagne, termine heureusement sa course dans la Mission.

L'obéissance le fit passer une fois en Espagne, pour aller chercher de nouveaux ouvriers évangéliques, ou pour traiter avec la Cour de Castille, & une autrefois à Rome, pour des affaires qui concernoient son Ordre, & qui devoient être terminées sur un fidèle exposé dans le conseil du Général. Vincent de Las-Casas remplit l'une & l'autre commission au gré des Supérieurs ; & rendu de nouveau à ses missions, il ne cessa d'édifier, par un travail & un zèle toujours soutenus, qu'en cessant de vivre. Il avoit atteint sa quatre-

vingt-ſixieme année quand il ſe repoſa dans le Seigneur, dans le Couvent même de Mexique, où il s'étoit conſacré à Dieu par la profeſſion religieuſe (1).

CLXXIX. Pierre de Feria.

Pierre de Feria, que nous avons joint aux deux précédens, n'avoit peut-être pas moins travaillé qu'eux dans les différentes contrées du gouvernement de Guatimala, ainſi que dans quelques autres Provinces de la Nouvelle Eſpagne; mais les emplois dont il fut ſucceſſivement chargé, interrompirent bien la ſuite de ſes miſſions, & lui envierent la conſolation de mourir dans l'état de ſimple Religieux. C'eſt ce qu'il faut expliquer en peu de lignes.

CLXXX. Sa naiſſance : ſon éducation.

Pierre appellé *de Feria*, du lieu de ſa naiſſance, dans le Diocèſe de Ba-

(1) *Primus fuit Conventus Mexicenſis, & illius Provinciæ Profeſſus & Alumnus, quam & annis 60 præclaris virtutibus illuſtravit, ſuiſque curis ac laboribus ſemel ac iterum in Hiſpanias ad Aulam Regiam pro eadem miſſus Procurator, non parum auxit ac confirmavit, ac tandem in ſenectute bona vidit diem ſuum in dicto ſuo Conventu Mexicenſi anno circiter 1586. Ætatis 86. Profeſſionis 60.*

Echard. de ſcript. Ord. FF. PP. t. 2. p. 276.

dajoz, avoit reçu de la nature plusieurs bonnes qualités, que l'âge & l'étude développerent ou étendirent; la Grace les perfectionna, & la vocation les rendit utiles à l'Eglise dans l'ancienne & la nouvelle Espagne. Gonzale Martinez, son pere, & sa mere Jeanne Fernandez, ne négligerent point sa premiere éducation; & avant que la contagion du siecle n'eût entamé l'innocence de ses moeurs, le sage jeune homme alla demander l'habit des Freres Prêcheurs, dans le Couvent de Saint Etienne à Salamanque : il le reçut des mains du célébre Dominique Soto, & fit depuis sa profession solemnelle dans le mois de Février 1545.

CLXXXI. Saintes occupations dans la retraite : préludes du divin Ministère

De nouveaux engagemens demandoient un renouvellement de ferveur : aussi tous les momens du jeune Religieux furent-ils mis à profit : ses Professeurs n'apportoient pas plus d'attention à lui former l'esprit & le cœur, qu'il en avoit lui-même à écouter dans le silence ce Maître intérieur qui donne l'intelligence & la sagesse, & qui fait connoître la

vérité, en la faiſant aimer. Les Peres, & les Saints Docteurs, qui ont répandu tant de lumieres dès la naiſſance du Chriſtianiſme, n'avoient pas eu une autre école que celle de la retraite, dans le jeûne & la priere, à l'imitation du divin modèle, qui a voulu faire, avant que d'enſeigner.

Préparé de la ſorte à tout ce que l'obéiſſance voudroit lui preſcrire, ou lui ordonner ſelon ſa vocation, Pierre de Feria remplit avec autant d'honneur que de ſuccès, l'emploi de Prédicateur général dans ſa Province; & il ne trouvoit pas un plus doux délaſſement, après les fatigues de l'Apoſtolat, qu'à chanter les louanges de Dieu avec ſes Freres : on ne voyoit point au chœur de Religieux plus aſſidu, ni de conducteur plus vigilant (1). CLXXXII. En Eſpagne.

(1) *Tomò el habito de Religioſo Dominico en el Convento de San Eſtavan de Salamanca, y profeſsò en cienco de Febrero de 1545, en manos del Maeſtro Fr. Domingo Soto, Prior de Convento. Fue Vicario de Coro, y Predicador General.* The. Eccl. p. 195.

CLXXXIII. Le zèle & l'obéissance le font passer dans le Mexique.

Mais quelque applaudi, quelque gracieux que pût être son ministere, pour ceux qui sçavoient en profiter, notre Prédicateur n'écouta que la voix de la Grace, dès que la volonté de Dieu lui fut connue par celle des Supérieurs. Les besoins plus étendus d'une autre mission, & le zèle du salut des ames l'appelloient ailleurs : si l'instruction des sauvages de l'Amérique rencontroit plus de difficultés, s'il y avoit plus de travail & plus de danger, on pouvoit en espérer aussi des fruits plus abondans, par la conversion de cette multitude de Gentils, que la lumiere de la Foi n'avoit pas encore éclairés.

CLXXXIV. Etat où se trouvoit encore cette pénible Mission.

Pierre de Feria en fit l'expérience dès son arrivée dans le Mexique : on ne peut point dire que le nombre de Néophites, ou de nouveaux Chrétiens, fût alors petit dans quelques contrées de la Nouvelle Espagne ; mais il est certain que celui des Infidèles étoit encore plus considérable dans les pays même conquis, combien plus dans ces vastes régions, dont on faisoit tous les jours quelque

quelque nouvelle découverte ? Le zèle des bons Miniſtres ne pouvoit donc manquer d'occupation ni de travail ; & ce travail ne conſiſtoit pas préciſément dans la fatigue des voyages, au travers des forêts ou des montagnes, parmi les torrens, les précipices, les marais, & plus ordinairement ſans chemins pratiqués, ni dans la diſette ou la groſſiereté des vivres : il falloit s'attendre à tout cela. La variété, & la multitude de différens idiomes, l'un plus barbare que l'autre, faiſoit la plus grande difficulté, ou le premier embarras d'un Miſſionnaire : ce n'eſt que par la vertu de la parole, que les Infidèles reçoivent la Foi ; & comment parler à des hommes qu'on ne peut entendre, ni en être entendu ? L'eſprit de Jeſus-Chriſt, & la vérité de ſa Religion ſainte paroiſſoient ici d'une maniere ſenſible par le don des langues, qui étoit accordé à la foi & à la confiance de quelques-uns. Quelques autres devoient ajouter l'étude à la priere pour ſe faire entendre ; mais la Grace abré-

geoit bien ce travail en faveur des Elus.

CLXXXV. Fruit des prieres, encore plus que des travaux de Pierre de Feria.

Nous n'aſſurons pas que Pierre de Feria ait été favoriſé d'un don qui a été aſſez rare dans l'Egliſe de l'Amérique : mais l'Hiſtoire nous apprend, qu'en fort peu de tems il fut en état d'exercer ſon miniſtere parmi les Nations ſauvages, & qu'il l'exerça avec ſuccès. Ses paroles, comme autant de traits de lumiere, diſſipoient les ténèbres des Payens, éclairoient & perſuadoient les eſprits, la Grace les changeoit, les converſions ſe multiplioient. Quel ſujet de conſolation pour l'homme Apoſtolique ! Peu ſatisfait de ſe donner tout entier à ce glorieux travail, il chercha à le faciliter aux autres par ſes écrits. Le Pere Echard, après les Auteurs Eſpagnols, nous apprend, que Pierre de Feria compoſa pluſieurs petits ouvrages, pour donner à ceux de ſa Nation l'intelligence de quelques idiômes les plus difficiles (1).

Echard. t. 2. p. 292.

(1) *Ægid. Gonzal. d'Avil., Nicol. Anton. teſtibus, ſcripſit : una doctrina en lingua Za-*

CLXXXVI. Charges & emplois qu'on l'oblige de remplir, & qu'il fait servir à l'avantage de la Mission.

Son mérite cependant le fit passer successivement par plusieurs charges, qu'il n'avoit garde d'ambitionner, mais qu'on ne lui laissa point la liberté de refuser. Prieur du Couvent de Mexico, Supérieur de la Province de Saint Jacques, & Procureur Général de la Mission, le saint homme ne trouvoit en tout cela qu'un grand sujet d'amertume & de larmes : il ne pouvoit se consoler que par la pensée qu'il faisoit l'obéissance, & que ce qui interrompoit le cours de ses missions, tournoit en même-tems à l'avantage de ces mêmes missions ; s'il catéchisoit, ou prêchoit moins souvent, il travailloit plus efficacement à former des Prédicateurs, & à les distribuer selon les besoins des peuples. Le sacrifice d'ailleurs qu'il faisoit de sa propre volonté surmontée par l'obéissance, ne pouvoit être que bien agréable à Dieu, puisque rien ne répugnoit plus à son caractere, &

---

poteca, que se imprimiò en Mexico, para grande luz y aprovechamiento de los que despues aprendieron aquella lengua, &c.

à l'humilité (sa vertu favorite) que l'obligation de commander aux autres (1).

CLXXXVII
Ce qu'il fait à la Cour de Castille, & dans son couvent de Salamanque.

Nous omettons le détail de tout ce qu'il fit de bon & d'utile, dans les différentes charges dont on vient de parler : nous ajoutons seulement que le seul emploi qu'il accepta sans peine, fut celui de Maître des Novices, emploi toujours moins gracieux qu'important. Les affaires de la mission l'ayant obligé d'en aller traiter à la Cour de Castille, après avoir exposé tous les cas qui concernoient les intérêts de la Religion, ou ceux de Sa Majesté Catholique, & dont on demandoit la décision au Conseil des Indes, le Pere de Feria donna sa démission de Procureur Général, & alla se renfermer dans son Couvent de Salamanque. Le soin des Novices, dont

---

The. Eccl. p. 195.

(1) *Passò à las Indias, para servir en la dilatacion, y salud de las almas de aquel mundo. Fue Prior del Convento de santo Domingo de Mexico, y provincial de su provincia. Y quanto mas huia de los cargos, ellos se andavan tras èl, porque hazia mayor estima de ser mandado, que de mandar à otros,*

on le chargea d'abord, s'accordoit parfaitement avec son goût pour la retraite & la pénitence : il croyoit être rentré dans son paradis, & ses jeunes éléves ne pouvoient que profiter beaucoup, sous la conduite d'un Maître qui leur faisoit aimer le devoir, autant par son exemple que par son esprit de discrétion & de douceur.

CLXXXVIII. Dominique de Lara meurt de frayeur, parce qu'il a été nommé pour un Evêché.

Le serviteur de Dieu pensoit être déja arrivé au port, lorsqu'il se vit repoussé en pleine mer, exposé à de nouveaux dangers qu'il n'avoit pas même prévus. Depuis la mort de Thomas de Casilas, Evêque de Chiapa, ce Siege étoit vacant par différens accidens. Le Roi Philippe II avoit voulu d'abord le remplir, par la nomination qu'il fit du Pere Dominique de Lara, l'un des premiers Fondateurs, & le second Provincial de cette Province des Freres Prêcheurs. Tout sembloit annoncer aux Indiens un Pere & un Pasteur, qui devoit leur être d'autant plus cher, que ses vertus & ses talens leur étoient bien connus. Le Prélat élu pensoit moins avantageu-

ſement de lui-même : la nouvelle de ſa nomination à l'Epiſcopat le remplit d'une telle frayeur, qu'il demanda à Dieu, comme une grace & une miſéricorde, de le retirer à lui plutôt que d'expoſer ſon ſalut, dans une dignité dont il redoutoit infiniment le poids & les obligations. Le cri de ſon cœur, accompagné de larmes, qui ne tariſſoient ni le jour ni la nuit, fut exaucé : ſa ſainte mort prévint l'arrivée des Bulles (1).

CLXXXIX. Pierre de Feria, choiſi pour le même Siége,

La même Providence, qui avoit écouté les vœux de cet humble Religieux, permit qu'aucun des deux premiers ſujets qui furent nommés pour le remplacer, (Thomas de Cardenas & Alfonſe de Noreña)

Ant. Remeſal, l. 11. c. 1. p. 671. col. 2.

(1) *Afligiò ſe tanto con ſemejante dignidad: porque nunca ſentia de ſi coſa que no fueſſe humildiſſima, que de dia, y de noche todo era llorar, y derramar lagrimas delante del Señor, ſuplicandole no permitieſſe, ya que los perlados le obligavan à aceptar el obiſpado, que llegaſſe à el, ſino que antes le llevaſſe para ſi. Oyò Dios ſus ruegos, y eſperando las bulas para conſagrarſe (que ya dizen que eſtavan en Indias) morio ſantamente anno de 1572. En el Convento de Copanabaſtla, adonde avia vivido muchos años.*

ne le remplaça effectivement. Les Bulles ne furent expédiées que longtems après; & dans cet intervalle, le Roi Catholique considérant sans doute de nouveaux besoins de l'Eglise de l'Amérique, nomma le Pere Thomas de Cardenas pour le Siege de *la Vera-Paz*, & jetta les yeux sur Pierre de Feria pour celui de Chiapa. Le Président du Conseil des Indes, en lui annonçant cette affligeante nouvelle, lui apprenoit que l'ordre de Sa Majesté Catholique ne lui permettoit aucun refus, ni les besoins de l'Eglise de Chiapa aucun retardement; qu'il étoit donc prié de se disposer à partir sans autre délai, en quoi il couronneroit les services qu'il avoit déja rendus à la Religion & à son Souverain.

CXC. Ne peut faire agréer ses excuses; il se soumet & se rend à son Eglise.

Des ordres si précis ne laissoient gueres lieu d'espérer de les faire révoquer; aussi n'allegua-t-il pas les raisons de refus, ordinaires aux ames humbles, assuré qu'il ne seroit pas même écouté, s'il prétextoit son incapacité ou son indignité, quoiqu'il fût intimement convaincu de l'une & de l'autre. Il ne parla donc que de

ſes infirmités corporelles qui n'étoient point petites, & qui ſe multiplioient avec le nombre des années. Cette excuſe, auſſi réelle que naïve, excita quelques ſentimens de compaſſion, mais ſans rien changer dans la réſolution du Prince. Les Supérieurs du Religieux Prélat, qui ne pouvoient ignorer la délicateſſe de ſa conſcience, lui firent craindre de s'oppoſer à la volonté de Dieu, par une plus longue réſiſtance. Il fit donc le ſacrifice, & partit ſous la conduite de la Providence : toutes les ſuites furent des preuves que cette affaire étoit effectivement ſon ouvrage.

CXCI. Son arrivée dans le Diocèſe de Chiapa y fait renaître la paix & le bon ordre.

L'arrivée de notre Evêque à Chiapa, qu'on met en l'année 1577, parut apporter dans cette Egliſe la paix & le bon ordre, avec la joie qui fut générale. Son gouvernement, auſſi égal que ſon humeur & ſa conduite envers tous, n'excita jamais ni plainte ni murmure ; & cette conſtante tranquillité, auſſi rare qu'elle eſt précieuſe, prenoit ſa ſource (dit un Auteur) dans la bonne volonté du S. Evêque, qui aimoit tendrement ſes

brebis ; & parce qu'il donnoit à toutes des marques réelles de ſon amour, toutes l'aimoient, le reſpectoient, & ſe faiſoient un devoir d'aller au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir (1).

CXCII. La douceur de ſon gouvernement lui concilie la confiance des Chrétiens & des Gentils, des Indiens & des Eſpagnols.

Les premiers regards du Prélat ſe porterent d'abord ſur ſon Clergé, parce que l'exemple & le ſervice de ſes coopérateurs ne pouvoient que contribuer à conſerver, ou perfectionner toujours le bon ordre, la paix & l'union parmi les Diocéſains. On eût dit que la nouvelle dignité avoit renouvellé les forces du Paſteur : quelque vaſte que ſoit ce Diocèſe, auſſi étendu que la Province même de Chiapa, il en viſita pluſieurs fois tous les quartiers ; & partout on le voyoit inſtruire & catéchiſer les Indiens, Fidèles ou Infidèles, baptiſer les Néophites, adminiſtrer les autres Sacremens à tous ceux qu'on avoit préparés, viſiter

(1) *Deſta fuente de amor, y de voluntad, que tenia con igualdad para todos procedia el amor, con que todos le veneravan, y amavan, &c.* The. Eccl. p. 196.

les malades ſans diſtinction de riche ou de pauvre, d'Eſpagnol ou d'Indien, de Chrétien ou de Gentil : ſa viſite pouvoit être utile à tous, & elle le fut à pluſieurs. Il étoit en effet difficile de refuſer ſa confiance à un Evêque qui réuniſſoit en ſa perſonne toutes les qualités les plus capables de l'inſpirer. On connoiſſoit ſa droiture, & l'étendue de ſa charité : naturellement éloquent, ſa converſation étoit agréable ; la ſincérité & la candeur paroiſſoient peintes ſur ſon front, & une gravité pleine de douceur & de modeſtie, gagnoit les cœurs, en inſpirant le reſpect. Ce ſont les expreſſions d'un Auteur Eſpagnol (1).

CXCIII. Son égalité envers tous fait la ſatisfaction de tous, & contribue au ſalut de pluſieurs.

On ne dira rien de trop, en aſſurant que ſi les diſcours de ce bon Evêque étoient plus doux que le miel, ſes actions ne démentoient point ſes paroles : tous ſes deſirs, toutes ſes attentions n'avoient point

Ibid.

(1) *Era en ſu converſacion agradable, por ſer naturalmente rectorico ; y ſiendo llano, y afable, repreſentava en ſu perſona una gravedad ſanta, con que todos allegavan à el con reverencia, y reſpeto.*

d'autre objet, que de procurer à ses brebis les secours spirituels & temporels qui pouvoient servir à leur salut. C'est ce qu'il recommandoit le plus fortement à tous les Missionnaires, Ecclésiastiques ou Religieux, qui travailloient dans son Diocèse : il y en avoit déja plusieurs, & il en augmenta encore le nombre, persuadé qu'il ne pouvoit y en avoir trop, pendant qu'il s'y trouvoit encore des peuples Idolâtres.

CXCIV. Profusion de ses aumônes : utiles établissemens.

Les aumônes du Prélat alloient au-delà de ses rentes : se regardant comme le pere des pauvres, il se croyoit obligé de fournir à tous leurs besoins, & ses fréquentes visites chez les malades étoient toujours accompagnées de quelque secours particulier qu'il leur laissoit. Cependant avec cette profusion d'aumônes journalieres, il trouva encore dans son économie de quoi établir honnêtement plusieurs filles orphelines, & fournir le nécessaire à un nombre de veuves.

CXCV. Sainte mort, après 14 ans d'Episcopat.

Ce fut dans une suite de ces bonnes œuvres, que Pierre de Feria gouverna son Diocèse l'espace de

quatorze ans, & qu'il termina ses utiles travaux par une mort précieuse l'an 1588 (1).

---

(1) *Las limosnas sobrepujavan à la renta. Con los Indios era verdadero Padre, visitava sus enfermos, y tambien à los nobles, y plebeyos de la ciudad, y mas frequentemente à los pobres con socorros, y limosnas. Casò muchas donzellas, y sustentò muchas viudas.*

The. Eccl. p. 196.

Ocupado en estas buenas obras le llamò el Señor, por medio de una enfermedad, que puso fin à su vida, aviendo governado su Iglesia catorze años, en el de 1588, y dio sele sepultura en su Convento de S. Domingo de Ciudad-Real, donde yaze. Escrivio un Bocabulario de la lengua Zapoteca.

Fin du Tome VI.





TABLE

DES SOMMAIRES

Contenus dans le sixieme Volume.

LIVRE TROISIEME.



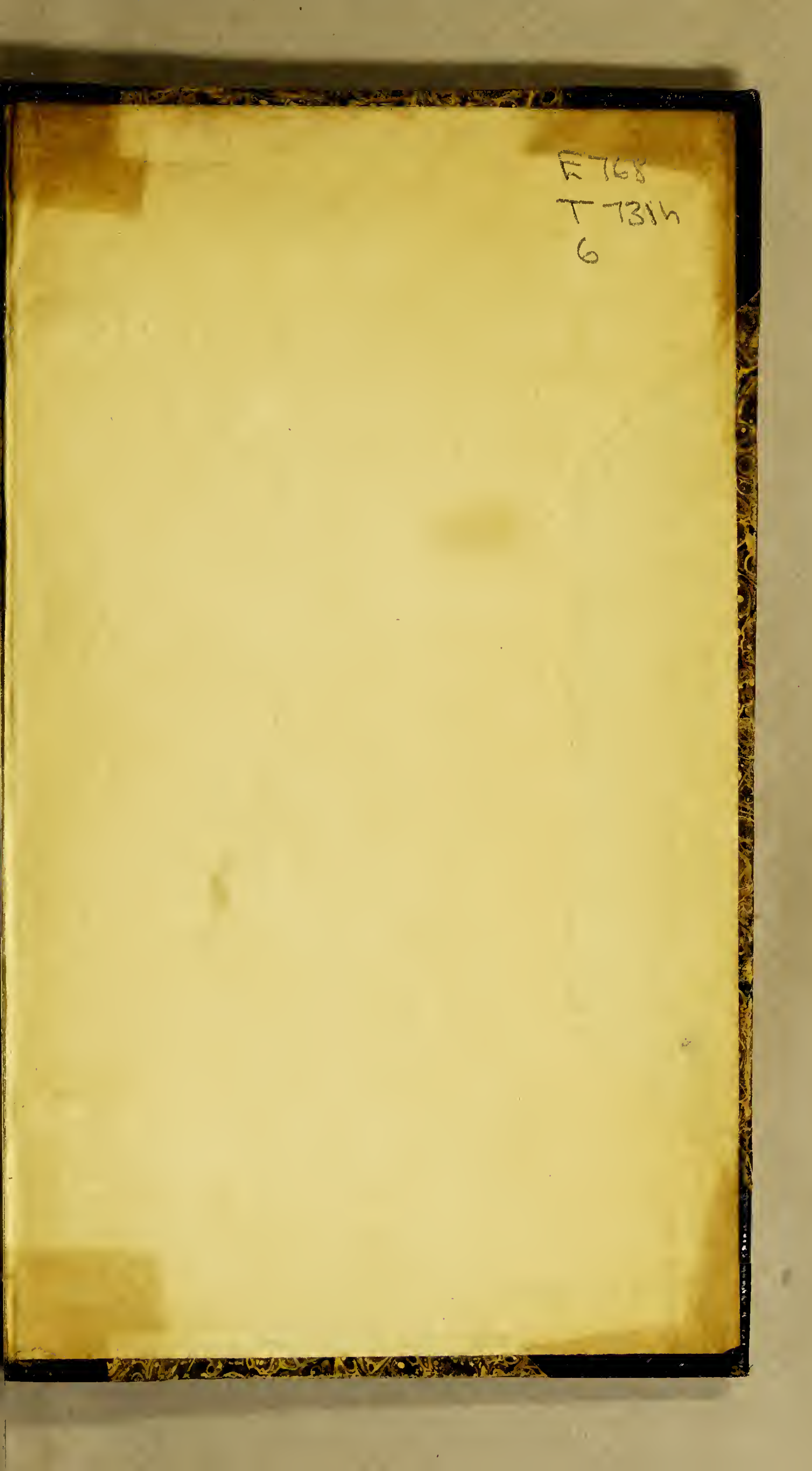
LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table du Tome VI.




07269




F768
T73h
6

